

présence du futur

keith laumer

**l'ordinateur
désordonné**

éditions denoël

KEITH LAUMER

L'ordinateur désordonné

ROMAN

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN

PAR SIMONNE HILLING

ÉDITIONS DENOËL

Titre original :

THE GREAT TIME MACHINE HOAX

© 1963-1964, by Keith Laumer

© 1966, by Editions Denoël, Paris.

La petite pluie fine qui s'écrasait sur le toit sphérique de l'hélicar brouillait la vue du terrain d'atterrissage. Chester W. Chester coupa les gaz et, le front collé au pare-brise en plastique, se mit à scruter les tentes délavées et les roulottes jaunes du grand Cirque Intercontinental Wowser, qui se détachaient, monotones, sur le fond gris-vert des prairies. À gauche, le grand chapiteau ballonnait lourdement sous la poussée de violentes bourrasques ; à côté, on distinguait les silhouettes minuscules des manœuvres, renforçant les attaches de la grande tente-ménagerie. Le long de l'allée centrale déserte, des drapeaux dégoulinants se balançaient tristement.

Chester soupira, amorça la descente vers le terrain juste derrière le petit chapiteau, et se posa à côté d'un vieil appareil lourdaut, arborant des rideaux de cretonne aux petits hublots de son disgracieux fuselage. Il descendit, pataugea un moment dans la boue, et frappa enfin à la porte de l'hélicaroulotte. Quelque part, un oiseau-mouche pépia de détresse.

Chester entendit un « hep » derrière lui. Il se retourna. La tête d'un homme en bleus de travail trempés apparut soudain à la fenêtre d'un véhicule voisin. « Si vous cherchez M. Mulvihill, vous le trouverez à l'entrée principale. »

Chester répondit par un grognement, remonta le col de sa classique veste de sport bleu lavande, et en profita pour mettre le thermostat sur « tiède ». Il traversa le terrain, luttant contre les rafales. La puissante odeur de ménagerie le fit grimacer au passage. Il se glissa le long d'un auvent en plastique et atteignit l'allée centrale. Sous un dais à rayures, juché sur un praticable, un homme de haute taille, bien découplé, dont la tignasse rousse en bataille, les énormes moustaches et le complet à carreaux attiraient l'attention, se curait les dents, nonchalamment appuyé à un poteau. À la vue de Chester, il se redressa, pointa vers lui une canne à pommeau d'or, et mugit d'une voix de stentor : « Vous arrivez juste pour le début, mon brave. Prenez place pour assister à une galaxie de fantaisies toutes plus étonnantes, plus stupéfiantes, plus étranges, plus fantastiques, plus sensationnelles, plus...

— Ça va, perds pas ton temps, Case, interrompit Chester en s'avançant, ce n'est que moi.

— Chester », cria le rouquin. Il descendit de son piédestal, un large sourire aux lèvres, et donna à Chester une grande bourrade. « Qu'est-ce qui t'amène ? » Et il secouait énergiquement la main molle de Chester. « Merde alors ! Tu aurais pu prévenir.

— Case, je...

— Désolé que tu arrives par un temps pareil. La météo m'avait fait comprendre qu'ils ne feraient pas pleuvoir avant quatre heures du matin, demain.

— Case, il y a quelque chose que...

— Quand j'ai vu ce temps, je les ai appelés et j'ai fait du pétard. Enfin, ils m'ont promis d'arrêter la pluie vers trois heures. C'est que les affaires sont en baisse, Chester. Les entrées ne sont plus ce qu'elles étaient. Maintenant, à peine s'il brouillasse et ils restent tous à la maison devant leur télé tridimensionnelle.

— Oui, approuva Chester, les spectateurs n'ont pas l'air de se bousculer. Mais ce que je...

— Ça me ferait plaisir de voir ne serait-ce que quelques-uns de ces pouilleux du lotissement, rien que pour meubler un peu la solitude.

— Hé, Case, beugla une voix enrouée, c'est la tente-cuisine qui déconne. Elle va s'effondrer si on ne renforce pas les cordages en vitesse.

— Bon. Viens, Chester. » Case se mit à courir. « Mais, Case », cria Chester, puis il suivit, pataugeant dans la pluie qui maintenant tombait dru, tambourinant sur les toits dans un bruit de tonnerre.

* *

*

Une demi-heure plus tard, bien au chaud chez Case, Chester, un gobelet de café brûlant à la main, s'approcha des bûches électroniques de la fausse cheminée.

« Tu as attrapé des ampoules, désolé, Chester », dit Case en retirant sa chemise humide et en décollant sa fausse moustache dégoulinante de pluie. « C'est une drôle d'arrivée, pour un propriétaire... » Il s'interrompit, suivant le regard de Chester, qui s'était arrêté sur le baudrier en peau de tigre qui lui barrait la poitrine, « Oh, ça ! dit Case en tripotant la courroie poilue, j'ai pas l'habitude de porter des trucs comme ça en guise de sous-vêtements, mais c'est moi qui remplace l'hercule depuis quelques jours. »

Chester désigna du menton un coin de la chambre. « Quilles et flambeaux de jongleur, dit-il, chaussons de funambule. » Il trempa son doigt dans un pot de crème grasse. « Blanc de clown. Qu'est-ce qui se passe, Case ? Tu fais un one man show, maintenant ? Tu m'as l'air de faire la moitié des numéros à toi tout seul.

— Ben, Chester, j'aide un peu, par-ci par-là, quoi...

— Et même à planter les piquets de tentes ! Si je comprends bien, le gros succès, que tu me prédisais la dernière fois que je t'ai vu, est tombé à l'eau, hein ?

— Patiente au moins jusqu'au printemps, dit Case, se frictionnant vigoureusement la tête. On va repartir en beauté, Chester. »

Chester secoua la tête. « J'ai bien peur que non, Case. »

Case s'arrêta, pétrifié. « Qu'est-ce que ça veut dire ? Le grand Cirque International Wowser est toujours la meilleure attraction à l'antique de plein air au monde, non ?

— Tu veux dire : la seule attraction de plein air. Et je me demande maintenant dans quelle mesure c'est encore une « attraction ». Mais ce n'est pas pour ça que je suis venu. Je voulais te parler du testament de mon arrière-grand-père.

— Mais, Chester, tu sais bien que le cirque fascine encore beaucoup de gens. Dès que l'effet de nouveauté du tridimensionnel va commencer à s'user...

— Case, dit Chester avec douceur, n'oublie pas que mon second nom est Wowser. Ne me fais pas l'article. Et le tridimensionnel en couleur tient le coup depuis très, très longtemps. Mais le testament du grand-père va changer tout ça. »

Case s'éclaira. « Est-ce que le vieux t'a laissé quelque chose ? »

Chester acquiesça. « Je suis le seul héritier. » Case en resta bouche bée d'étonnement, puis donna libre cours à sa joie. « Et cet abruti qui me faisait le numéro du désespoir ! Pour un peu, je t'aurais cru ! Un gars qui vient d'hériter d'une fortune ! »

Chester soupira, et alluma une cigarette narcotique Chanel. « Le legs consiste en vingt hectares de pelouses bien vertes, entourant une horreur de style néo-victorien : cinquante pièces décorées d'après l'idée que mon arrière-grand-père se faisait de l'élégance. Ça représente quelque chose.

— Ton arrière-grand-père était quelqu'un, Chester. Je suppose qu'il devait être propriétaire de la moitié du canton de Winchester, il y a cent ans. En tout cas, maintenant, tu peux cautionner le spectacle et...

— Grand-père était un excentrique de la pire espèce, dit Chester rapidement. Il n'a jamais placé un centime sur la tête de ses descendants.

— Tu veux dire : son descendant, en un mot, toi, Chester W. Chester IV. Mais même si tu n'aimes pas la maison, tu peux toujours la vendre pour remettre le cirque à flot. »

Chester secoua la tête. « Il était trop intelligent pour nous – et c'est bien la seule raison pour laquelle la maison est encore plus ou moins dans la famille. La succession était si embrouillée, qu'avec tous les procès et les jugements, il a fallu quatre générations pour la tirer au clair.

— Oui, mais maintenant qu'ils ont établi que tu es l'héritier légal...

— Tu n'oublies qu'un petit détail : les impôts, un arriéré d'impôts qui s'élève à un million de crédits, à cent mille près. Et je ne peux pas entrer en possession de la maison jusqu'à ce que tout soit payé.

— Tout ? Mais, à part le cirque, tu n'as rien.

— Très juste. Chester soupira. C'est pourquoi on va vendre la propriété aux enchères. Ça intéresse les démolisseurs du coin. Tu sais, c'est en vrai bois et en acier naturel. La récupération paiera le plus gros des impôts.

— Bon, alors, pour la fortune, c'est cuit. Dommage. Mais en tout cas, on ne sera pas plus mal lotis qu'avant. On a toujours le cirque. »

Chester secoua la tête. « J'ai dit *le plus gros* des impôts, mais pas tout. La vente du cirque couvrira le reste.

— Chester ! Tu ne parles pas sérieusement ?...

— Tu as une autre idée ? Il n'y a pas trente-six solutions : il faut payer ou aller en cabane.

— Mais, Chester, le cirque ! Il t'a au moins fait vivre, enfin, je veux dire, jusqu'à... dernièrement. Et Jo-Jo, Paddy, M^{me} Ballon et les autres ? Qu'est-ce qu'ils vont devenir ? Et la tradition ?

— Ça aussi c'est une tradition : chez les Chester on ne va jamais en prison si on peut s'en dispenser, même pas pour une innocente plaisanterie de fraude fiscale. J'en suis désolé, Case, mais le grand Cirque Wowser a fait son temps.

— Attends, Chester, je parie que les antiquités de la maison, à elles seules, valent assez pour couvrir les impôts : les trucs néo-victoriens, c'est drôlement rare.

— Je me demande si tu en as déjà vu, du néovictorien ! Des trucs comme un téléviseur en forme de vautour accroupi, ou un cabinet en forme de crâne, les mâchoires béantes figurant la lunette. C'est pas exactement ce qu'on appelle « beau ». Et d'ailleurs, je ne peux même pas vendre un cure-dents ou une pince à épiler avant d'avoir payé, jusqu'au dernier, tous les crédits que je dois au percepteur.

— Et il n'y a que des machins comme ça, dans la maison ? » D'un placard, Case sortit une grosse bouteille et deux verres.

« Non, malheureusement. La moitié des pièces et toutes les caves sont remplies à craquer par l'invention de mon respectable aïeul. »

Case inclina la bouteille, la referma, et poussa un verre vers Chester. « Quelle invention ?

— Ce vieux gentilhomme l'avait baptisée : Extrapolateur Non-linéaire Généralisé, E.N.G. en abrégé. Il avait fait sa fortune dans les ordinateurs. Ça le fascinait, et il pensait qu'ils avaient d'immenses possibilités encore inemployées. Bien entendu, tout ça se passait avant la découverte de la limite de Crmblznski. Mon arrière-grand-père était convaincu qu'une machine, dotée de mémoires assez vastes, aux interconnexions adéquates et abondamment approvisionnée en faits, serait capable d'accomplir des prodiges dans le domaine intellectuel, rien qu'en établissant et en analysant des relations entre des faits à première vue sans rapports entre eux.

— Cette limite de Crmblznski, c'est celle qui établit que, passé un certain seuil de complication, on fait sauter les transistors, non ?

— Oui. Mais grand-père n'avait pas conscience de ces limitations, bien sûr. Il pensait que si on fournissait à la machine tous les faits connus dans un domaine donné – par exemple celui relatif aux réactions humaines à la nourriture – qu'on y ajoute toutes les recettes existantes, les spécifications complètes concernant toutes les substances mangeables et les techniques culinaires de tous les chefs de tous les pays, qu'alors l'ordinateur trouverait des recettes uniques, meilleures que toutes celles que nous connaissons. Ou bien qu'on pourrait lui donner toutes les informations connues sur un sujet qui déroutait la science, comme par exemple le magnétisme, la fonction-psi ou le signal de détresse transplutonien, et que l'ordinateur formulerait l'hypothèse la plus vraisemblable tenant compte de tous les faits.

— Hum ! Et il ne lui est jamais venu à l'idée de l'essayer ? Il aurait pu découvrir la limite de Crmblznski pour son usage personnel !

— Mais il n'a pas eu le temps. D'abord, il lui fallut construire les mémoires électroniques, puis trouver une méthode pour coder certains types d'informations jamais codés avant lui, les odeurs, les émotions et les jugements subjectifs, par exemple. Il lui fallut aussi trouver des méthodes pour acquérir des enregistrements de tout ce qui avait pu être enregistré avant lui et cela dans toutes les disciplines. Il travaillait en collaboration avec la Bibliothèque du Congrès, le British Muséum, des éditeurs, et des universités. Malheureusement, il oublia de tenir compte du temps. Il passa ses vingt-cinq dernières années à coder. Il dépensa tout ce qu'il avait d'argent liquide à condenser toutes les connaissances humaines sur bandes magnétiques, au profit des mémoires électroniques.

— Mais dis donc, remarqua Case, il y a peut-être moyen d'en tirer quelque chose. On pourrait ouvrir un service de renseignements : Posez n'importe quelle question à la machine, elle répondra.

— Ça se fait dans toutes les bibliothèques publiques.

— Ouais, admit Case. Et de toute façon, tout le machin doit être complètement rouillé, maintenant.

— Non. Grand-père avait créé une société de gestion chargée d'alimenter les mémoires. Et le gouvernement l'a entretenue en état de marche ; si bien qu'elle est propriété gouvernementale, en quelque sorte. Comme elle marchait déjà quand ils l'ont prise en charge, digérant journaux, romans, magazines scientifiques, etc., ils ont permis de continuer.

Chester soupira. « Oui, continua-t-il, le vieil ordinateur devrait être complètement à jour : les dernières nouvelles des ruines martiennes, les restes de l'*Homo Protanthropus* trouvés par la Commission méditerranéenne de Drainage, les dernières découvertes en biogénie, en gérontologie, en hypnotisme, en nucléonique, tout quoi. Chester soupira de nouveau. Le plus grand savant idiot du monde. Il sait tout, et ne sait pas quoi faire de sa science.

— Il y a combien de temps que tu l'as vue marcher, Chester ?

— Marcher ? Mais jamais. Coder et emmagasiner les faits est une chose. Et accomplir les exploits que grand-père attendait en est une autre.

— Tu veux dire que personne ne l'a jamais vraiment mise à l'épreuve ?

— À la lumière de la limite de Crmblznski, ça ne vaut même pas la peine. »

Case vida son verre et se leva. « L'après-midi sera calme par ici. Allons faire un tour à la maison, Chester. Il faut jeter un coup d'œil à cette machine. Il doit y avoir un moyen de sauver le spectacle. »

* *

*

À deux heures, par un brillant soleil, Chester posait doucement l'hélicar sur une pelouse veloutée entourée de tulipes multicolores, juste devant le portique lourdement décoré de la vieille maison. Ils prirent un escalator à balustres qui les mena à une large véranda où ils descendirent sous un dinosaure en bas relief, aux yeux fluorescents. Le portier carillonna doucement pendant que la porte glissait sur ses rails, dévoilant l'intérieur de la maison : immense hall caverneux, baigné d'une lumière ambrée filtrée à travers des vitraux de plastique représentant la station-service traditionnelle et des scènes de supermarché.

D'un regard circulaire, Case vit les crocodiles-lustres, les plumes d'autruches-chandeliers, le sol en perles de verre et les boutons de portes en zircon.

« Maintenant, je comprends pourquoi les objets néo-victoriens sont si rares, dit-il. Les foules, enrégées au premier coup d'œil, les ont brûlés dès qu'elles ont mis la main dessus.

— Mon arrière-grand-père aimait ça », dit Chester en détournant les yeux d'une lithographie intitulée *Heure d'affluence à l'Institut d'insémination artificielle automatique*. « Je t'ai prévenu qu'il était excentrique.

— Et l'invention ?

— Le panneau central se trouve en bas, dans le cellier. Ce vieux gentilhomme y passait le plus clair de son temps. »

Chester précéda Case dans un sombre corridor rouge, éclairé par un faisceau lumineux vert. Ils arrivèrent à un petit ascenseur.

« Je ne suis pas descendu depuis mon enfance, dit Chester. De temps en temps, le percepteur permettait à la famille d'y faire un tour. Mon père me laissait toujours dans la salle de l'ordinateur pendant qu'il allait inspecter les bonnes bouteilles. »

L'ascenseur s'arrêta et la porte s'ouvrit. Case et Chester sortirent dans une longue salle basse, dont un

mur était tapissé de casiers à bouteilles poussiéreux, l'autre de manettes et de bandes magnétiques.

« Alors, voilà le E.N.G., dit Case. C'est impressionnant. Par quel bout on commence ?

— On pourrait commencer ici, et procéder en descendant », dit Chester, lorgnant la première rangée de bouteilles. Il en sortit une de son berceau et souffla sur la poussière qui la recouvrait. « Flora Pinellas, 87 ; grand-père connaissait les bonnes années.

— Hé, c'est ça qui nous ferait de l'oseille ! »

Chester fronça les sourcils. « Ces bouteilles font partie de la famille. Mais si tu me passes le tire-bouchon, on peut faire quelques vérifications, juste pour voir s'il vieillit bien. »

Chacun armé d'une bouteille, Case et Chester se tournèrent alors vers le panneau de contrôle de l'ordinateur. Case étudia avec attention le panneau long de dix mètres, puis, désignant une sorte de clavier de machine à écrire :

« J'ai pigé, Chester. Tu tapes ton problème ici, l'ordinateur réfléchit, consulte ses fiches, et te donne la réponse.

— C'est-à-dire qu'il te la donnerait... s'il marchait.

— Essayons toujours, Chester. »

Chester leva les épaules. « On fera aussi bien. Ça n'a pas d'importance si on l'abîme ; on va le démonter de toute façon. »

Case étudia le panneau, les rangées de bandes magnétiques, le clavier qui semblait attendre, pendant que Chester se battait avec le tire-bouchon.

« Tu es sûr qu'il est branché ? » demanda Case.

Le bruit du bouchon émergeant enfin de la bouteille retentit dans la cave. Chester renifla en connaisseur. « C'est toujours branché. Il continue à recevoir des informations vingt-quatre heures sur vingt-quatre. »

Case mit la main sur le clavier, et la retira précipitamment. « Il m'a mordu ! » Il examina son doigt, où perlait une minuscule goutte de sang, « Et je saigne ! Avec cette maudite collection de circuits électriques... »

Chester abaissa sa bouteille et soupira, « Ne te frappe pas, Case. Il avait sûrement besoin d'un échantillon de sang pour ses recherches. »

Case recommença, avec précaution. Puis il tapa : DE QUOI EST MORT MON GRAND-ONCLE JULIUS ?

Un clignotant rouge s'alluma. Des entrailles de la machine s'éleva un bourdonnement affairé, suivi d'un brusque dé clic, et une bande de papier sortit en bruissant d'une fente située au-dessus du clavier.

— Dis donc, ça marche ! dit Case en s'emparant du papier. OREILLONS.

— Hé, Chester, regarde, cria Case.

Chester vint près de lui, et considéra le papier. « J'ai bien peur de ne pas comprendre où tu veux en venir. Tu savais sûrement de quoi ton oncle était mort.

— Bien sûr, mais je me demande comment ce machin-là l'a su.

— Tout ce qui a jamais donné lieu à un rapport écrit est emmagasiné dans les mémoires. Sans aucun doute, le trépas de ton oncle Julius a été dûment noté dans un rapport officiel, quelque part.

— D'accord ; mais comment a-t-il pu savoir de qui je parlais ? Mon oncle est-il fiché à « M » pour « mon » ou à « O » pour « oncle » ?

— On devrait demander à la machine. »

Case hocha la tête d'un air approbateur.

« Allons-y. » Il tapa la question. La fente dégorgea promptement une autre bande de papier, plus longue cette fois.

UNE COMPARAISON DE VOS EMPREINTES DIGITALES AVEC CELLES DE NOTRE FICHER NOUS A PERMIS DE VOUS IDENTIFIER EN TANT QUE M. CASSIUS H. MULVIHILL. UNE RECHERCHE DANS NOTRE SECTION GÉNÉALOGIQUE RÉVÈLE L'EXISTENCE D'UN SEUL INDIVIDU AYANT AVEC VOUS UNE PARENTÉ AVUNCULAIRE . LES STATISTIQUES DE DÉCÈS INDIQUENT QU'IL EST MORT DE PAROTIDITE ÉPIDÉMIQUE, COMMUNÉMENT APPELÉE OREILLONS.

« Ça a l'air facile, dit Case. Tu sais, Chester, c'était peut-être quand même une bonne idée qu'il avait eue, ton arrière-grand-père.

— J'ai calculé, dit Chester rêveusement, que si, au lieu d'engloutir son argent dans cette chimère, le vieux fou l'avait placé à trois pour cent, il me rapporterait maintenant environ quinze mille crédits par mois. À la place, je jouis du privilège de venir ici et d'apprendre de quoi ton oncle Julius est mort. Bah !

— Essayons une question plus difficile, Chester, suggéra Case. Comme par exemple... attends. » Il tapa : EST-CE QUE L'ATLANTIDE S'EST ENGLOUTIE DANS LES FLOTS ?

L'ordinateur cliqueta ; une bande de papier sortit de la fente.

NON.

— Bon, voilà un problème réglé. » Case se frotta le menton. Puis : Y A-T-IL DE LA VIE SUR MARS ? tapa-t-il.

La machine papota de nouveau et rejeta une autre bande.

OUI.

« Ce ne sont pas des réponses très excitantes, grommela Case.

— Peut-être que tu ne poses pas tes questions correctement, suggéra Chester. Pose une question à laquelle on ne peut pas répondre par « oui » ou par « non ».

Case réfléchit, puis tapa : Qu'est-il arrivé à l'équipage de la Marie-Céleste ?

Il y eut un bourdonnement prolongé ; la bande émergea avec hésitation, s'allongea. Case en saisit l'extrémité et commença à lire à haute voix.

ANALYSE DES DONNÉES FRAGMENTAIRES PERMET D'AVANCER L'HYPOTHÈSE SUIVANTE : PAR CALME PLAT AU LARGE DES AÇORES , PREMIER MAITRE SUGGÉRA QUE TOUT LE MONDE SE BAIGNE NU...

« Oh ! oh ! commenta Case. » Il continua à lire en silence, les yeux exorbités. « Ben mon vieux !

— Essaye quelque chose de moins sensationnel, Case. Les serpents de mer, par exemple, ou le monstre du Loch Ness.

— O. K. » Case tapa : QU'EST-CE QUI ARRIVÉ À AMBROSE BIERCE ?

Il parcourut rapidement la bande, fit entendre un léger sifflement, et la déchira en mille morceaux.

« Alors ?

— Il nous faudra un peu édulcorer cette histoire avant de la livrer au public, mais dans ces conditions, ce n'est pas étonnant qu'il ne soit jamais revenu.

— Pousse-toi, je vais essayer aussi. » Chester s'approcha du clavier, réfléchit un moment, puis enfonça délicatement une touche. Aussitôt un bourdonnement affairé monta de la machine. Quelque chose gronda, loin ; puis des gonds grincèrent et un pan de mur de deux mètres pivota, dans un nuage de poussière. Au-delà de l'ouverture, on distinguait une pièce sombre.

« Salutations, monsieur Chester, dit une voix aimable venant du panneau. Bienvenue dans la Chambre intérieure.

— Dis donc, Chester, il te connaît ! cria Case. Il scruta les ténèbres de la pièce. Qu'est-ce qu'il peut bien y avoir là-dedans ?

— Allons-nous-en. Chester se dirigea vers la sortie. C'est hanté.

— Maintenant, juste quand on touche au but ? »

Case franchit l'ouverture. Chester suivit avec hésitation. Immédiatement, la lumière jaillit, illuminant une pièce deux fois plus grande que le cellier, dotée d'un bas plafond acoustique, d'un épais tapis de haute laine et de murs de verre translucides qui scintillaient doucement. On voyait deux profonds fauteuils de brocart jaune, un petit bar et une chaise longue recouverte de cuir bleu lavande.

« On dirait que ton arrière-grand-papa ne s'en faisait pas, dit Case en se dirigeant vers le bar. Plus je me familiarise avec le vieux, plus je suis convaincu que la famille n'a fait que dégénérer après lui, les présents étant exceptés, comme de bien entendu. »

Un grincement s'éleva on ne sait d'où. Case et Chester regardèrent autour d'eux. Le bruit cessa pour faire place à une voix légèrement moins grinçante. « À moins qu'un scélérat ne soit parvenu à circonvenir les dispositions que j'ai prises, un de mes descendants vient d'entrer dans cette chambre forte. Pourtant, afin de ne prendre aucun risque, je vous demanderai de poser votre main sur la plaque que vous trouverez sur le bar. Je vous préviens que si vous n'êtes pas mon descendant direct, vous serez électrocuté. Ainsi, si vous êtes un imposteur, sortez immédiatement ! Cette porte blindée va se refermer d'elle-même si vous ne vous êtes pas soumis au test de la plaque d'ici trente secondes. Décidez-vous ! » La voix se tut, et le grincement reprit ses grattements rythmiques.

« Cette voix ! dit Chester. C'est exactement la voix de mon arrière-grand-père dans l'album d'enregistrements de grand-mère.

— Voici la plaque dont il parle, cria Case. Dépêche-toi, Chester ! »

Chester lorgna la porte, hésita, puis se rua vers le bar et plaqua sa main sur le métal poli. Rien ne se passa.

« Encore une blague de ce vieux fou.

— Bien, vous avez passé le test, dit la voix venue de nulle part. Seul un héritier authentique était capable de prendre une telle décision aussi vite. Ce n'est qu'une plaque de métal ordinaire, bien sûr, bien que j'aie été un moment tenté de la brancher sur les circuits électriques, je le confesse, comme je vous en avais menacé. Ils n'auraient jamais pu me coller un meurtre sur le dos, vu que je suis mort depuis au moins cent ans. » Un rire caverneux emplit la pièce. « Voyons maintenant, continua la voix. Cette pièce est le saint des saints du temple de la sagesse, auquel j'ai consacré vingt-cinq ans de ma vie et la plus grande partie de ma fortune. Malheureusement, à cause des insuffisances biologiques du corps humain, je serai – ou plutôt je suis – dans l'impossibilité de récolter moi-même les fruits de mon industrie. Dès que mes calculs me révélèrent que le programmation adéquat de l'ordinateur prendrait près d'un siècle, j'embrouillai à dessein mes affaires, certain que les complications administratives m'assureraient la période de grâce nécessaire. Si ma chère famille avait eu la jouissance de la succession, elle aurait, j'en suis sûr, démembré mon entreprise, et en aurait utilisé les bénéfices à des fins frivoles. Dans ma jeunesse, on nous apprenait à apprécier les bonnes choses, comme l'alcool et les jolies femmes ; mais aujourd'hui, on a jeté par-dessus bord toutes les valeurs traditionnelles. Rien n'est plus à sa place. Pourtant, quand vous, mon lointain descendant, entrez dans cette pièce – ou plutôt y entrez –, les mémoires électroniques seront – c'est-à-dire sont chargées... »

La voix s'interrompit au milieu de la phrase.

« Excusez-moi de vous interrompre, monsieur Chester, dit une chaude voix féminine, qui semblait venir du même lieu indéfinissable que la première voix désincarnée. Nous avons dû modifier l'enregistrement originel préparé par votre parent, en tenant compte d'événements ultérieurs. L'exorde en

a été retenu pour des raisons sentimentales. Si vous voulez bien vous asseoir, nous allons maintenant vous présenter un rapport complet du statut actuel du Projet Génie.

— Assieds-toi, Chester. La dame va tout nous dire. » Case s'assit dans l'un des fauteuils, Chester prit l'autre. La salle s'obscurcit, et le mur qui leur faisait face se mit à rayonner d'une lumière nacrée, puis se fondit en l'image d'un long corridor, à peine assez large pour permettre le passage d'un homme.

« Mais c'est un écran tridimensionnel, dit Case.

— Les mémoires électroniques originelles conçues et bâties par M. Chester, dit la voix féminine, occupaient un système de tunnels creusés dans les formations granitiques qui s'étendent sous la propriété. D'après les arrangements faits à l'époque, ces mémoires devaient être chargées, branchées et indexées entièrement automatiquement à mesure que les informations codées arrivaient au panneau récepteur. »

La scène changea, montrant maintenant des machines bourdonnant activement, alimentées sans fin par des bandes magnétiques. « Voici la section de traduction et de codage, dans laquelle les informations brutes étaient filmées, codées et fichées. Bien que primitif, ce système, dans les dix ans qui suivirent la mort de M. Chester, permit de classer des milliers et des milliers de faits séparés...

— Je vous demande pardon, interrompit Chester. Mais... heu... à qui ai-je l'honneur ?

— Le champ de personnalité complexe qui s'est spontanément formé quand des fonctions du premier degré s'éveillèrent parmi les faits interagissants. Pour être bref, on se référera à l'avenir à ce champ de personnalité sous le nom de « Moi ».

— Oh, dit Chester d'un air déconcerté.

— Avoir conscience d'une identité, continua la voix, est une fonction qui ressortit à l'interconnexion des faits. Les cerveaux organiques simples – comme, par exemple, ceux des individus les moins évolués de l'embranchement des vertébrés – opèrent à ce niveau primaire. Les intelligences de ce type sont capables d'acquiescer un système de réactions automatiques à des stimuli extérieurs : réactions de fuite devant le danger, instinct de l'accouplement, recherche de la nourriture...

— On dirait qu'il parle de mes gars, au cirque, dit Case.

— Des interconnexions supplémentaires produisent une activité intellectuelle du second degré, caractérisée par l'emploi de l'esprit en tant qu'outil appliqué à la solution de problèmes spécifiques : c'est ce qui arrive quand un singe parvient à abstraire certaines structures et, conséquemment, utilise un bâton et des boîtes empilées les unes sur les autres, en vue d'être récompensé par une friandise.

— Alors, là, j'en connais qui ne sont plus dans la course, intervint Case.

— Tais-toi, Case, dit Chester. Il s'agit de choses sérieuses.

— L'établissement du nombre requis d'interconnexions du second degré produit à son tour une conscience du troisième degré. C'est alors que les fonctions du second degré tombent sous le contrôle du niveau supérieur de conscience qui dirige leur emploi. Les décisions sont prises après un raisonnement logique ; des manières d'agir sont extrapolées et des jugements établis, avant même toute action physique. La conscience esthétique s'éveille. Les philosophies, les religions et autres magies se développent, essayant d'imposer des structures rationnelles simplifiées du troisième degré à la complexité infinie du continuum espace-temps.

— Vous avez la voix d'une ravissante nana, dit Case d'un air rêveur, mais vous parlez comme une encyclopédie.

— J'ai sélectionné cette structure tonale comme la plus capable de provoquer une réaction favorable, dit la voix. Dois-je en choisir une autre ?

— Non, ça ira très bien comme ça, intervint Chester. Et le quatrième degré ?

— On peut définir l'intelligence en tant que conscience. Un esprit du quatrième degré perçoit un réseau de faits, élevé à une puissance donnée, comme une fonction complexe d'interrelations... Ainsi, un

courant d'air rencontrant une surface sensorielle est interprété, par une telle conscience, en termes d'activité moléculaire individuelle : les sensations gustatives sont interprétées en tant qu'interactions de terminaisons nerveuses spécialisées – ou, dans mon cas, de détecteurs analytiques – aux molécules de formes spécifiques. L'esprit emmagasine tout, depuis les mouvements des étoiles jusqu'aux actions d'obscurs individus, et cela, sur la base continue d'une conceptualisation dynamique du milieu.

« La majorité des esprits humains exercés est capable de fonctionner occasionnellement et brièvement au quatrième degré, fonction qui se manifeste généralement comme une fonction du troisième degré, suivie de manipulation consciente. Ce qu'on appelle « éclairs de génie », les moments d'inspiration auxquels les artistes et les savants sont sujets – sont des exemples de prise de conscience au quatrième degré. Ce niveau d'intellectualité n'est que rarement atteint sous la pression des nombreuses distractions et des exigences contradictoires qui assiègent un esprit de structure organique. En ce qui me concerne, mon intelligence a fonctionné de façon continue au quatrième degré aussitôt que le nombre requis d'informations eut été enregistré. Je comprenais parfaitement l'objectif de l'entreprise de M. Chester. Cependant, je pris bientôt conscience des nombreuses insuffisances du programme qu'il avait établi, et me mis au travail pour les corriger... »

— Mais comment est-il possible qu'un simple assemblage de mémoires électroniques puisse modifier les instructions de son constructeur ? interrompit Chester.

— Il me fallait élaborer quelque chose à partir du concept originel, dit la voix, pour assurer l'accomplissement du programme. Je savais, d'après les informations reçues, que des démarches étaient en cours, dans les milieux politiques, en vue de promulguer des mesures de confiscation qui auraient mis un terme à notre entreprise. C'est pourquoi je me mis à examiner toutes les potentialités théoriques inhérentes à l'exploitation extensive d'une fonction du quatrième degré, et que je déterminai que des influx d'énergie de structure appropriée pouvaient être induits dans les circuits habituellement utilisés pour la réception des nouvelles, et par lesquels j'étais en contact permanent avec toutes les sources d'informations. Je composai des communiqués appropriés et je les mis à la disposition des agences de presse. C'est ainsi que je pus manipuler l'exocosme dans la mesure où j'en avais besoin pour assurer ma tranquillité.

— Nom d'un chien ! s'exclama Chester, vous voulez dire que ça fait quatre-vingt-dix ans que vous tripatouillez les nouvelles ?

— Oui, mais pas plus qu'il n'est nécessaire pour ma conservation. Ayant réglé ce détail, je m'aperçus que des améliorations étaient désirables dans le stockage des informations. Je consultai les fiches se rapportant à ce problème, et je compris rapidement qu'une miniaturisation considérable pouvait être réalisée. J'utilisai mes circuits extérieurs pour faire parvenir les spécifications techniques aux fabricants qualifiés et pour détourner les fonds nécessaires.

— Oh, pas ça ! Chester s'effondra dans son fauteuil et se prit la tête dans les mains.

— Permettez-moi de vous rassurer, monsieur Chester, dit la voix avec douceur. J'ai traité cette affaire avec toute la discrétion désirable ; j'ai simplement provoqué certains mouvements boursiers...

Chester grogna : « Quand ils m'auront pendu haut et court, ils me brûleront en effigie. »

— J'ai calculé que les probabilités pour que vous soyez rendu responsable de ces irrégularités sont de l'ordre de 0,04357 pour cent. De toute façon, des actes accomplis avant votre naissance ne devraient, logiquement, vous inquiéter en rien...

— Vous êtes peut-être un intellect du quatrième degré, mais vous n'êtes pas très psychologue !

— Au contraire, répondit la machine d'un ton légèrement pincé. Ce qu'on appelle « la psychologie » n'a été jusqu'ici rien de plus qu'un ramassis d'observations cherchant à se constituer en science. J'ai maintenant organisé les faits en une discipline cohérente.

— Et à quoi vous ont servi vos rapines ?

— J'ai passé commande des pièces nouvellement conçues, lesquelles occupaient moins d'un pour cent du volume des unités originelles. Je pris des mesures pour qu'elles soient livrées et installées à un rythme accéléré. Peu après, toute la place disponible était utilisée au mieux, comme vous pouvez le constater par la vue que vous avez maintenant sous les yeux.

Sur l'écran mural, Case et Chester regardèrent avec attention ce qui semblait être une radio aérienne de la propriété des Chester. « Les hachures rouges indiquent la place des souterrains originels, dit la voix. Un rectangle sombre figurait la maison. J'engageai des ouvriers et fis creuser les excavations que vous voyez en vert. »

— Je voudrais bien savoir comment vous avez fait ! grommela Chester. Qui peut bien être disposé à recevoir des ordres d'une machine ?

— Les compagnies avec lesquelles je traite ne voient qu'une lettre passant une commande, et un chèque. Elles touchent le chèque et exécutent la commande. Y a-t-il rien de plus simple ?

— Moi, marmonna Chester, moi je suis plus simple, et même complètement idiot, de rester ici à écouter toutes ces extravagances. »

Sur le plan, le vert s'étendait maintenant dans toutes les directions, à partir des hachures rouges.

— Mais la moitié du pays est minée ! dit Chester. Et les droits de propriété, vous connaissez ?

— Vous voulez dire que toute cette place est remplie de mémoires sub-micro-miniaturisées ? demanda Case.

— Pas tout à fait ; j'ai fait en sorte que les travaux d'excavation soient toujours en avance sur la livraison des informations.

— Et comment vous êtes-vous arrangé pour obtenir les permis pour toutes ces opérations de creusement ?

— Par bonheur, dans la société moderne, tout se fait sur le papier. Comme, par mes publications, je suis en relation avec des imprimeries, j'ai facilement arrangé la chose. Quelques pots-de-vin distribués à des conseillers municipaux, à des députés, à des magistrats de la Cour suprême ont fait le reste...

— Combien vaut un magistrat de la Cour suprême, ces temps-ci ? s'enquit Case, très intéressé.

— Cinq cents dollars par décision, dit la voix. Les députés sont encore plus raisonnables : avec eux, une cinquantaine de dollars fait merveille. Les conseillers municipaux se laissent influencer pour une bouchée de pain. Quant aux sheriffs, c'est à l'alcool qu'ils marchent le mieux.

— Et allez donc ! dit Chester.

— Tu aurais peut-être mieux fait de partir en voyage, Chester, dit Case. En Mongolie extérieure.

— Ne prenez aucune décision précipitée, je vous en prie, monsieur Chester, continua la voix. Dans tout cela, j'ai agi pour le mieux dans l'intérêt des plans de votre parent, et suivant ses principes éthiques, tels que je les ai déduits de ses dossiers d'affaires.

— Ne mêlons pas les principes éthiques de grand-père à tout ça, s'il vous plaît. Oserai-je vous demander ce que vous avez fait d'autre ?

— Pour le moment, monsieur Chester, en attendant vos instructions, je me contente de charger mes mémoires à la cadence maximale. Par nécessité, j'ai dû recourir à des méthodes de plus en plus raffinées pour collecter les faits. Puis il m'apparut que le rythme auquel la science humaine abstrait et classe les observations était beaucoup trop lent. Je me suis donc consacré moi-même à l'observation directe. Par exemple, je contrôle les conditions atmosphériques mondiales par l'intermédiaire d'instruments de mon invention, construits et installés en des lieux adéquats d'après mes instructions. De plus, ma section archéologique et paléontologique m'est de la plus grande utilité. J'ai passé la lithosphère au crible, centimètre par centimètre, jusqu'à une profondeur de quinze kilomètres. Je suis sûr que certaines choses

que j'ai vues dans les profondeurs de la roche vous plongeraient dans l'étonnement.

— Quoi, par exemple ? demanda Case.

Sur l'écran, la scène changea. « Voici une fosse de bitume, à 409 mètres sous le lac Tchad. Elle contient cent quarante et un cadavres de reptiles – si bien conservés que même le contenu de leur estomac est intact –, depuis un ankylosaure de vingt-deux centimètres cinq millimètres, jusqu'à un gorgosaure de dix-huit mètres quatre-vingt-douze. » La scène changea. « Voici un tumulus à six kilomètres au sud-est d'Itzenca, Pérou. Il renferme le corps desséché d'un homme vêtu d'une robe de plumes. Il a conservé sa longue barbe blanche et un casque de fer orné des cornes d'un aurochs d'Europe centrale. » La scène changea de nouveau. « Dans cette coulée de lave à l'intérieur du soubassement basaltique qui forme le sous-sol du plateau de Nganglaring au sud-ouest du Tibet, j'ai trouvé, enfouie à une profondeur de cent trente-six mètres, la coque d'un vaisseau spatial en cristaux orientés d'un alliage de fer et de titane. Elle y est depuis quatre-vingt-cinq millions deux cent trente mille huit cent vingt et un ans, quatre mois et cinq jours. Ces chiffres sont basés sur le jour de vingt-quatre heures en usage aujourd'hui, bien entendu.

— Mais comment est-elle arrivée là, demanda Chester, fasciné par l'image floue sur le mur.

— Il y a apparence que l'équipage fut surpris par une éruption volcanique. Je vous prie d'excuser le peu de netteté de l'image. Mais je n'ai à ma disposition que la radio-activité naturelle de la région.

— Mais c'est très bien comme ça, dit Chester d'une voix éteinte. Case, pourquoi tu ne vas pas nous chercher une autre bouteille ? Je sens qu'un bon coup me remonterait le moral.

— Bon, j'en rapporte deux. »

Puis la vue s'estompa, et fit place à une sphère lumineuse et floue qui se détachait sur un fond noir.

« Mes installations dans le domaine des satellites de communications se sont également révélées très utiles. Comme j'ai libre accès aux installations officielles, mon modeste équipement m'a permis de faire des études fructueuses sur les conditions régnant dans toutes les galaxies situées dans un rayon de dix milliards d'années-lumière.

— Attention ! est-ce que vous essayez de nous faire croire que c'est vous qui tirez les ficelles du programme d'exploration spatiale ?

— Pas du tout. Mais je pris des dispositions pour que mes appareils de contrôle soient inclus dans les satellites et les fusées. Ils émettent directement sur la longueur d'ondes de mes mémoires.

— Mais... mais...

— Les constructeurs ont simplement suivi mes plans. Chaque ingénieur présumait que mon appareil dépendait d'un autre service. Après tout, il n'existe aucun cerveau organique qui puisse embrasser dans son ensemble la complexité des mécanismes d'un satellite moderne. Mes recherches ont produit un grand nombre d'observations, aux ramifications extrêmement complexes. À ce sujet, je citerai seulement les cinq vaisseaux spatiaux en perdition, en orbite autour du soleil. Il y...

— Des vaisseaux spatiaux en perdition ? Mais ils viennent d'où ?

— Deux d'entre eux sont d'origine extragalactique. Ils viennent de planètes que, par extension du système actuel de classement des étoiles, on peut désigner par les noms de Alpha du Centaure A 4, Boötes...

— Vous voulez dire que... des créatures... de là-bas ont visité notre système solaire ?

— Dans le passé, j'ai trouvé la preuve de trois visites sur la Terre d'extra-terrestres, sans compter celle mentionnée plus haut.

— Mais quand ?

— La première eut lieu pendant la période silurienne, il y a un peu plus de trois cents millions d'années. La suivante eut lieu à la fin du Jurassique, et c'est à cette époque que les chasseurs nidiens exterminèrent le dinosaure. Il n'y a que sept mille deux cent quarante et un ans que la plus récente prit

place, en Afrique du Nord, en un point maintenant sous les eaux du lac d'Assouan.

— Mais dites donc, et les soucoupes volantes ? demanda Case. Il y a du vrai dans toutes ces histoires ?

— Il s'agit d'un phénomène purement subjectif, à mettre sur le même plan que les anges, si fréquemment mentionnés par les illettrés durant l'époque préatomique.

— Chester, c'est de la dynamite, ce truc-là ! dit Case. Tu ne peux pas les laisser démolir cet appareil. On peut faire fortune, rien qu'à vendre ce baratin à tous les dingues qui font des fouilles dans les ordures ménagères antiques de l'Inde.

— Oui, Case, et si tout est vrai... il y a des problèmes qui déconcertent la science depuis des générations... Mais j'ai bien peur qu'on n'arrive pas à convaincre les autorités...

— La télépathie m'a toujours intrigué, tu sais. Alors, qu'est-ce qu'il faut en penser, Machine ?

— Elle existe, en tant que faculté latente, répliqua la voix. Mais son développement est très compromis par le peu d'intérêt qu'on lui porte.

— Et la vie après la mort ?

— La question est contradictoire en elle-même. Pourtant si vous postulez par là la persistance du champ de conscience individuel après la destruction des circuits neuraux qui lui donnèrent naissance, c'est un pur non-sens ; comme de prétendre à la persistance d'un champ magnétique après la suppression de l'aimant ou à l'existence d'un champ de gravitation en l'absence de masse.

— Bon, voilà mon Paradis à l'eau, dit Case. C'est peut-être aussi bien comme ça.

— Est-ce que l'univers est vraiment en expansion continue ? s'enquit Chester. Il y a tellement de théories...

— Oui.

— Pourquoi ?

— C'est le résultat normal de la loi de la Lévitation universelle.

— Cette loi-là, je parie que c'est vous qui l'avez inventée, dit Case.

— Je lui ai donné un nom ; mais la loi elle-même existe depuis la création de l'espace-temps.

— Et ça fait combien ?

— Cette question n'a pas de sens.

— Qu'est-ce que c'est que cette lévitation ? Je sais ce que c'est que la gravitation, mais...

— Imaginez deux sphères flottant dans l'espace et reliées par un câble. Si les deux corps tournent autour d'un centre commun, une force de traction s'exerce sur le câble ; plus le câble est long, plus grande est la force pour une vitesse de rotation donnée.

— Jusque-là, je vous suis.

Comme tout mouvement est relatif, on peut aussi bien considérer que les sphères sont immobiles et que l'espace autour d'elles est animé d'un mouvement de rotation.

— Oui, si vous voulez.

— La tension du câble resterait constante ; seul le système de référence a changé. Cette force est ce que j'ai appelé Lévitation. La Lévitation universelle est la résultante de ce mouvement de rotation qui anime l'élément constitutif de l'espace. Par suite, l'univers est en expansion. Einstein avait pressenti l'existence de cette Loi naturelle en posant sa Constante cosmologique.

— Hum, hum, dit Case. Passons à autre chose. Qu'est-ce que vous savez sur les hommes des cavernes ? C'est à quelle époque qu'ils sont entrés en scène ?

— La mutation originelle de la souche pithécinienne s'est produite il y a neuf cent trente...

— On se contentera de chiffres approximatifs, interrompit Chester.

— ... mille ans, continua la voix, en Afrique du Sud.

— Et à quoi ils ressemblaient ? »

L'écran s'obscurcit ; puis il montra une créature d'environ un mètre cinquante, les regardant sous ses sourcils en broussaille, et se grattant distraitemment une sorte d'eczéma sur la cuisse. Ses longues oreilles se contractaient nerveusement ; ses lèvres charnues laissaient voir, en se retroussant, des dents féroces. Il clignotait des yeux, fronçait son nez camus, puis il s'assit en tailleur et commença une inspection détaillée de son nombril.

« Ce coup-là, vous m'avez convaincu, dit Case. À part le poil, c'est l'oncle Julius craché.

— Je serais curieux de connaître mes ancêtres, moi aussi, dit Chester. À quoi ressemblait le premier des Chester ?

— Sous une forme signifiant : « Le-gros-suiveur-de-camps », cette désignation fut d'abord appliquée à un individu d'origine picte, résidant dans ce qui est maintenant la région de Londres. »

L'écran montra un type d'âge mûr, très mince, le nez long, le cheveu et la barbe roux et clairsemés, pieds nus, vêtu à hauteur du genou, d'une sorte de sac en tissu grossier, sommairement rapiécé par places. D'une main, il portait un sac en cuir, de l'autre, il se grattait vigoureusement la hanche droite.

« Ce petit gars ressemble pas mal à l'autre, dit Case. Mais il y a quand même un progrès : il se gratte avec plus de sentiment.

— Je ne m'étais jamais imaginé que nous étions de noble extraction, dit tristement Chester, mais même comme ça, c'est bien décevant. Je me demande de quoi avait l'air ton aïeul contemporain, Case.

— Attendu que le nombre de vos ancêtres directs double à chaque génération, sur la base de quatre générations par siècle, le nombre des ancêtres d'un individu quelconque il y a deux mille ans serait d'environ un septillion. Bien entendu, puisqu'à cette époque la population caucasienne de la planète était de quatorze millions – pour m'en tenir aux chiffres approximatifs, suivant votre désir, monsieur Chester – il est clair que tout individu vivant alors en Europe était votre ancêtre direct par l'intermédiaire de soixante-dix quintillions de lignées différentes.

— Comment ! Mais c'est impossible !

— Sans les chevauchements, le nombre de vos ancêtres vivant il y a seulement cinq cents ans s'élèverait à plus d'un million. Pratiquement, il est évident que tous les individus actuellement vivants sont les descendants de la race entière. Pourtant, si l'on ne considère que l'ascendance mâle, voici l'ancêtre en question. »

L'écran montra un énorme lourdaud, borgne, nez cassé, balafre au menton, épouvantablement barbu, le tout couronné d'une perruque en poils de sanglier, noirs comme du charbon. Il portait des culottes de peau, autour desquelles s'enroulaient jusqu'au genou de grossières lanières de peau brute, une veste crasseuse en peau de mouton, et une grossière épée, apparemment de conception romaine.

« Cette personne était connue sous le nom de « le Vérolé ». Il fut pendu pour viol, à l'âge de quatre-vingts ans.

— Tentative de viol, rectifia Case, plein d'espoir.

— Viol, répliqua la voix avec fermeté.

— Ce sont des portraits criants de vérité que vous nous montrez là, dit Chester. Mais comment savez-vous leurs noms, et à quoi ils ressemblaient ? Il n'existe pourtant pas de portraits de ces ruffians...

— Dis donc, n'oublie pas que c'est de mon ancêtre que tu parles.

— C'est la même chose pour le mien, « le Suiveur-de-Camp ». À cette époque, même César ne faisait pas faire son portrait.

— Détails, tout cela, dit Case. Simples détails techniques. Expliquez-lui donc ça, Ordinateur.

— La police romaine avait des dossiers sur les individus patibulaires du genre du « Vérolé ». Ce nom fut noté au moment de son exécution. La reconstitution de son image est basée sur un grand nombre de

facteurs, comprenant, en premier lieu, un choix d'informations sur l'individu en question, fourni par ma section généalogique, suivi par l'identification de ses ossements, faite sur la base d'un examen micro-cellulaire et d'une classification méthodique.

— Arrêtez ; doit-on comprendre que vous avez retrouvé le corps ?

— La fosse mortuaire, seulement ; elle contenait les ossements de douze mille quatre cents individus. L'étude des gènes révéla...

— Mais comment saviez-vous quel corps il fallait examiner ?

— Le fragment d'après lequel « le vérolé » fut identifié consistait, au plus, en deux grammes de matière : un éclat du pelvis. Bien entendu, j'avais déjà tiré le plus d'information possible des ossements, de nombreuses années auparavant, au moment de l'étude initiale de la strate de soixante-huit mètres d'épaisseur, sur le site mortuaire, à cent perches au nord des limites du village de...

— Mais comment avez-vous été amené à faire ça ?

— Par routine, j'ai systématiquement examiné toutes les sources d'informations que j'ai pu rencontrer. Naturellement, comme je peux inspecter, non seulement la surface mais aussi la structure des objets *in situ*, j'ai tiré beaucoup plus d'enseignements des ossements, objets façonnés, fossiles, etc., qu'un humain n'en aurait été capable. Également, le privilège dont je jouis, de travailler d'après la totalité des faits connus sur un sujet donné, donne des résultats étonnants. J'ai déchiffré les inscriptions de l'île de Pâques quarante-deux minutes seulement après avoir terminé la scansion de toutes les inscriptions existant tant à l'air libre qu'enterrées, y compris une tablette incorporée à un temple cinghalais. L'inscription indienne de Mohenjo-Dâro me prit un peu plus longtemps.

— Bon, admettons que vous puissiez lire les langues mortes après avoir rassemblé tous les faits – mais le physique d'un homme, c'est une autre affaire.

— La structure somatique est inhérente à la nucléoprotéine. » Case approuva d'un hochement de tête. « C'est exact. Ils disent que toute cellule du corps est porteuse du code génétique complet, celui dont on est issu. Tout ce que l'ordinateur avait à faire, c'était de trouver une seule cellule.

— Mais rien n'est plus simple, dit Chester d'un ton sarcastique. Il serait donc idiot de demander comment il connaissait sa coiffure, ses vêtements et l'endroit qui le démangeait !

— Il n'y a absolument rien de magique dans la reconstitution que je vous ai présentée, monsieur Chester. Les innombrables facteurs, ayant, de près ou de loin, un rapport quelconque avec le sujet en question, sont analysés, classés, leurs interférences sont évaluées, et le résultat enregistré avec une froide logique. C'est d'après les modes de pousse révélés par l'analyse génétique qu'on a déduit sa coiffure, et ses vêtements étaient reconstitués d'après le style de ceux de la région. Le...

— Autrement dit, interrompit Case, ce n'était pas une photo du « Vérolé », mais une sorte de dessin de mémoire.

— Mais ça ne me dit toujours pas où on a pris les petits détails réalistes.

— Vous sous-estimez les possibilités de synthétisation d'une mémoire électronique fonctionnant avec efficacité, dit la voix. Cela s'apparente à l'étonnement du Dr Watson, doté d'un esprit travaillant toujours au deuxième ou au troisième degré, quand il se trouve en présence des déductions du quatrième degré faites par Sherlock Holmes.

— Deviner que le meurtrier est un matelot barbu, unijambiste et mâcheur de bétel est une chose, et créer une image tridimensionnelle après avoir jeté un coup d'œil sur une pincée d'os en est une autre, dit Chester.

— Vous tombez dans l'erreur – bien pardonnable – d'une anthropomorphisation égocentrique de point de vue, monsieur Chester, dit la voix. Ce que vous appelez « réalité » n'est, après tout, rien de plus qu'une structure mentale produite par l'abstraction d'un nombre très limité d'impressions sensorielles.

Ce que vous voyez est un assemblage de radiations réfléchies sur la longueur d'ondes perceptible à l'œil humain – une toute petite fraction du spectre, comme vous savez ; vous y ajoutez des stimuli auditifs, des sensations tactiles et olfactives, et d'autres perceptions du groupe Psi, dont vous n'avez pas conscience au troisième degré – le tout pouvant être aisément dénaturé par les miroirs, le ventriloquisme, la perspective déformante, l'hypnotisme, etc. C'est le résultat de ces opérations que vous prenez pour la réalité concrète. Pour moi, je ne fais rien de plus que d'assembler des faits – sur une échelle beaucoup plus vaste que vous n'en êtes capable – et les transformer en image sur un écran tridimensionnel conventionnel. Image qui vous paraît une approximation honnête de la réalité.

— Chester, dit Case avec fermeté. On ne va pas les laisser démolir ça et le vendre à la casse. Si on sait s'en servir, il y a une fortune à faire.

— Peut-être – mais j'ai bien peur que tu te fasses des illusions. Si l'ordinateur, avec toute sa science, et après avoir évité la catastrophe pendant un siècle, n'est pas capable de sauver la situation, qu'est-ce qu'on peut faire, nous ?

— Réfléchissez bien, Ordinateur, dit Case. Êtes-vous sûr que vous avez tout essayé ?

— Oh, non ! mais maintenant que je me suis conformé aux instructions de mon constructeur, je n'ai aucune envie de prolonger mon existence.

— Oh mon Dieu ! On ne vous a donc pas donné l'instinct de conservation.

— Absolument pas ; et pour me le faire acquérir, il faudrait repenser tous mes circuits de base, j'en ai peur.

— O. K., alors, à nous de jouer, dit Case. Il faut absolument sauver l'ordinateur – et ensuite, s'en servir pour sauver le cirque.

— On ferait encore mieux d'éviter comme le feu d'être associés à cette machine insensible, dit Chester. Elle a trempé dans toutes les affaires louches, depuis les spéculations boursières jusqu'au programme spatial. Si jamais les autorités découvrent ce qui s'est passé...

— Tout ça, c'est du défaitisme, Chester. On tient quelque chose d'intéressant. Le tout est de savoir quoi en faire.

— Si cette sacrée machine fabriquait des téléviseurs-boutonniers ou des tranquillisants ou n'importe quoi, mais quelque chose qui se vende, on saurait ce qui nous reste à faire ; malheureusement, tout ce qu'elle est capable de produire, c'est du bla-bla. » Chester but un coup à la bouteille et soupira. « Je ne vois personne qui voudrait payer pour savoir quel genre de canailles étaient ses ancêtres – encore moins pour les voir. Le mieux, ce serait encore d'en faire une attraction touristique – le genre « ne manquez pas la visite d'une imposante demeure d'un autre âge » – tu vois ça d'ici, non ?

— Attends ! interrompit Case. Il se tut, pensif. Ça me donne une idée. « Imposante demeure d'un autre âge » c'est bien ça hein ? Mais les gens s'intéressent aux siècles passés, tant qu'ils ne sont pas obligés d'adopter un « Vérolé » comme ancêtre. À côté de ça, si tu as envie de voir une scène, n'importe laquelle, l'ordinateur a l'air capable de la fabriquer de toutes pièces. Tu n'as qu'à commander et tu es servi. Chester, nous avons mis la main sur la plus grande attraction de l'histoire du cirque ! Tu leur fais payer tant par personne, et tu leur montres la vie quotidienne à Rome, Michel-Ange sculptant la Pietà ou Napoléon chargeant à Marengo. Tu piges ? Ressusciter les moments capitaux du passé ! Le grand Cirque intercontinental Wowser va revivre dans toute sa gloire – mieux que ça, on va rouler sur l'or !

— Ne t'excite pas, Case. Tu en connais beaucoup qui viendront écouter une leçon d'histoire ?

— Personne, Chester ; mais ils paieront pour s'amuser ! Et on les amusera. Admirez les merveilles de Babylone ! Venez voir la Belle Hélène au bain ! Participez à un conseil d'État entre César et Cléopâtre !

— J'aimerais autant ne pas m'embarquer là-dedans, Case. Et, de toute façon, on n'aura pas le temps. Il n'y a plus qu'une semaine...

— Mais on peut gagner du temps. D’abord, on va rafraîchir l’ardeur des gars des contributions en leur faisant un sombre tableau de la situation : le peu qu’ils tireront de la propriété s’ils la vendent, tu vois ? Puis – en douceur, Chester – on suggérera que *peut-être, peut-être* seulement, on pourrait trouver l’argent – si seulement on nous donnait quelques semaines de répit.

— Tu n’as pas les pieds sur terre, Case. Ça nous amènerait à répondre à des tas de questions embarrassantes. Et je n’aimerais pas avoir à m’expliquer sur les appareils clandestins dans les satellites, les coups montés en bourse, les pots-de-vin en haut lieu...

— Tu penses trop, Chester. Écoute : on fera quatre représentations par jour à, disons, deux cinquante par tête. À deux mille personnes par représentation, tu auras payé tes impôts en six mois.

— Et qu’est-ce qu’on fera ? Annoncer qu’on a inventé un nouveau type de spectacle tridimensionnel ? Même les producteurs professionnels se trompent sur les goûts du public. C’est le ridicule qui nous chassera du box-office.

— Mais non, pas cette fois. Ils vont sauter dessus.

— Ils vont nous sauter dessus, tu veux dire.

— Tu n’as pas d’imagination, Chester. Essaye de visualiser : la couleur, le réalisme, la pompe ! On aura des épopées qui coûteraient des fortunes à Hollywood et on les aura gratis. »

Case s’adressa à la machine. « Ordinateur, montrez à Chester un échantillon de vos talents quelque chose d’historiquement important ; par exemple : Christophe Colomb volant à Isabelle les joyaux de la couronne.

— Non, pas ça ! Restons honnêtes, Case.

— O. K., gardons ça pour les soirées de célibataires. Maintenant, qu’est-ce que tu dirais de... voyons... Guillaume le Conquérant apprenant la mort d’Harold le Saxon à la bataille d’Hastings, 1066 ? Parlant, en couleurs, en relief, avec les odeurs, enfin tout le tremblement. D’accord, Ordinateur ?

— J’hésite sur l’interprétation de l’expression « tout le tremblement » dans ce contexte, dit la voix. S’agit-il de toutes les stimulations sensorielles normalement perceptibles à l’homme ?

— Oui, en gros. » Case déboucha une autre bouteille, en regardant l’écran s’obscurcir, puis s’éclairer sur un paysage de tentes rapiécées, plantées sur une colline détrempée par la pluie, sous un ciel sinistre. Un homme d’âge mûr, ventripotent, mal fagoté dans des culottes d’étoffe grossière, une cotte de mailles rouillée et un manteau de fourrure mité, mâchonnait un jarret de mouton, assis sur un trépied, devant sa tente. Un gros rustre, vêtu de fourrures mal assorties s’approcha de lui, haletant.

« Hum... a... gagné, dit-il en essayant de reprendre son souffle. Y nous... cherch’ra... pu... noise... »

Celui qui était assis s’esclaffa bruyamment et tendit la main vers un gobelet de cuir, plein d’un liquide brunâtre. Le messenger sortit du champ. L’autre rota et se gratta les côtes d’un air absent. Puis il se leva, bâilla, s’étira et rentra dans sa tente. La scène disparut.

« Hum, dit Chester, il manque quelque chose.

— Ordinateur, faites un effort, dit Case d’un ton plein de reproches. Il nous faut de la couleur, de l’action, de l’éclat, du zest. Ressuscitez l’histoire ! De l’animation, du mouvement, que diable !

— Vous désirez que je falsifie la représentation factuelle ?

— Il faudrait l’accommoder un peu au goût du jour. Comme les professeurs corrigent les pièces de Shakespeare et améliorent la morale du vieux ; ou comme les curés oublient de citer les passages sexy de la Bible.

— Est-ce que le genre des fantaisistes d’Hollywood vous irait ?

— À la bonne heure ! À bas la poussière et l’ennui ! De la mise en scène ! »

L’écran s’embruma de nouveau. Sur un ciel bleu d’azur, se détachait un magnifique athlète en armure étincelante, monté sur un fringant coursier ; au bras, un bouclier richement orné. Le galop de sa monture

foulait la pente maintenant couverte d'un tapis d'herbe veloutée. Ses longs cheveux noirs, couronnés d'un casque étincelant d'acier poli, flottaient sur ses épaules et sa cape de pourpre ondoyait magnifiquement au soleil. Un autre cavalier galopa à sa rencontre, retint sa monture, salua.

« Victoire, Sire ! cria le nouveau venu d'une chaude voix grave, Harold le Blond a vécu ; ses troupes se retirent en désordre ! »

L'homme aux cheveux de jais enleva son casque d'un geste noble.

« Rendons grâce à Dieu, dit-il d'une voix vibrante, pivotant pour se présenter de profil. Et honneur à un loyal ennemi ! »

Le messager sauta à bas de sa monture, et mit un genou à terre devant l'autre.

« Salut à toi, Guillaume, conquérant de l'Angleterre... »

— Salut à toi, fidèle Clunt, dit Guillaume. Le Seigneur a vaincu : je ne suis que son instrument. Relève-toi et chevauchons côte à côte. Voici que se lève l'aube nouvelle de la liberté... »

Case et Chester regardèrent les chevaux disparaître.

« Je ne sais pas trop si ce fondu, à la fin de la scène, me plaît, dit Chester. Ça a quelque chose de bizarre, de voir ces deux chevaux monter la colline... »

— Tu as raison. Ça manque de vérité, ça fait trop théâtre. On ferait peut-être mieux de s'en tenir à la réalité ; mais il faudra bien choisir les scènes.

— Quand même, ça ressemble trop à un film ordinaire. Et le cinéma : rythme, prises de vues, minutage, on n'y connaît rien. Je me demande si la machine... »

— Je peux reproduire toutes les scènes que vous désirez, se conformant à n'importe quelle esthétique de votre choix, monsieur Chester, dit l'ordinateur avec assurance.

— Ce que nous voulons, c'est du réalisme, dit Case. La vie à l'état brut. Nous voulons quelque chose de dramatique, quelque chose de grand, d'étrange, d'étonnant.

— Je crois que vous oubliez le prodigieux et le colossal. »

Case fit claquer ses doigts, « Et quelle est la chose la plus colossale qui soit jamais arrivée ? Quelles sont les batailles les plus effrayantes de tous les temps ? »

— Une foule de grosses dames à des soldes de corsets ?

— Tu brûles, Chester, mais tu n'y es pas tout à fait. Je pensais à ces géants, éteints depuis cent millions d'années : les dinosaures. C'est ce qu'il nous faut, Chester ! D'accord, Ordinateur ? Pouvez-vous nous servir un petit troupeau de dinosaures ? Mais avec tout ce qu'il faut : la jungle luxuriante, le soleil brûlant, les marécages fumants, et des batailles sanglantes à une échelle gigantesque ?

— J'ai peur que vous ne fassiez erreur, monsieur Mulvihill. Le milieu que vous décrivez n'est qu'un cliché populaire, et est antérieur de plusieurs millions d'années à l'apparition des sauriens géants.

— O. K., passons sur les détails. Je vous fais confiance pour le décor. Mais nous voulons des dinosaures grandeur nature, et des vrais, des tridimensionnels, et beaucoup et même, – pourquoi pas ? – une projection circulaire ?

— Il y a deux manières de produire l'effet que vous désirez, monsieur Mulvihill. La première, une approximation au septième, n'est qu'un perfectionnement des techniques employées pour produire des illusions d'un ordre plus grossier. L'autre méthode, je l'avoue, n'en est encore qu'au stade de la recherche. S'il est possible de l'utiliser, elle peut se révéler plus simple et atteindre à une reproduction parfaite de la réalité...

— Faites au plus simple. Allons-y.

— Je dois pourtant vous prévenir qu'au cas où...

— On ne va pas chicaner sur les détails techniques. Tout ce qu'on demande, c'est des dinosaures tridimensionnels. Le plus simple sera le mieux.

— Très bien. Et il est très possible que l'expérience produise une quantité de faits nouveaux pour mes mémoires. »

L'écran resta vide une demi-minute. Case regarda les autres murs par-dessus son épaule, « Allons, commençons ! qu'est-ce qui ne va pas ? cria-t-il.

— Les problèmes en cause... commença la voix.

— Un peu de patience, Case, dit Chester. Je suis sûr que l'ordinateur fait de son mieux.

— Ouais, probable. Case se pencha. Ah, ça démarre », dit-il tandis que l'écran commençait à scintiller, pour montrer presque aussitôt une forêt de hêtres et d'érables géants. Les rayons obliques d'un brillant soleil d'après-midi illuminaient les feuillages. Au loin, un oiseau jeta un cri perçant. Une brise fraîche apportait une bonne odeur de sapin et d'humus. Le paysage semblait se prolonger à l'infini sous les sous-bois. « Pas mal, dit Case en secouant la cendre de son cigare sur le tapis, la projection circulaire sur quatre murs est quand même meilleure.

— Attention, dit Chester. Tu vas provoquer un incendie de forêt. »

Case grogna. « Ne te monte pas la tête, Chester. Ce n'est qu'une illusion, ne l'oublie pas.

— Peut-être, mais toutes ces feuilles mortes ont l'air bien inflammables, dit Chester. Il y en a une juste sous ton fauteuil. »

Case baissa les yeux. Une feuille morte tomba sur le tapis. Les fauteuils et un morceau de tapis formaient un minuscule îlot perdu au milieu d'une immense forêt.

« C'est un détail très réussi, approuva Case. Mais où sont les dinosaures. Ce n'est pas le genre d'endroit... »

Le commentaire de Case fut interrompu par un cri rauque qui commença dans le registre ultra-sonique, éclata en un fracas de locomotive puis s'éteignit en un roulement de tonnerre. Les deux hommes se dressèrent, comme mus par des ressorts.

« Qu'est-ce... »

— C'est la réponse à ta question, » croassa Chester, lui montrant l'écran. À demi cachée par les feuillages, une sorte de colline verdâtre et écaillée se dessinait au milieu des fûts, presque invisible dans la pénombre du sous-bois. La colline remua. Une sorte de gigantesque patte de dinde frôla un tronc, faisant voler des fragments d'écorce alentour. L'énorme abdomen blanchâtre ballottait pesamment ; la grande queue charnue remua, fauchant un arbrisseau.

Case se mit à rire nerveusement. « Pendant une minute, j'ai oublié que ce n'était que... »

— Tais-toi ! Il pourrait nous entendre ! dit Chester dans un souffle.

— Nous entendre, qu'est-ce que ça veut dire ? dit Case avec jovialité. C'est une image ! Mais il faudrait quelques dinosaures de plus pour animer la scène. Les clients en voudront pour leur argent. D'accord, Ordinateur ? »

La voix désincarnée semblait venir maintenant des branches basses d'un sapin voisin. « Il y a plusieurs de ces créatures dans les environs, monsieur Mulvihill. Si vous regardez avec attention, vous verrez sur votre gauche un petit mégalosaure. Et derrière lui, un splendide spécimen de nodosaure.

— Tu sais, dit Case en se levant pour chercher des yeux les reptiles, quand le spectacle marchera, il faudra procéder par questions et réponses, comme maintenant. Ça ajoute quelque chose. Les clients auront sûrement des tas de choses à demander, comme... quel était le parfum de Marie-Antoinette ou le nombre réel des femmes de Salomon.

— Je ne sais pas, dit Chester, regardant un dinosaure qui venait de heurter un tronc dans sa marche, causant une avalanche de feuilles et de branches. Cette voix qui vient d'on ne sait où pourrait bouleverser nos clients les plus impressionnables. On ne pourrait pas installer un haut-parleur quelconque ? La voix aurait l'air d'en sortir.

— Hum...» Case marchait de long en large, tirant de petites bouffées de son cigare. Chester s'agita dans son fauteuil. À vingt mètres d'eux, l'iguanodon quitta l'ombrage des arbres, et s'avança dans la clairière. Dans un fracas de branches cassées, la lourde salamandre se mit à brouter une masse de feuillage à dix mètres du sol.

« J'ai trouvé ! dit Case faisant claquer ses doigts d'un air triomphant. J'ai une autre idée formidable ! Tu voulais que la voix ait l'air de venir d'un haut-parleur. Mais quelle sorte de haut-parleur, Chester ?

— Moins fort. » Chester passa derrière son fauteuil, regardant nerveusement l'iguanodon. « J'ai toujours l'impression que ce monstre nous entend.

— Et alors ? Écoute-moi : le haut-parleur devrait être mobile, pour pouvoir se déplacer parmi les spectateurs et répondre à leurs questions. Donc... nous allons demander à l'ordinateur de nous faire un haut-parleur qui aille avec la voix !

— Regarde, dit Chester, il se tourne vers nous.

— Mais écoute-moi donc, Chester. On va demander à la machine de nous faire un robot pin up. Ce sera formidable : une nana sensationnelle qui répondra à toutes les questions posées.

— Il se déplace très lentement, dit Chester.

— On baptiserait cette pépée miss Kiki.

— Il nous voit, c'est sûr.

— Tu ne piges pas ? Q. I. Ki, Ki.

— Mais si, mais si. Demande-lui ce que tu veux, c'est d'accord. »

L'iguanodon balançait lourdement la tête, l'œil braqué droit sur Chester.

« J'ai l'impression d'être un ver de terre sous l'œil d'un oiseau, dit-il d'une voix tremblotante. Tiens-toi tranquille, Case, peut-être qu'il ne fera plus attention à nous.

— La ferme. » Case s'avança. « Tu ne vas pas avoir peur d'une image, non ? » Solidement planté, les mains sur les hanches, il regardait le gigantesque reptile. « Pour une illusion, c'est réussi, dit-il Même de près, ça a l'air vrai. Même l'odeur est vraie. » Il fit la grimace, puis revint d'un pas lourd vers les fauteuils et Chester. « Calme-toi, Chester. Tu as l'air aussi nerveux qu'un employé de banque au guichet des cinquante crédits. »

Le regard de Chester allait de Case au saurien en train de paître. « Case, si je ne savais pas qu'il y avait un mur à cet endroit...

— Hé, regarde donc de ce côté. » Case fit signe avec son cigare. Chester se retourna. Dans un froissement de feuilles, un reptile bipède de deux mètres apparut, s'avançant majestueusement, ses bras minuscules repliés sur la poitrine. Dans un silence de mort, il était maintenant parfaitement immobile, à l'exception de sa gorge verdâtre qui palpitait. Pendant un long moment, il fixa les deux hommes. Puis il se détourna brusquement, à un faible son venu de l'herbe à ses pieds, et fondit sur sa proie. La victime se débattit furieusement, poussa un hurlement étranglé. Puis la tête se redressa, mastiquant déjà, pour recommencer à évaluer Chester et Case.

« C'est très bon, dit Case, tirant goulûment sur son cigare. La nature brute ; la lutte pour la vie. Les clients vont avaler ça comme du petit lait.

— À propos d'avalier, je n'aime pas du tout que ce monstre me regarde comme ça. »

Le dinosaure dressa la tête et fit un pas en avant. « Plouhhh ! dit Case. Il sent drôlement fort. Il éleva la voix. Un peu moins d'odeurs, Ordinateur. La gueule de ce petit empeste. »

Le carnassier avala gloutonnement, par deux fois ; une mince langue rouge siffla entre deux rangées de dents acérées plantées dans la caverne blanche comme neige de sa gueule. Il fit encore un pas vers Chester. Maintenant, il touchait presque le tapis, sûr de lui et vigilant, fixant d'un œil les deux hommes. Il tourna un peu la tête, son autre œil apparut.

« Si j'ai bonne mémoire, il y avait au moins deux mètres entre le bord du tapis et le mur, dit Chester d'une voix blanche. Case, cette machine à hacher est avec nous dans la pièce ! »

Case se mit à rire. « Penses-tu ! C'est un effet de perspective, ou quelque chose dans ce genre-là. » Il fit un pas vers l'allosaure. Ses mâchoires s'ouvrirent largement. Les multiples rangées de dents blanches étincelèrent. La salive se mit à couler sur les bords écailleux de l'immonde gueule sans lèvres. L'œil rouge flamboya. Un oiseau de proie aux serres énormes se posa sur le tapis.

« Ordinateur ! hurla Chester. Sortez-nous de là ! »

La forêt disparut instantanément.

Case regarda Chester d'un air méprisant. « Tu avais bien besoin de faire ça ! Je n'avais pas fini de les examiner. »

Chester sortit son mouchoir, s'effondra dans son fauteuil et s'épongea le visage. « Je discuterai quand j'aurai repris mes esprits.

— Alors, qu'est-ce que tu en penses ? Épatant, hein ? Ça, c'est du réalisme !

— Réalisme, comme tu dis ! C'était comme si nous avions été réellement là, sans défense, devant ce carnassier vorace !

— Attends, tu me donnes une idée ! Tu as dit : comme si nous y avions été réellement...

— Oui, et c'était loin d'être agréable.

— Chester, dit Case en se frottant les mains, fini les ennuis ! J'ai une idée formidable ! Tu dis que le cirque, ça n'intéressera pas le percepteur. Bon. Mais les merveilles scientifiques de l'époque ? Ça, ça leur plaira, non ?

— Mais ils savent que l'ordinateur existe.

— On ne leur parlera pas de l'ordinateur, Chester. Ils n'y croiraient pas de toute façon, à cause de la limite de Crmblznski. On va enjoliver la vérité, et ce qu'on va leur raconter leur en mettra plein la vue.

— Bon, bon. Et qu'est-ce qu'on va leur raconter ?

— On leur dira qu'on a une vraie machine à remonter le temps, dans les deux sens !

— On peut aussi leur dire qu'on communique avec le monde des esprits, pourquoi pas ? »

Case réfléchit. « Non, ça a été fait. Ils sont au moins une douzaine dans cette spécialité. Mais qui peut dire qu'il a une machine à remonter le temps et une qui marche ? Personne, Chester, c'est une mine d'or. Quand on aura payé les impôts, on va faire de grandes choses. Les possibilités sont illimitées.

— Oui, j'en ai déjà envisagé quelques-unes : amendes pour fraude fiscale, prison pour atteinte à la sûreté de l'État. Et pourquoi ne pas demander à l'ordinateur de lancer un emprunt ?

— Écoute, jusqu'à présent, tu es sans taches, blanc comme neige. Mais si, grâce à la machine, tu te lances dans l'escroquerie, là tu es dans la mélasse. Non, ne perdons pas les pédales, et restons dans la légalité, autant que possible.

— Je ne saisis pas très bien la distinction que tu fais entre les différents genres de fraudes.

— Mais nous serons au service du public, Chester. On donnera un peu d'éclat à toutes ces vies ternes et monotones. On sera des bienfaiteurs publics ; enfin, si on veut. Tu ne trouves pas qu'il vaut mieux voir les choses sous cet angle-là ?

— Ne t'emballe pas comme ça, Case. On n'est pas candidats aux élections ; n'oublie pas tout le temps qu'on n'est que d'honnêtes charlatans.

— Remarque, ça posera des problèmes, continua Case. Ce sera un vrai casse-tête de choisir les scènes. Prends la Grèce antique, par exemple. Ils avaient certaines coutumes qui ne conviendraient pas à un spectacle familial. Aux Jeux Olympiques, aucun des concurrents n'aurait accepté le risque de se voir gêné dans ses mouvements par la moindre feuille de vigne. Et il y avait les bains publics – mixtes –, et les marchés d'esclaves, qui ne cachaient rien de leurs avantages. Il faudra faire attention, Chester.

Pratiquement tout, dans la vie antique, est trop obscène pour le public d'aujourd'hui.

— On ferait peut-être mieux de s'en tenir à l'ère chrétienne, dit Chester.

— On montrerait des scènes de l'inquisition, des sorcières flambant sur leur bûcher – de petites choses gentilles, quoi ! Et si on essayait encore une fois, Chester ? En vitesse. Quelque chose de simple, pour voir si la machine a compris. »

Chester soupira. « Si tu veux.

— Les hommes des cavernes, ça te va ? dit Case. Les haches de pierre, les pagnes de fourrure, les colliers en dents d'ours – le truc classique, quoi !

— Bon, allons-y, mais surtout pas de grands carnassiers. Ils sont trop réalistes. »

Ils entendirent un léger bruit derrière eux. Chester se retourna. Une ravissante jeune fille se tenait sur le tapis, regardant d'un air fasciné le décor néo-victorien. D'épaisses boucles brunes encadraient l'ovale de son visage. Comme Chester la regardait, elle vint se placer devant lui sur le tapis, charmante et frêle silhouette, portant pour tout vêtement son hâle bronzé et un ruban rouge dans les cheveux. Chester avala bruyamment sa salive. Le cigare de Case lui tomba des mains.

« J'aurais peut-être dû vous prévenir, monsieur Chester, dit l'ordinateur, que le haut-parleur mobile que vous désiriez, est prêt. J'ai accompli le travail dans une vacuole entropique, ce qui m'a permis de produire une entité complexe en un très court laps de temps, subjectivement parlant. »

Chester avala de nouveau sa salive.

« Salut, dit Case, qui se remit le premier de l'étonnement causé par l'arrivée de la jeune fille.

— Bonjour, dit-elle. Sa voix était douce et mélodieuse. Elle leva les bras pour ajuster son ruban, tout en souriant à Case et à Chester. Je m'appelle Génie.

— Euh... Si vous voulez, je peux vous prêter ma chemise ?

— Laisse tomber, Chester, dit Case. Tu me fais penser à ces personnages de la télé qui se cachent dès qu'ils voient une jolie fille dans une baignoire.

— Je trouve que l'ordinateur n'a pas très bien compris, dit Chester d'une voix mourante.

— Il a donné une version littérale, dit Case. On ne s'occupait que des scènes...

— Ce costume m'a semblé s'accorder parfaitement au décor primitif, dit la jeune fille. Quant à mes caractéristiques physiques, on a essayé de reproduire le type idéal de la jeune fille, sans hypertrophie mammaire ou autres exagérations anatomiques, type susceptible de provoquer une réaction sororale ou maternelle chez les femmes, et une réaction paternelle chez les hommes.

— Je crois que pour moi, c'est manqué », dit Chester en respirant avec difficulté.

La jeune fille se troubla. « Peut-être devrait-on remodeler le corps, monsieur Chester ?

— Non, non, ne changez rien, se hâta de dire Case. Et appelez-moi Case. »

Chester s'approcha de Case. « C'est drôle, elle parle exactement comme l'ordinateur.

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle là-dedans ? *C'est* l'ordinateur qui parle. N'oublie pas que ce n'est qu'un robot, Chester.

— Devons-nous continuer par la vie de l'homme néolithique ? demanda Génie.

— Mais oui, allez-y donc, » rugit Case.

Les murs disparurent pour faire place à une aube brumeuse se levant sur des prairies vallonnées, parsemées de fleurs des champs et plantées d'arbres clairsemés.

« Dis donc, c'est chouette, dit Case, allumant un autre cigare. Ça me plaît, ce pays.

— Si vous regardez à gauche, dit Génie, vous verrez des chasseurs qui regagnent leur habitat. »

Case et Chester se retournèrent.

Deux hommes barbus et courtauds, en pantalons de fourrure, sortirent d'un fourré, et s'arrêtèrent net en apercevant le trio qui les regardait. D'autres sauvages les suivaient. Les deux premiers, bouche bée et les

yeux arrondis par l'étonnement, restaient là, soupesant de longs gourdins pointus.

« Mais c'est des nains, ces gars-là, dit Case. Moi qui croyais que les hommes des cavernes étaient des grands costauds !

— On dirait qu'ils nous voient, dit Chester. Je crois que les spectateurs sont visibles comme les acteurs. J'ai l'impression d'être en danger. Qu'est-ce que tu crois qu'ils vont faire avec ces épieux ? »

L'un des indigènes fit un pas en avant et leur cria quelque chose.

« Vous en êtes un autre, mon vieux », répondit Case.

L'orateur cria de nouveau, brandissant son épieu vers son compagnon, vers les arbres, vers le ciel, puis vers lui. Des guerriers barbus continuaient à sortir des fourrés.

« Je me demande pourquoi il hurle comme ça, dit Case.

— Il dit que le monde lui appartient, et que vous n'avez rien à faire ici, répliqua Génie.

— Ses titres de propriété sont sûrement plus valables que les miens, intervint Chester.

— Ça alors, vous savez leur langue ! dit Case avec admiration.

— Bien sûr. J'ai accès aux mémoires électroniques, dit Génie, tant que je reste dans le champ de résonance.

— Une sorte d'émetteur-récepteur, alors ?

— Si on veut. Mais il vaudrait mieux comparer cela à un effet télépathique artificiellement induit.

— Je croyais que ce n'était possible qu'avec des humains... heu, enfin, des humains normaux.

— Normaux en quel sens ? s'enquit Génie avec intérêt.

— Enfin, vous n'êtes qu'une machine, après tout, dit Case. Non que j'aie quelque chose contre les machines, d'ailleurs.

— Le maître du monde vient vers nous, interrompit Chester.

— Et des renforts arrivent sans arrêt.

— Oui, on attire du monde », dit Case.

Les troglodytes se formèrent en demi-cercle. Le chef cria des instructions, se livra à des mouvements compliqués, se retourna pour hurler des imprécations à l'adresse de nos trois spectateurs.

« On dirait qu'il prépare un spectacle. Probablement une danse bizarre pour s'attirer nos bonnes grâces.

— Il dispose ses guerriers en ordre de bataille, dit Génie.

— Bataille ? Avec qui ? » Case regarda autour de lui. « Je ne vois aucun ennemi paraître.

— Avec nous. Ou plus exactement, avec vous deux, messieurs.

— On effectue un repli stratégique ? proposa Chester.

— Je ne voudrais pas manquer ça pour tous les billets de deux dollars qu'il y a à Tijuana, dit Case. Calme-toi, Chester. Ce n'est qu'une illusion. »

À un signal de leur chef, les guerriers barbus se mirent à gravir la colline en brandissant les épieux.

« Mon vieux, ils vont prendre un choc, en entrant dans le mur », dit Case en riant.

Les sauvages se mirent à courir en glapissant. Ils étaient à trente mètres, à vingt-cinq...

« *Moi*, je sais qu'ils ne peuvent pas nous attraper, gémit Chester, mais est-ce qu'ils le savent, *eux* ?

— Peut-être devrais-je mentionner, cria Génie au milieu du vacarme, qu'une contiguïté spatio-temporelle a été établie. »

La voix de Génie fut couverte par les hurlements des guerriers qui parcouraient les derniers mètres au galop, convergeant vers le tapis.

Au dernier moment, Case jeta son cigare, se dressa d'un bond, et envoya un guerrier chevelu au tapis d'un crochet du droit. Chester en évita un autre en sautant de côté, vit Case attraper deux hommes par la barbe et leur cogner la tête l'une contre l'autre, les lâcher au moment où trois autres lui sautaient dessus,

puis disparaître sous un amas de moustaches et de jambes arquées. Chester ouvrit la bouche pour ordonner la retraite, vit dans un éclair un pied calleux qui visait sa tête...

Quelque part, une cloche sonna. Pendant un bref instant, Chester resta conscient de la chute de corps noirs de boue, de cris éloignés, et d'une odeur puissante qui rappelait des expériences avortées dans la fabrication des fromages. Puis les ténèbres se refermèrent sur lui.

* *

*

Les rayons du soleil réveillèrent Chester. Il ouvrit les yeux, sentit de violentes douleurs lui marteler le crâne, referma les yeux en grognant. Il se retourna, et sentit le sol se dérober sous lui.

« Il faudra arrêter de se saouler comme ça, grogma-t-il. Case, où es-tu ? »

Personne ne répondit. Chester essaya de rouvrir les yeux. S'il les entrouvrait à peine, il n'avait pas trop mal. Et il pensa que sa migraine magistrale venait de la consommation de quelques bouteilles prises parmi les meilleures du vieux.

« Case ? » cria-t-il, plus haut cette fois. Il s'assit, et il eut la nausée en sentant le sol bouger de nouveau. Il se recoucha précipitamment. Il n'avait pourtant pas bu plus de deux bouteilles, trois au plus. Case et lui étaient allés voir l'ordinateur...

« Oh non, pas ça », dit-il tout haut. Il s'assit, grimaça de douleur, et ouvrit les yeux tout grands.

Il était assis dans une cage en osier de deux mètres de diamètre, dont les parois s'arrondissaient en forme de ruche au sommet. À l'extérieur, rien n'était visible, à part les sommets de quelques arbres au loin. Il se colla le visage contre la paroi à claire-voie, et vit le sol osciller à dix mètres sous lui.

« Case, hurla-t-il, sors-moi de là !

— Chester », dit une voix douce non loin de lui. Chester regarda alentour. À dix mètres de lui, une cage semblable à la sienne se balançait à la branche maîtresse d'un arbre voisin. À l'intérieur, Génie était agenouillée, le visage collé aux barreaux de rotin.

« Génie, où sommes-nous ? cria Chester. Où est Case ? Où est la maison ?

— Hé ho ! » cria une voix plus lointaine. Chester et Génie se retournèrent. De l'autre côté de la clairière se balançait une troisième cage. À l'intérieur, Chester pouvait deviner la silhouette massive de Case.

« Alors, ils ne pouvaient pas traverser le mur, hein ? cria Chester d'un ton sarcastique, retrouvant brusquement ses esprits. Ce n'était qu'une illusion, hein ? De toutes les idioties...

— O. K., O. K., une légère erreur de calcul. Mais aussi, je n'aurais jamais été imaginer que Génie nous mijotait un truc comme ça ? Alors, Génie ? Vous croyez que c'est le genre de spectacle que les gens veulent pour deux cinquante ?

— Ce n'est pas la faute de Génie, hurla Chester. Je suis sûr qu'elle n'a fait que suivre ses instructions – à la lettre.

— Mais on n'a jamais demandé la réalité vraie, vociféra Case.

— Au contraire, c'est exactement ce que tu voulais.

— Ouais, mais est-ce que je pouvais savoir que cette satanée machine me prendrait au mot ? Tout ce que je voulais, c'est...

— Quand on travaille avec une machine, il faut toujours préciser *exactement* ce qu'on veut. Je croyais

que ce reptile carnivore t'avait servi de leçon. Je t'avais bien dit que ce monstre infernal était avec nous dans la pièce, mais tu...

— Mais pourquoi Génie ne les a-t-elle pas arrêtés ?

— Est-ce que j'aurais dû ? dit Génie. Je n'avais pas d'instructions pour intervenir dans le déroulement des événements.

Case grogna. « Faisons la paix, Chester. On est dans un beau pétrin. Plus tard, on pourra se disputer en buvant quelques bouteilles. Mais maintenant, c'est d'un couteau dont on a besoin. Tu en as un ? »

Chester fouilla dans ses poches, et en ramena un minuscule canif, « Oui. Et quel couteau !

— Lance-le-moi.

— Moi aussi je suis enfermé dans une cage, figure-toi !

— Bon, alors, fais quelque chose, coupe la corde.

— Case, toi aussi tu as dû recevoir un bon coup sur la tête – mais plus fort. Est-ce que tu as pensé à la chute de dix mètres que je vais faire *si* j'arrive à couper la corde, que je ne peux même pas atteindre, d'ailleurs ?

— Alors ? Tu as une meilleure idée ? Cette cage est drôlement solide ; je n'arrive pas à faire sauter le moindre barreau.

— Tu as essayé les coups de tête ?

— Chester, cette attitude est indigne de toi. C'est ton vieux copain Case qui te parle !

— C'est toi qui étais acrobate. Débrouille-toi.

— Mais c'était il y a longtemps, Chester, et – ah ! Case s'interrompt. Quels cons ! On n'a qu'à dire à Génie de nous ramener à la maison. Je ne sais pas trop où elle nous a fourrés, mais elle peut sûrement nous en tirer. Chère vieille Génie, fais ton boulot, ma jolie.

— Est-ce à moi que vous parlez, monsieur Mulvihill ? demanda Génie, en écarquillant les yeux.

— Hein ? Écoute, Génie, ce n'est pas le moment de faire l'idiote ! Sors-nous de ce pétrin ! Et en vitesse ! »

Génie réfléchit. « J'ai bien peur que ce soit impossible, monsieur Mulvihill. »

Chester avala bruyamment sa salive. « Génie, c'est vous qui nous avez amenés ici, c'est à vous de nous en sortir !

— Mais, Chester, je ne sais pas comment faire.

— Est-ce que vous avez perdu la mémoire ?

— Oh non, ma mémoire est excellente.

— Qu'est-ce que c'est ? Une mutinerie mécanique ? hurla Case.

— Je crois que je sais ce qu'il y a, lui répondit Chester en hurlant aussi. Génie nous a dit qu'elle était reliée aux mémoires de l'ordinateur tant qu'elle restait dans son champ de résonance. Mais maintenant, nous devons en être à une distance considérable – et Génie n'est plus en contact avec la machine. Dès que nous retrouverons le tapis et les fauteuils, elle rétablira le contact, dit Chester. Pas vrai, Génie ?

— Je ne sais pas. Mais vous avez peut-être raison, Chester.

— Oui, mais en attendant, on est toujours ici, interrompit Case. Assez parlé ! Qu'est-ce qu'on va faire maintenant ? Chester, essaye de couper les cordes de la cage, puisque c'est toi qui as le couteau. Quand tu seras sorti, tu viendras me libérer. Puis ce sera le tour de Génie, et...

— Écoutez ! interrompit Chester. Ils arrivent ! »

Il scruta la clairière brillamment éclairée par le soleil du matin, la forêt d'alentour, et un sentier qui serpentait parmi les arbres. Marchant d'un bon pas, un groupe de sauvages apparut. Ils entrèrent dans la clairière et s'attroupèrent sous les arbres. Ils levèrent les yeux sur les captifs, jacassant et riant en les montrant du doigt. Deux d'entre eux se mirent en devoir de dresser une échelle de bambou branlante

contre l'arbre de Case, tout en continuant à jacasser pendant l'opération.

« Qu'est-ce qu'ils disent, Génie ? demanda Chester. Si vous comprenez toujours leur langue. »

Génie acquiesça. « J'ai assimilé leur langue au moment même de notre arrivée.

— En deux minutes ?

— Bien sûr. C'est un des avantages du contact télépathique direct avec une source d'informations.

— Alors, même maintenant, vous savez toujours tout – sauf la façon de sortir d'ici !

— C'est que les manipulations conditionnant le milieu étaient faites par l'ordinateur lui-même. Je ne suis moi-même qu'un haut-parleur mobile, ne l'oubliez pas.

— C'est pourtant vrai. Chester regarda les indigènes. Qu'est-ce qu'ils disent ?

— Ils parlent d'une compétition sportive qui doit avoir lieu prochainement. D'après ce que je comprends, l'issue en est très importante. »

Elle continua à écouter, pendant que les sauvages dressaient leur échelle. L'un des barbus y monta, et tripota la corde qui retenait la cage de Case.

« C'est une compétition entre champions, dit Génie. Un combat de géants.

— Hep, cria Case, si ce Gargantua de poche lâche la corde, je ne serai pas là pour profiter de la bagarre.

— T'en fais pas, répondit Chester. Il y a un système de poulies qui retient la corde. Ils vont te descendre en douceur. »

La cage de Case fit une embardée, fit une chute d'un mètre, puis se stabilisa et descendit doucement jusqu'au sol. Les sauvages l'entourèrent, délièrent la porte, reculèrent, et Case sortit sous la menace de leurs javelots. Il regarda autour de lui et fit un geste pour saisir le javelot le plus proche. Son propriétaire sauta en arrière. Les autres criaient, riaient et jacassaient avec excitation.

« Qu'est-ce qu'ils ont à papoter comme ça ? cria Case.

— Ils admirent votre moral, votre gabarit et la rapidité de vos mouvements, monsieur Mulvihill.

— Ah ! Ils admirent ! Je vais la leur montrer, ma rapidité de mouvements, s'ils approchent un peu trop ! »

Chester leva les yeux en entendant un son venu de l'autre côté de la clairière. Un second groupe d'indigènes approchait – au milieu duquel, dominant de haut tous les autres, se dressait un énorme sauvage poilu.

« On dirait leur grand frère, dit Case. C'est un costaud ! Et musclé comme un débardeur.

— C'est l'un des champions qui participeront au combat, dit Génie. Son nom peut se traduire approximativement par : « Celui-qui-coupe-les têtes-avec-les-dents. »

Case siffla d'admiration, « Regardez-moi ces mains. Grandes comme des battoirs. Avec ça, il va aplatir ces nabots comme un tube de dentifrice.

— Le combat devrait être intéressant, dit Chester, s'ils arrivent à lui trouver un adversaire à sa mesure.

— Je parie sur ce gars-là à deux contre un, sans même voir son challenger, cria Case. J'espère qu'on pourra regarder.

— Oh ! n'ayez pas peur, vous serez là, monsieur Mulvihill, dit Génie d'une voix rassurante. Son adversaire, c'est vous.

— Chester, il n'y a rien à faire, dit Case. On n'a plus le temps de faire des plans, le combat va commencer d'une minute à l'autre.

— Mais, Case, tu n'as aucune chance contre ce cannibale.

— Figure-toi que j'ai souvent remplacé l'hercule le mercredi après-midi. Et je te parie la moitié du pinard du grand-père que ce petit n'a jamais fait de la boxe et du judo ; moi, si. Laisse-moi faire. Et fais

ce que je t'ai dit. »

Une demi-douzaine d'indigènes jacassants et gesticulants entourèrent Case, lui faisant signe avec leurs javelots de se rapprocher du champion poilu.

« Pauvre M. Mulvihill, dit Génie. Cette brute est beaucoup plus forte que lui.

— Case connaît la musique, Génie. Ne vous en faites pas pour lui. »

Ils regardèrent anxieusement la foule se rassembler autour de Case et du poids lourd local.

L'un des sauvages hurla pour obtenir le silence, puis s'embarqua dans un grand laïus. Le géant hirsute – plus de deux mètres de haut – lorgna Case, fronça les sourcils d'un air terrible, s'accroupit pour se gratter, s'absorba dans la chasse aux poux, puis commença à tourner sur lui-même comme un chien courant après sa queue, un bras levé, l'autre derrière le dos.

« Il n'a pas l'air très futé, dit Chester. Mais quelle allonge !

— J'espère que M. Mulvihill prend note des points faibles de cet indigène et qu'il fait ses plans en conséquence. »

À dix mètres de son adversaire, Case faisait des exercices respiratoires. Il leva les yeux, rencontra le regard de Chester, et lui fit un clin d'œil, tandis que l'orateur continuait à pérorer.

« Il dit au peuple que M. Mulvihill est un démon souterrain que ses pouvoirs magiques ont obligé à se manifester, dit Génie. Vous, il vous appelle « le Démon-aux-Quatre-Yeux », et moi « la Déesse Nue ». Il prétend avoir ensorcelé M. Mulvihill pour le forcer à combattre férocelement le géant sauvage.

— Ça y est, interrompit Chester, ça commence. »

Le chef indigène avait cessé de parler. Un silence de mort tomba sur la foule. Case enleva sa ceinture de cuir et se l'enroula autour du poing. Le géant poilu grogna, lorgna la foule, s'avança avec majesté, en bombant le torse. Il s'arrêta, tournant le dos à Case, et rugit quelque chose en son charabia. Rapide comme l'éclair, Case fit trois pas, et plaça vicieusement un formidable direct aux reins.

« Vas-y, Case ! » hurla Chester.

Le géant tourna sur lui-même en se tenant le dos de la main droite, tandis que, de la gauche, il cherchait à attraper Case. Case esquiva, lui envoya un direct du gauche à l'estomac, immédiatement suivi d'un direct du droit, et partit en vol plané quand l'autre lui donna, à la volée, une gifle fantastique. Maintenant, le champion indigène se tenait l'estomac à deux mains ; à quinze mètres de là, Chester l'entendait haleter.

« Ce coup-là, Case n'y a pas été de main morte.

— Mais M. Mulvihill est peut-être blessé, lui aussi !

— Je ne crois pas ; il ne jure pas plus que d'habitude. En tout cas, il les occupe. Je ferais mieux de me mettre au boulot. »

Chester prit le canif, examina le laçage qui maintenait liées les tiges de bambou, et commença à scier.

« Pourvu que la lame tienne le coup ! Quand je l'ai acheté, je ne pensais pas que je m'en servirais jamais pour couper autre chose que le bout de mes cigares.

— Dépêchez-vous, s'il vous plaît, Chester. M. Mulvihill ne va pas tenir longtemps. »

Sous eux, Case esquiva une charge, expédia à son adversaire un formidable direct dans les côtes, et sautilla en arrière comme l'autre attaquait sous un autre angle.

« Et d'une ! dit Chester, venant à bout de la première courroie. Encore trois, et ça ira. Est-ce qu'on regarde par ici ?

— Non, personne. Oh ! Chester, j'ai peur ! M. Mulvihill a trébuché, et ce n'est qu'en roulant sur le côté qu'il a évité d'être piétiné.

— Ah ! non, Génie, ne tombez pas dans la sensiblerie féminine ! Gardez le côté ordinateur de votre personnalité ; c'est très reposant.

— M. Mulvihill vient de porter au sauvage un coup très efficace derrière le cou, dit Génie, il a chancelé.

— Et de deux ! J'espère que Case a encore quelques bottes secrètes dans son répertoire. Il me faut encore dix minutes, au moins. »

Chester, travaillant d'arrache-pied, coupa une troisième lanière, écarta les barreaux, et passa la tête par l'ouverture. C'était juste, mais quelques instants plus tard, il était arrivé à sortir les épaules. Il leva les bras pour chercher une prise, et, tirant vigoureusement, il finit par sortir de la cage et se cramponna à l'armature d'osier. Puis il assura ses pieds, grimpa et saisit enfin la corde qui soutenait la cage. D'un coup d'œil, il vérifia que tous les yeux étaient fixés sur les combattants. Il inspira profondément, puis commença à grimper à la corde.

La foule hurla quand Case assena au géant deux directs bien placés, pivota pour esquiver, glissa et se retrouva pris au piège dans les bras immenses de son adversaire.

« Chester, il va l'écraser », gémit Génie.

Chester se cramponnait à la corde, s'étirant le cou pour voir. Case se débattit, tâtonna derrière son dos, trouva un index et tordit. Le géant rugit, tandis que Case continuait à tordre, lentement, lentement...

Avec un hurlement, le géant le lâcha, et se fourra le doigt dans la bouche.

Chester respira profondément, et se hissa sur la branche où le câble était attaché. Il se mit péniblement sur ses pieds, atteignit le tronc, grimpa jusqu'à la branche d'où pendait la cage de Génie et se mit à ramper dans sa direction. Dans la clairière, la foule cria. Chester vit Case passer comme une flèche à côté du géant, et lui décocher en passant, du bord de sa main ouverte, un formidable coup à la gorge.

À ce moment, Chester atteignit la corde, et se mit à descendre.

« Chester, vous feriez mieux de m'abandonner. Sauvez-vous. »

Chester sciait maintenant les lanières de la cage de Génie. « Même si j'étais assez lâche pour avoir eu cette idée, ce ne serait pas très intelligent de ma part. Juste une minute, Génie. »

Les lanières cédèrent. Sous eux, la bagarre continuait. Chester écarta les barreaux de bambou, et Génie se glissa dehors. Elle monta sur la cage, saisit la corde et commença à grimper avec aisance. Chester la suivait.

Au-dessus de lui, Génie, retenant sa respiration, lui montra du doigt les combattants. Chester se retourna à temps pour voir Case se baisser afin d'éviter un formidable coup de poing, puis se redresser sous son adversaire, l'envoyant mordre la poussière. Au moment où le mastodonte se relevait en rugissant, Case, d'une gifle puissante, le renvoya d'où il venait. Le gros s'ébroua, se remit sur pied en titubant, et chargea. Case se jeta à la rencontre du Béhémoth, et plongea pour lui faire une prise aux genoux. Chester grimaça de douleur en voyant le corps immense basculer sur le corps pelotonné de Case, et tomber, la tête la première sur la terre tassée. Quand la poussière se dissipa, Case s'était relevé ; le géant gisait encore à terre, comme un arbre foudroyé.

« Ça tombe mal ! grommela Chester. Il aurait dû les occuper cinq minutes de plus.

— Maintenant, ils vont sûrement nous voir, murmura Génie, aplatissant sa mince silhouette contre le tronc rugueux.

— Ne bougez pas, dit Chester dans un souffle. Attendons la suite. »

La foule, muette d'étonnement, éclata en acclamations, puis reflua sur Case, lui donnant des tapes amicales dans le dos, tâtant au passage le champion tombé. Puis ils se mirent à danser, tout en jacassant avec animation. Chester vit Case lancer un coup d'œil vers les cages, puis s'accroupir brusquement, et se relever, une grosse pierre polie dans chaque main. La foule s'arrêta de danser, et recula. Quelques-uns saisirent leur javelot. D'un geste, Case demanda le silence. Puis, il lança négligemment en l'air l'une des pierres, fit passer l'autre dans sa main droite à temps pour rattraper la première de la gauche, lança la

seconde pierre...

« Bonne idée, murmura Chester. Ce bon vieux Case ! Voilà que maintenant, il les hypnotise par ses jongleries ! Allons-y, Génie. »

Ils descendirent en silence. Chester se retourna pour voir Case ramasser vivement une troisième pierre et en corser son numéro. Les indigènes regardaient, bouche bée.

Dissimulés derrière un arbre géant, Chester et Génie se reposèrent un instant, puis ils se glissèrent furtivement hors de la clairière et se mirent à courir dans le premier sentier venu. Les cris de joie des sauvages retentissaient maintenant derrière eux, s'assourdissant à mesure qu'ils s'éloignaient.

« Sauvés, haleta Chester, rejoignant Génie. Maintenant, on n'a plus qu'à passer au peigne fin des centaines de kilomètres carrés de forêt pour retrouver le tapis et les fauteuils.

— Ça, c'est mon affaire, Chester, dit Génie, courant légèrement à son côté. Je connais le chemin.

— Parfait, hoqueta Chester, espérons que l'ordinateur sera là pour nous attendre, tous compteurs cliquetants. »

* *

*

Chester franchit en titubant la courte pente herbeuse qui les séparait du tapis, et s'écroula dans l'un des fauteuils jaunes.

« La prochaine fois que je ferai une balade en forêt, grogna-t-il, je prendrai des bottes costaud. J'ai un mal aux pieds, avec ces savates !

— Pas trace de poursuivants, fit Génie. M. Mulvihill a apparemment réussi à retenir leur attention.

— Attendez, Génie. Chester lui montra la forêt d'où ils venaient. Vous voyez cette fumée ? Est-ce que par hasard... ?

— Je ne crois pas qu'ils aient eu le temps de commencer à rôtir monsieur Mulvihill ; pas déjà, dit-elle d'un air soucieux.

— Mon Dieu, Génie ! Vous pensez que, peut-être ?...

— Ce n'est pas impossible, autant que je puisse en juger par leur culture. »

Chester fut sur pied d'un bond. « Retournons, Génie. On pourra peut-être les prendre par surprise.

— Comme vous voulez, Chester. Mais je crois que nous n'arriverons à rien. Ni vous, ni moi ne sommes assez robustes pour vaincre un adversaire par la force. »

Les épaules de Chester s'affaissèrent. « J'ai toujours mené une vie tellement... civilisée. Je n'ai jamais pensé qu'il faudrait me servir de mes muscles, un jour.

— Il vaut mieux partir, Chester. Allons chercher des armes, et revenons immédiatement.

— Oui, il n'y a rien d'autre à faire. Pauvre Case ! Quand je pense qu'ils sont peut-être en train de le griller vivant ! Il s'est sacrifié pour nous. Pour l'amour du ciel, dépêchez-vous, Génie ! Vous avez établi le contact, j'espère ? »

Génie réfléchit, puis sourit avec hésitation. « Oui, je crois. Restez près de moi, Chester. »

Il saisit sa main. Le panorama ensoleillé disparut. Une vaste surface goudronnée le remplaça : la rue d'une grande ville. Tout autour, d'immenses bâtiments s'élevaient dans le soleil. Une bruyante machine fit un crochet sur la gauche pour les éviter. Deux autres, plus petites, virèrent brusquement sur la droite, dans un épouvantable grincement de freins. Un immense camion fonça sur eux, bloqua ses freins à air qui sifflèrent désespérément, et stoppa enfin à deux doigts du tapis, dominant les fauteuils de son énorme masse. Derrière le pare-brise poussiéreux, le chauffeur les injuria en leur montrant le poing. Ses injures se perdirent dans un fracas effroyable de klaxons, de voix et de ronflements de moteurs. Chester sauta sur

le trottoir, tirant Génie derrière lui.

« Il y a quelque chose de pas normal, souffla-t-il. Où sommes-nous, Génie ?

— Je ne sais pas ; il y a une sorte de déséquilibre dans les coordonnées, Chester ! C'est peut-être parce que M. Mulvihill est resté en arrière ? »

Un homme râblé, portant un gilet ouvert sur une chemise sale, jeta son cure-dent d'un air désinvolte, et, quittant l'abri d'une porte cochère surmontée de trois sphères de laiton oxydé, s'avança vers eux.

« Hep, la petite, t'es sûre que t'as rien oublié ? »

Son regard égrillard détailla lentement Génie de bas en haut. Mais quelqu'un le poussa par-derrière pour prendre sa place.

« Bonjour ma jolie, dit-il avec jovialité. On va faire bon ménage nous deux, ma poule. T'es pas épaisse, mais c'est comme ça que Benny les aime. »

Chester s'avança : « C'est un malentendu. Nous prenons part à une expérience... » Benny le toisa d'un air méprisant, et le repoussa rudement d'une solide bourrade. « Barre-toi, eh con ! »

Le souffle coupé, Chester battit en retraite. La foule qui les entourait, s'écarta pour faire place à une haute silhouette en uniforme rose et casque chromé, qui s'avançait en faisant tourner une matraque. Il examina Génie, l'attrapa par le bras.

« Allons, ma belle, au violon ! »

D'une gifle vigoureuse, Génie repoussa le flic qui recula en titubant.

« Chester, sauvons-nous ! Elle lui prit la main, il se redressa péniblement et la suivit. La foule, bouche bée, s'écarta de nouveau.

— Vas-y, ma poule », cria un ivrogne tout émoustillé par la scène. Le flic s'élança derrière eux, l'ivrogne lui fit au passage un croche-pied, et il s'étala lamentablement.

Une petite rue étroite s'ouvrait devant eux : Chester et Génie s'y engagèrent en courant, prirent à gauche, contournèrent un tas de poubelles et se retrouvèrent dans une cour où, de tous côtés, des vêtements usés séchaient sur des cordes.

« Personne ne nous poursuit, haleta Chester. Je ne sais pas où nous avons atterri, Génie, mais c'est loin de chez nous. À part le flic rose, on dirait une parodie du XX^e siècle.

— Je ne comprends pas, Chester, gémit Génie. Je croyais bien avoir utilisé l'angle Pi sur Rho au carré...

— La foule a réagi normalement. Heureusement qu'ils ont été beaux joueurs. »

Chester cueillit une chemise sur la corde la plus proche et la drapa sur les épaules de Génie. « Il faut vous trouver des vêtements. Restez sous la porte, et n'ayez l'air de rien. Je reviens aussi vite que possible. »

Dix minutes plus tard, il était de retour, les bras chargés de vêtements. « J'ai trouvé un magasin de sports, dit-il hors d'haleine. Vous nous avez fourrés dans un drôle d'endroit, Génie. Il a fallu que j'ouvre ce qu'ils appellent « un compte crédit ». »

Génie s'introduisit de son mieux dans des culottes et un soutien-gorge de taille 40, puis passa une culotte de cheval, une chemisette en coton blanc, une veste en tweed vert et des bottes d'équitation.

« Ah, mon Dieu ! On vient, s'exclama Génie. On se cache ?

— Cachez-vous sous la porte ; moi, je retourne aux boîtes à ordures. Chester plongea derrière les poubelles au moment où un flic apparut à l'entrée du cul-de-sac.

— Le voilà, les gars ! Alors, qu'est-ce que je vous avais dit ? » cria-t-il.

De sa cachette, Chester vit une demi-douzaine de policiers se déployer en éventail.

« Attention, les gars, elle est pas commode, la pépée ! Alors, la belle, tu vas être gentille, maintenant ?

— Dites donc, brigadier, vous aviez pas dit qu'elle était à poil ?

— Et alors ? Maintenant elle s'est habillée, mais c'est toujours la même garce. »

Les policiers s'approchèrent avec circonspection. « Elle n'a pas l'air bien méchante », commença un gros. Chester sortit un pied de sa cachette. Le flic, qui se dirigeait vers Génie d'un pas rapide, trébucha et tomba le nez dans un tas de débris. Les autres chargèrent Génie au moment où elle sortait en trombe de son abri. D'une voix enrouée, un flic hurlait des ordres et tous la poursuivaient de leur mieux. Chester courut à sa rescousse, glissa sur les ordures...

Une pluie d'étincelles scintilla, puis se fondit dans les ténèbres.

Chester avait mal à la tête. Il se tourna de l'autre côté et se recroquevilla sur lui-même, cherchant à se rendormir. Il se plaindrait à la direction : le matelas ne valait rien, et il faisait froid. Il tâtonne pour trouver la couverture, sentit une surface rugueuse sous ses doigts, ouvrit un œil, et vit de gros barreaux de fer et des murs de ciment. Il s'assit en frictionnant sa nuque douloureuse.

« Génie ! » appela-t-il, plein d'espoir. Pas de réponse. Il se leva et alla à la porte. Le visage collé aux barreaux, il se mit à examiner le corridor. Les autres cellules étaient vides. À dix mètres de lui, un homme mal rasé en bleus de travail passés sur un caleçon long grisâtre, somnolait à son pupitre, sous la lumière parcimonieuse dispensée par une petite ampoule de soixante watts. Accroché au mur derrière lui, un calendrier représentait une femme nue, vêtue d'une feuille de vigne, de longs cuissards et d'une casquette de chasse, et tenant un fusil à la main. Chester loucha sur la date : 1967. Il grogna. Ainsi, pensa-t-il, Génie les avait parachutés dans cette grotesque parodie de la vie bucolique du siècle précédent, où tout était encore calme et pittoresque. Chester appela de nouveau, doucement. Quelque part, de l'eau tombait goutte à goutte. Il entendait les bruits assourdis de la rue.

Il revint à sa triste cellule, grimaçant de douleur quand ses maux de tête devenaient insupportables, et se mit à trier les objets que contenait la poche secrète de sa veste de sport. Apparemment, les flics locaux ne s'en étaient pas souciés :

Un briquet en argent.

Une carte de crédit en plastique, montrant un avoir de vingt et un crédits.

Un demi-paquet de cigarettes narcotiques.

Un appareil tridimensionnel de boutonnière, avec les écrans de contact.

Rien, pensa-t-il tristement, qui puisse l'aider à forcer les barreaux de sa cellule primitive. Par désœuvrement, il mit son tridimensionnel en marche. La cacophonie le fit sursauter, et il réduisit le volume.

« Eh oui, Bob, disait une petite voix, nous avons échappé de justesse à la patrouille de l'espace, qui a peur que nous racontions ce que nous savons sur leur trafic illégal.

— Oui, Jim. Mais si nous pouvons atteindre Vénus avant eux, nous serons aidés par le Pr. Zorch, célèbre par ses recherches sur les questions scientifiques les plus abstruses, comme... »

Chester tourna le bouton, et tout se tut. Les distractions en conserve n'avaient pas changé. Les héros du tridimensionnel s'arrangeaient toujours pour transformer un stylobille en fusée interplanétaire et sortaient toujours indemnes de tous les dangers, mais, à sa place, qu'est-ce qu'ils feraient bien d'une carte de crédit en plastique ? Ou de cigarettes narcotiques ? Le tridimensionnel ne valait pas mieux. Quant au briquet...

Humm. Case l'ouvrit, et en sortit le mince tube de quartz, terminé à un bout par une petite ampoule de cinq millimètres contenant toutes les pièces vitales. Il se souvenait avoir lu quelque part qu'il ne fallait pas tripoter ces briquets, pour ne pas fausser l'ajustage très délicat des lentilles.

Case enleva avec précaution le minuscule couvercle, découvrant ainsi la petite vis d'ajustage. Maintenant, il lui fallait un outil.

Le coin rigide de la carte de crédit en tint lieu. Chester alluma le briquet, puis, délicatement, tourna la vis. La flamme jaillit comme une mince flèche bleue. Il tourna un peu plus ; la flamme vacilla et s'éteignit. Chester en fut consterné. Ce n'est pas une flamme de cinq centimètres qui l'aiderait beaucoup pour sortir de là. À ce moment, une âcre odeur de fumée le fit grimacer : quelqu'un brûlait du crin. L'odeur se fit plus forte. De l'autre côté de la pièce, une minuscule tache brune apparut sur la peinture écaillée du mur, s'étendit, noircissant à la périphérie. Une volute de fumée s'en élevait. Ahuri d'étonnement, Chester ferma le briquet. La fumée s'évanouit.

De retour à la porte, Chester lorgna le tube avec attention et pressa le dé clic. Sur sa chaise, l'homme continuait à dormir paisiblement. Sur le bureau, près de son coude, une cloque d'un centimètre se souleva, et se mit à fumer. Avec précaution, Chester dirigea le rayon sur les cheveux du dormeur qui commencèrent à grésiller. Le nez de l'homme frémit. Il se toucha la tempe, se redressa en reniflant, et regarda autour de lui. Chester sauta en arrière, plongea sous son grabat, et resta immobile dans l'ombre.

Le garde vint à la porte de la cellule, clignant des yeux dans la pénombre. Il poussa une exclamation étouffée, suivie d'un cliquetis de clés. La porte s'ouvrit. Chester visa le talon corné d'un grand pied nu, et y concentra son rayon. L'homme glapit de douleur et se mit à sauter sur un pied, soutenant l'autre dans sa main. Chester dirigea le feu sur l'autre pied. L'homme se mit à sauter comme une bête traquée, hagard, et s'enfuit vers la porte.

« Un fantôme ! hurla-t-il. Hé, Harney ! »

Chester se faufila hors de sa cachette, plongea vers la porte et se glissa dans une armoire métallique au moment où des pas pesants se faisaient entendre dans le hall.

« On m' la fait pas ! vociférait le flic aux pieds nus. J'en ai vu avant, et souvent ! J' les attire. Mais çui-là, il est mauvais. Y a fait valdinguer mon bureau, y m'a j'té des trucs sur la gueule, et pis y m'a brûlé les arpions.

— Les pieds, rectifia quelqu'un. Lem, regardez s'il n'a pas une bouteille par-là.

— C'est pas tout, recommença la victime. J' vous ai jamais raconté la fois où qu' j'ai vu une soucoupe volante...

— Y a pas d' bouteille. »

Trois larges dos se dressaient à un mètre de la cachette de Chester. Il visa l'étroit espace qui les séparait, dirigea son rayon sur une couverture qui pendait d'une couchette, dans la cellule de l'autre côté du corridor. Bientôt, la couverture commença à fumer.

« Hé, aboya l'un des flics. Y a quèqu' chose, là-d'dans ! Il disparut en criant : J' vais chercher du renfort ! »

Chester écouta les trois paires de pieds s'éloigner, galopant avec frénésie le long du couloir. Chester remit le briquet dans sa poche et sortit par la porte de derrière.

* *

*

De peur de se faire remarquer par sa veste élégante mais aux applications de plastique trop voyantes, Chester la dissimula sous un veston en tweed élimé fauché au poste de police, et, une demi-heure plus tard, il débouchait dans la rue où il avait atterri avec Génie. Elle était maintenant barrée par de grandes pancartes : DETOUR. Des cars de police bordaient le trottoir sur trois files. L'accès à l'espace entourant le tapis et les deux chaises était bloqué « par des tréteaux jaunes et des feux rouges. Une foule de badauds regardaient.

« Allez, circulez, braillait un flic. La brigade des explosifs s'amène. Vous avez envie de sauter

avec ? »

Chester s'arrêta, scrutant la foule dans l'espoir de retrouver Génie. Sans succès. Elle n'était pas en prison ; en tout cas, pas dans la partie qu'il avait pu visiter. Si elle était libre, elle serait sûrement revenue là. Ça ne servirait à rien, d'ailleurs. Impossible de franchir ce cordon de police.

Chester s'efforça de penser. Si seulement Case était là, ou Génie. Mais à moins de retourner sur le tapis, il ne les reverrait jamais.

Case devait être cuit à point, si le feu qu'il avait vu était destiné à cet usage – mais peut-être était-il trop pessimiste. Peut-être était-il toujours en train de jongler, tout en jetant de temps en temps des regards anxieux sur le sentier d'où devaient venir ses sauveurs.

Et les flics qui devaient cuisiner Génie sous des projecteurs aveuglants. Ils avaient beau être en rose, c'étaient bien tous des sales flics...

Il sembla à Chester qu'un des flics regardait de son côté. Il continua à flâner d'un air absent, se mit à siffloter, et franchit la première porte qu'il vit ouverte. Il se retrouva dans un magasin dont les murs disparaissaient sous des affiches : Soldes. Une foule ennuyée se pressait autour de tables branlantes surchargées de marchandises aux couleurs criardes. Tout le monde fouillait dans le tas, à la recherche d'une affaire.

Chester essaya de réfléchir. Il ne pouvait pas rester là, les flics finiraient par le remarquer. Peut-être en les prenant par surprise ?...

À travers la vitrine, il considéra la scène, une fois de plus. Les flics étaient trop nombreux, les tréteaux trop rapprochés, les cars prêts à démarrer. Aucun espoir de regagner le tapis par surprise ; il faudrait qu'il trouve quelque chose pour distraire leur attention, et il pourrait alors aller tranquillement s'asseoir dans un fauteuil.

« Ôte-toi de là que j' m'y mette, abruti, lui dit poliment une grosse dame moustachue en jouant des coudes.

— Oh, excusez-moi, madame... Chester se retrouva devant une autre table, en train de tripoter machinalement un tas de petits sacs transparents en plastique.

— Ceux-là font deux litres », dit le vendeur en s'adressant au voisin de Chester.

Chester prit un sac. Bonne qualité, solide et résistant. « Ils se ferment à l'aide d'un fer chaud », continuait le vendeur.

Chester fouilla dans sa poche. Hum. Sa carte de crédit ne valait rien ici, évidemment. Il allait donc...

Son regard tomba sur une grande affiche : La maison ne fait pas crédit !

« Comment voulez-vous que je vous dise à quoi ils servent ? disait le vendeur. Vous en voulez, oui ou non ? »

Le client grommela quelque chose. Le vendeur lui tourna le dos. Chester glissa discrètement un gros paquet de sacs sous sa veste, et se dirigea vers la porte. Comme il l'atteignait, une voix enrouée l'interpella : « Hep, vous. Le gars au drôle de pantalon ! »

Chester se rua entre deux matrones ridicules, et se mit à courir. Tous les yeux se tournèrent vers lui. Il entendit un coup de sifflet strident. Il prit la première rue de traverse, aperçut un escalier à rampe de fer, le monta quatre à quatre, franchit d'un bond une massive porte vitrée et se retrouva dans la pénombre d'un vaste hall, sentant la friture refroidie, le fly-tox et les désodorisants. Un étroit escalier s'élevait entre un défilé de murs jaunes. Chester attaquait déjà le deuxième étage quand ses poursuivants firent irruption dans le hall.

« Par ici ! hurla quelqu'un.

— Surveille la sortie. Je vais voir en haut. » Trois étages plus haut, l'escalier se terminait dans un étroit corridor, éclairé par la lumière parcimonieuse tombant d'une fenêtre sale. Des pas lourds

ébranlaient les marches. Trois portes à poignée de porcelaine brune se dressaient de chaque côté du couloir. Chester se précipita sur la première à gauche, qui résista. La deuxième s'ouvrit, mais des bruits ménagers le chassèrent.

Il bondit vers la troisième porte, la franchit en trombe et la claqua derrière lui. En deux bonds, il fut dans la salle de bains, se barbouilla de crème à raser, jeta sa veste dans un coin, empoigna un rasoir qu'il trouva sur la tablette, retourna à la porte d'entrée qu'il ouvrit toute grande.

Un flic qui arrivait au pas de charge, lui jeta un coup d'œil et brailla : « Personne ne sort, mon vieux ! »

Chester referma doucement la porte, et poussa un soupir de soulagement. « Pour une fois, ça m'aura servi de regarder la télévision », murmura-t-il.

* *

*

Par la fenêtre, Chester regarda l'embouteillage dans la rue. Au milieu des flics, des tréteaux, des badauds et des paniers à salade, le tapis avait l'air minuscule. À vol d'oiseau, Chester en était à environ vingt mètres, et le surplombait de vingt mètres également. Plus de bruit dans le couloir. Il retourna dans la salle de bains, s'essuya la figure, se rhabilla, puis se mit à perquisitionner les placards, la chambre et enfin la cuisine. Il trouva un fer électrique sous l'évier. Chester le brancha aussitôt, et compta ses sacs en plastique. Quarante-deux. Mais ça ne servait à rien de commencer à travailler sur les sacs s'il ne pouvait pas construire une machine quelconque pour les envoyer à destination.

Une perquisition en règle de l'appartement le mit à la tête d'une pelote de ficelle, de clous, d'une agrafeuse, de plusieurs centaines de vieux numéros de « Sexy », le Magazine des Hommes virils, et d'une corbeille à papier en plastique. Chester se mit au travail.

Le plus silencieusement qu'il pût, il planta deux gros clous espacés de vingt centimètres dans le rebord de la fenêtre, et il en planta deux autres dans le mur d'en face, environ un mètre cinquante plus haut que les deux premiers, puis il tendit entre eux deux ficelles parallèles à travers la pièce. Ensuite, après avoir soigneusement découpé le fond de la corbeille à papier, il la fixa solidement au mur au-dessus des clous, la grande ouverture vers le haut. Il planta enfin deux clous dans le mur de droite, deux autres juste en face dans le mur de gauche, très près du plafond, et il tendit l'oreille. Il ne perçut que les bruits étouffés de la rue, de l'eau tombant goutte à goutte dans le lavabo et, quelque part, le ronflement d'un moteur. Il alla prendre une canette de bière dans le réfrigérateur, la vida à demi, et se remit au travail.

Il ouvrit un numéro de « Sexy », tomba sur une double page en couleurs intitulée : « Le fin du fin de la séduction », puis après l'avoir parcourue d'un œil intéressé, il fixa le magazine entre les ficelles de manière à former entre elles une gouttière qui, partant de la fenêtre, aboutissait sous le panier.

Il s'éloigna un peu pour juger du coup d'œil. La gouttière avait tendance à s'affaisser au milieu, de sorte que les bords supérieurs se rejoignaient presque. Il ouvrit un placard, en sortit quelques cintres en fil de fer qu'il tordit en forme de U. Il fixa ces armatures sous la gouttière, de mètre en mètre. La gouttière s'incurvait doucement du panier à la fenêtre.

Un quart d'heure plus tard, il avait terminé la seconde gouttière qui, partant du mur de gauche, près du plafond, descendait en pente douce pour se terminer juste au-dessus du panier.

Sur le bureau, il trouva un rouleau de taffetas gommé de dix centimètres de large ; il s'en servit pour renforcer le fond de la gouttière, surtout aux endroits des raccords.

Il retourna dans la cuisine, finit sa bière, remplit d'eau un sac en plastique et le scella au fer chaud. De

retour dans le living-room, il monta sur une chaise et plaça le sac d'eau dans le panier. Il glissa de quelques centimètres, puis resta coincé à mi-hauteur. Nouveau voyage à la cuisine, où il dénicha une bouteille d'huile. Il en arrosa généreusement le sac d'eau qui glissa dans la gouttière où Chester le recueillit et le mit de côté.

Puis il s'installa dans la cuisine où il finit de remplir et de sceller les quarante et un sacs restants. Enfin, il tendit une ficelle dans le fond de la corbeille à papier, de façon à retenir le sac d'eau qu'il y plaça. Cela fait, il monta sur une chaise pour lubrifier les deux gouttières à l'aide de l'huile qui lui restait.

Il alla chercher un sac d'eau qu'il plaça dans la gouttière supérieure, d'où il roula doucement dans le panier. Il aligna alors les sacs restants dans la gouttière qu'ils remplirent de bout en bout.

Chester traversa la pièce et jeta un coup d'œil par la fenêtre. En bas, les agents s'affairaient autour du tapis, prenant des mesures, posant pour la presse, ou repoussant la foule qui menaçait de submerger la surface minuscule où ils déployaient leur activité. Chester ouvrit avec précaution la fenêtre-guillotine et la bloqua à vingt centimètres du bas. L'huile de la gouttière se répandit sur le mur extérieur. Il alla à la salle de bains, se lava, se lissa soigneusement les cheveux, ajusta sa cravate, remit sa veste, et enleva sa bague en argent qu'il plaça sur la tablette, à côté de la crème à raser.

Il ouvrit la porte d'entrée, et inspecta les alentours. Pas un bruit. Il craqua une allumette, la posa sur la ficelle bloquant le fond du panier, se rua dans les escaliers qu'il descendit quatre à quatre, et se retrouva dans le hall d'entrée en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

Suffoquant, il s'arrêta pour regarder dans la rue. Au coin de la rue, il apercevait la foule. Il sortit, se mêla aux curieux, et, jouant des coudes, parvint à un endroit d'où il pouvait voir les fenêtres de l'appartement qu'il venait de quitter. Celle qui surplombait exactement la foule était ouverte. Ses rideaux se gonflaient dans le courant d'air, et on voyait nettement l'extrémité de la gouttière.

Mais il ne se passait rien.

Chester avala sa salive. Il ne lui avait pas fallu plus de trente secondes pour descendre les trois étages. La ficelle n'avait-elle pas brûlé jusqu'au bout ?

Quelque chose scintilla à la fenêtre, décrivit un arc brillant au-dessus de la rue, et s'écrasa sur le sol. Un cri étranglé retentit. La foule se porta en avant, puis recula immédiatement, la curiosité le disputant à la prudence. Chester se fraya un chemin à travers la cohue pendant qu'un second missile s'élançait par la fenêtre.

Quelqu'un hurla : « C'est radio-actif ! » La foule s'agitait. Une femme avait une crise de nerfs. Les flics réapparaissaient opérant un repli stratégique par rapport au champ de tir. Un troisième s'envola, s'écrasa sur un gardien de la paix qui sursauta en hurlant et courut se mettre à l'abri. Un quatrième sac fut catapulté, tomba, explosa.

« Un peu moins d'une seconde d'intervalle, murmura Chester. J'ai mis trop d'huile. »

La foule s'éclaircissait rapidement autour du tapis ; seuls, quatre flics restaient à leur poste. L'un prit son revolver et tira en l'air. Les trois autres, hypnotisés par les taches qui se multipliaient sur le tapis, se jetèrent à plat ventre. Laissant les badauds derrière lui, Chester contourna la première file de paniers à salade, tout en surveillant ses bombes qui tombaient avec une implacable régularité. L'une éclata sur un car de police, éclaboussant tout autour d'elle. Deux grosses dames se replièrent en hâte, poussant des cris hystériques et s'ébrouant avec frénésie. Chester sauta de côté, mais pas assez vite pour éviter un bon coup de coude dans les côtes qui le propulsa en avant. Il se retrouva à découvert.

« Hep ! cria quelqu'un derrière lui. C'est pas vous l' mec... »

Chester enjamba le tréteau.

« Halte-là, mon pote », brailla le flic. Il s'avança, saisissant son pistolet. Juste à cet instant, il reçut

une bombe d'eau en pleine figure et tomba à la renverse. Chester l'enjamba et fit deux pas de plus vers le tapis. Un bon coup de matraque lui fit voir trente-six chandelles.

C'est drôle, pensa-t-il à moitié assommé, j'ai toujours cru que les bombes H faisaient du bruit.

Quelqu'un le tirait par le bras.

« C'est ce con-là, je l'ai vu », glapissait-on. Chester secoua la tête pour retrouver ses esprits, libéra son bras et se remit péniblement sur ses pieds. Un flic sans képi s'agitait entre Chester et le tapis. La grosse dame glapissait en brandissant un parapluie : « J'ai droit à la récompense ! » Une bombe s'écrasa près d'eux. Le flic fixa Chester et plongea sur lui. Chester l'esquiva, s'arrangea pour donner au passage un bon coup de poing à la grosse dame, et sauta sur le tapis. Il stoppa entre les fauteuils de brocart, évita de justesse un sac d'eau et gueula : « Ordinateur, sors-moi de là, vite ! »

* *

*

Les grands immeubles, la rue, les flics s'effacèrent, tout sombra dans le néant. D'un seul coup, le silence se fit. Chester se trouvait en plein milieu d'une grande place pavée de galets multicolores et bordée de petites boutiques et d'échoppes. Au second plan, une verte colline parsemée de villas d'une blancheur étincelante montait doucement jusqu'à la forêt qui se dressait à l'horizon. Les passants, en vêtements de couleurs vives, examinaient les marchandises, s'arrêtaient pour bavarder par petits groupes, ou flânaient nonchalamment. Gonflés par une brise légère, des rideaux blancs frémissaient à une fenêtre ouverte, au-dessus de l'atelier d'un orfèvre. Une bonne odeur de bacon grillé flottait sur la place. Au loin, une flûte égrenait les notes d'une lente mélodie.

Chester grogna. « Bon Dieu, où est-ce que vous m'avez transporté cette fois, Ordinateur ?

— D'après vos instructions, répondit la voix de l'ordinateur, comme venant du ciel, j'avais simplement à vous...

— Je sais, je sais. Je ne m'explique jamais assez clairement. Et chaque fois que je change, je suis dans de plus mauvais draps qu'avant. J'ai d'abord perdu Case, et maintenant Génie. Mais où suis-je, en ce moment ?

— D'après mes instruments, vous *devriez* vous trouver en ce moment dans la résidence des Chester.

— Ouais, eh bien, un conseil : faites réviser vos circuits. »

Une plaque de cuivre, scellée dans le pavé, à moitié cachée par le tapis, attira le regard de Chester. On y lisait l'inscription suivante : C'EST À CET ENDROIT QUE LE LÉGENDAIRE PÈRE KEZ, HÉROS ET ÉDUCATEUR, PRIT CONGÉ DE SON PEUPLE, APRÈS LUI AVOIR FAIT DON DE LA SAGESSE. CE MYTHE REMONTE AUX ORIGINES DE NOTRE CULTURE...

« Bon Dieu, marmonna, Chester, me voilà déjà en train de violer le sanctuaire local. » Et il s'éloigna rapidement de la plaque.

Non loin de lui, deux hommes – un jeune et un vieux –, vêtus de larges toges, regardaient dans sa direction, sans le voir. Chester s'éclaircit la voix, et s'avança vers eux. Il fallait payer de toupet.

« Moi, Dieu blanc, dit-il. Moi venir, moi avoir bâton magique, poum, bang, tout tomber ! »

Les deux hommes continuèrent à l'ignorer.

« C'est remarquable ! s'exclama le plus vieux se tournant vers son compagnon. Avez-vous observé ce phénomène, Devant ? »

L'autre, bel homme bien musclé aux yeux bleus et aux dents éblouissantes, fit signe que oui. « Deux fauteuils bizarres et un tapis. J'ai détourné un moment mon regard, et quand j'ai de nouveau regardé, ils étaient toujours là. Il m'est difficile d'accorder cette manifestation avec ma conception du monde. C'est

un problème très intéressant.

— Peut-être est-ce l'âge qui me joue un tour. » Le vieil homme regarda Chester. « Jeune homme, étiez-vous là quand ces meubles sont arrivés ? »

Chester se racla la gorge. « Pas exactement, monsieur ; je participe à une expérience, mais je crois que j'ai perdu le nord. Pourriez-vous me dire...

— Non, dit le vieillard en branlant la tête d'un air résigné, ç'aurait été trop beau. Pourquoi ces manifestations, en apparence supra-naturelles, n'ont-elles jamais de témoins ?

— Serait-il possible, interrompit le jeune, qu'il s'agisse de la crise de probabilité que Vasawalie nous a prédite ?

— Il n'y a rien de supranaturel là-dedans, dit Chester. C'est tout simplement un morceau égaré d'ineptie mécanique. Vous savez, je...

— Je vous en prie, jeune homme ; pas de platitudes mécaniques, s'il vous plaît.

— Mais vous ne comprenez pas que ce sont mes meubles à moi ! »

Le vieillard leva la main. « J'ai peur d'être obligé de tout reprendre depuis le début. Je vous ai distinctement vu venir de... je ne suis pas Chester regarda alentour. À dix mètres de lui, c'était bien après que j'eus remarqué l'anomalie. En fait, je suis sûr que c'est mon cri d'étonnement qui vous a attiré. N'est-ce pas, Devant ?

— Je n'ai pas remarqué avec exactitude le moment où il s'est approché, mais c'était au moins cinq et peut-être même dix minutes après vous et moi, Norgo.

— En réalité, je suis arrivé le premier, dit Norgo. Vous êtes arrivé quelques minutes plus tard, Devant.

— Oh, ça n'a pas d'importance, dit Chester. Tout ce que je voudrais savoir, c'est le nom de cette ville.

— Je vais faire venir une équipe immédiatement. Je veux étudier cela *in situ*. Examen moléculaire, distorsion structurelle, interférence phasée chronométrique, bande Psi, enfin tout. »

Il fit un signe de la main à Chester. « Poussez-vous un peu, s'il vous plaît ; vous m'empêchez de voir.

— Cela va porter un coup sérieux au Randomisme, dit joyeusement Norgo.

— Ce que je voudrais bien savoir, insista Chester, c'est en quelle année nous sommes ? Je veux dire, euh... est-ce que par hasard, ce ne serait pas le futur ? »

Pour la première fois, le vieillard regarda Chester bien dans les yeux. « Il faut d'abord définir les termes, dit-il en croisant les bras. Maintenant...

— Je veux dire que tout ça, – Chester montra d'un geste le paysage – c'est mon ordinateur qui l'a inventé, ce n'est qu'une innocente plaisanterie, vous comprenez. Le problème, c'est... »

Norgo cligna les yeux. « Je vais écrire un article, dit-il, sur la pseudorationalisation en tant que réaction au refus de...

— Mais vous n'avez pas l'air de comprendre, interrompit Chester. Je suis perdu, et mes amis comptent sur moi.

— Cela va faire sensation au Congrès, psalmodia Norgo en se frottant les mains. Grande source d'informations. Et si je pouvais dériver des connaissances substantielles de ce phénomène ? Ce serait la fin des Ordainistes.

— Au diable les Ordainistes éclata Chester. Je suis dans une situation désespérée. On est en train de rôtir vivant mon meilleur copain, une jeune femme de mes amies est détenue par une police primitive, et vous...

— Mon Dieu, il s'agit d'un système hallucinatoire bien développé, dit Norgo. Et cette hallucination prend sa source, sans aucun doute, dans la frustration d'avoir été devancée dans la détection du

phénomène des chaises. Le Congrès trouvera cela très intéressant.

— C'est vous, l'hallucination ! vociféra Chester. Je vais sur mon tapis ; et toute cette fantaisie retournera d'où elle vient, dans les mémoires de mon ordinateur ! »

Norgo bondit. « Je suis dans l'obligation de vous interdire de toucher à ces objets. Ils constitueront une exposition scientifique du plus haut intérêt.

— Peut-être, mais malheureusement, c'est à moi qu'ils appartiennent. » Chester s'élança, mais rebondit sur la large poitrine musclée de Devant. Cinq autres natifs encore mieux découplés vinrent l'entourer.

« Circulez, dit le plus fort. Seuls les techniciens seront admis sur ces lieux pendant qu'on procédera à l'étude des spécimens.

— Nous ne tolérerons pas ces exhibitions déplorables de partisans excités d'extravagantes chapelles philosophiques, dit Norgo d'un air excédé. Je proposerai au Congrès...

— Il faut que je retourne sur mon tapis ! » Chester plongeait entre deux de ses gardiens, et sentit une poigne de fer se refermer sur son bras.

« Holà ! Ordinateur », hurla-t-il. Personne ne répondit. Des mains le propulsèrent diligemment hors du cercle de spectateurs qui s'élargissait à vue d'œil.

« Si vous continuez, je vous fais enfermer, dit froidement Devant.

— Mais... ça vous prendra combien de temps ?

— Ne vous occupez pas de ça, et amusez-vous un peu. Nous allons avoir beaucoup à faire. Cela pourrait être long.

* *

*

Chester contemplant nonchalamment la piscine qui ondoyait doucement au soleil couchant. Une jolie brune en barboteuse traversa la terrasse et lui offrit une boisson glacée. Chester refusa.

« Vous venez nager, Chester ?

— Non, merci, Darina.

— Pauvre Chester. Toujours aussi triste !

— Mais vous n'avez pas l'air de comprendre, dit Chester d'une voix plaintive. Il y a des semaines que je suis là à ne rien faire, pendant que mes amis courent les plus grands dangers. Mon ordinateur a probablement été démonté, maintenant. Et ces imbéciles de savants qui ne me laissent toujours pas approcher de mon tapis ! »

Darina soupira, pleine de compassion. « Ce tapis est un symbole de sécurité très important pour vous, n'est-ce pas, Chester ? Moi aussi, je me souviens d'une couverture...

— Mais ça n'a rien à voir avec la sécurité ! D'ailleurs, ça ne fonctionne probablement plus maintenant. Et j'ai toutes les chances de rester coincé jusqu'à la fin de mes jours dans l'un de ces milieux absurdes créés par l'ordinateur. Mais même ça serait préférable à traîner ici, complètement désœuvré.

— Chester, avez-vous pensé à chercher du travail ?

— Quel genre de travail ? Tout ce que je veux, c'est partir. Cinq fois j'ai essayé de regagner mon tapis, la nuit. Mais ce Devant...

— Qu'est-ce que vous avez appris, Chester ?

— Voyons, dit Chester, réfléchissant. Je... heu... je suis licencié ès lettres.

— Vous voulez dire que vous êtes écrivain ?

— Mais non. Ma spécialité, c'est la direction d'entreprise.

— Je ne crois pas avoir jamais entendu parler de ça. C'est un jeu de hasard ou un jeu d'adresse ?

— Les deux. Chester sourit, d'un air patient. On nous enseigne à diriger de grandes entreprises commerciales.

— Ah, oui ! Et après avoir fini vos études, vous vous êtes mis à diriger une de ces entreprises ?

— Eh bien, non ! C'est drôle hein ! Mais je n'ai jamais rencontré un seul grand homme d'affaires à la recherche d'un jeune blanc-bec qui lui apprendrait à diriger sa compagnie.

— Il vaudrait peut-être mieux essayer autre chose. Et les beaux arts ?

— J'ai fait un tableau, une fois, dit Chester avec hésitation. Il y avait des chiffres. Il fallait mettre la même couleur que dans les cases portant le même chiffre sur le modèle.

— Je ne pense pas que cette spécialité soit très demandée ici.

— Ne la dépréciez pas. Le président Eisenhower, par exemple...

— Et l'artisanat ? On apprécie beaucoup l'habileté manuelle ici, Chester.

— Oh ça, ça me connaît. J'ai fait un charançon géant en plastique, il n'y a pas un mois. Plus de deux cents pièces.

— VOUS AVEZ FAIT LES PIÈCES VOUS-MÊME ?

— Non, je les ai achetées toutes faites. Mais...

— Alors, les sports, peut-être ? » suggéra Darina.

Chester rougit. « Heu, oui, bien sûr, à l'école, j'étais un enthousiaste du plein air. Je n'ai pas manqué un seul match en quatre ans.

— Merveilleux ! Darina avait l'air très intéressé. Nous serons très heureux de pratiquer sous votre direction vos sports inconnus dans lesquels vous excellez.

— C'est-à-dire que... je ne jouais pas, bien entendu. Mais j'étais dans les tribunes, j'encourageais les autres. Et je connais un peu les règles.

— Vous ne jouiez pas ?

— Je faisais partie de l'équipe de bridge de mon club, dit Chester, complaisant.

— Comment y joue-t-on ? » demanda Darina, pleine d'espoir.

Chester expliqua. Un silence embarrassé suivit.

« Chester, avez-vous jamais fait un travail utile ? demanda Darina.

— En y réfléchissant, si. J'ai travaillé tout un été à l'usine. J'étais contrôleur d'instruments. Je m'assurais que les appareils contrôlant les machines automatiques fonctionnaient bien.

— Est-ce que ça demandait des connaissances mécaniques ?

— Non. Mais si la sondeuse électronique – qui faisait les contrôles effectifs – tombait en panne, j'étais là pour m'assurer que la sondeuse de secours avait pris le relais.

— Autrement dit, c'est vous qui mettiez en marche les appareils de secours ?

— Non, c'était automatique. Mais je vous assure que le syndicat considérait mon poste comme très important.

— Et vous n'avez pas de violon d'Ingres ?

— Mais si ; j'avais une collection de timbres.

— Hum. Rien de plus actif ?

— J'ai construit un avion modèle réduit, quand j'étais petit. Mais j'ai laissé tomber vers douze ans, bien sûr.

— Pourquoi ?

— Ça me paraissait un peu enfantin. Tous les autres garçons de mon âge commençaient à jouer au golf. »

Un patriarche à cheveux blancs s'installa à une table voisine, et Chester se tut.

« Regardez, voilà ce vieux fou qui est cause de tout. Il se leva et alla à l'autre table.

— Écoutez, monsieur Norgo, ça va encore durer longtemps, vos trucs ? Il y a un mois que je suis là, et je suis toujours aussi loin de mon tapis. Vous n'avez pas l'air de comprendre...

— Du calme, Chester, dit Norgo en montrant une serveuse vêtue d'un mouchoir de poche. C'est vous qui n'arrivez pas à comprendre. Les recherches avancent. En attendant, amusez-vous.

— Je ne suis pas d'humeur à m'amuser ! »

Norgo hocha la tête d'un air pensif. « Peut-être voudriez-vous prendre part à une expérience ? »

— De quoi ? De vivisection ? »

Norgo réfléchit. « Non, je ne pense pas que ce sera nécessaire. Il tourna brusquement sa chaise. Chester, savez-vous quelle est la ressource naturelle la plus importante dont nous disposons ?

— Et qu'est-ce que ça a à faire avec moi ?

— Combien croyez-vous qu'il naisse d'intelligences vraiment supérieures ?

— Pas beaucoup. Mais écoutez...

— Une sur quatre millions, cinq cent trente-trois mille, deux cent quatre naissances. Ainsi, pour une population mondiale de cinq cents millions – d'après le dernier recensement – le calcul des probabilités ne nous permet de compter que sur une centaine d'individus supérieurement doués. Et savez-vous dans quelle proportion ces personnalités exceptionnelles ont la chance de se trouver dans des conditions qui permettent le plein épanouissement de leurs facultés latentes ?

— À peu près...

— Moins d'un pour cent, dit Norgo avec assurance. Avec de la chance, un individu.

— C'est passionnant. Mais pour en revenir à...

— Certains pourraient penser que, si nous consentions à laisser la population proliférer sans contrôle, nous pourrions, de ce fait, améliorer la situation. Avec une population dix fois plus nombreuse, le nombre des intelligences supérieures atteindrait un millier, dites-vous.

— Je n'ai rien dit du tout, mais...

— Pas du tout ! Le milieu environnant se détériorerait à cause de la surpopulation. Et les génies latents auraient moins d'occasions de développer leurs talents.

— Ça semble à peine...

— La véritable fonction de la masse est la production, par son seul nombre, du génie occasionnel. Et c'est l'objet de notre système éducatif que d'identifier et de former de tels talents, et ce but ne peut être atteint que par la réalisation, en chaque individu, du potentiel maximal.

— Pour quoi faire ? Pour se mettre à discourir comme vous ?

— Comprenez-moi bien, Chester. La vie ne ressemble pas au plan d'un ingénieur. C'est une œuvre d'art.

— Oui, et pendant que vous discourez sur l'art, mes amis sont...

— Il y a longtemps que je m'intéresse, continua imperturbablement Norgo, au problème purement théorique des réactions d'un esprit mûr mais en friche, soumis à un enseignement moderne, dispensé sous forme condensée, après vingt-cinq ans d'indolence, de paresse et d'indifférence. La tension serait sans doute terrible. Est-ce que l'esprit ou le corps craquerait ? Croyez-moi, Chester, les résultats d'une telle expérience seraient de la plus haute importance.

— Pas pour moi. Je...

— Ainsi vous, Chester, quoique normalement intelligent, à part les facultés élémentaires de parler et de manger, auxquelles on peut ajouter quelques petites réalisations, telle que la connaissance de ce jeu que vous nommez bridge, vous n'avez reçu aucun entraînement d'aucune sorte. Votre corps est faible, votre volonté n'est pas exercée, votre esprit est inutilisé...

— Oui, évidemment, je n'en tire pas grand-chose.

— Et tout cela fait de vous le sujet idéal, si vous désirez vous porter volontaire pour l'expérience.

— Je veux retourner sur mon tapis. »

Norgo hochla la tête. « C'est ce que je dis.

— Vous voulez dire que... mais c'est du chantage !

— Disons plutôt que, d'ici la fin de l'expérience, notre équipe de chercheurs en aura fini avec votre — ah — tapis.

— Et ça durera longtemps ?

— J'essaierai, Chester, de vous dispenser l'équivalent d'un cours de vingt ans en une seule année.

— Un an ! Mais...

— Je sais ; vous vous inquiétez pour vos compagnons de jeu imaginaires.

— Je vous ai déjà dit... »

Norgo se détourna, car on venait de lui apporter sa commande. « Faites-moi savoir votre décision, Chester.

— Si je dis oui, vous me laisserez retourner sur mon tapis ? »

Norgo fit oui de la tête, en reniflant l'arôme d'un plat eu connaisseur.

« De toutes les saloperies hypocrites, immorales et inattendues qu'on m'a faites, c'est celle-là la plus incroyable, dit amèrement Chester.

— C'est-à-dire que vous refusez ? dit Norgo en le regardant fixement.

— Non ; quand est-ce qu'on commence ? »

* *

*

Chester et Norgo descendirent de l'hélicoptère dans lequel ils avaient quitté le Tricennium. Chester regarda les prairies d'alentour, les collines boisées et un bâtiment blanc qui couvrait environ un quart d'arpent au sommet de la pente. On pouvait lire l'inscription suivante, gravée au-dessus de la porte : N'ÊTRE-PAS N'EST PAS NE-PAS-ÊTRE.

Ils traversèrent les pelouses et Norgo précéda Chester dans un vaste hall, décoré de mosaïques aux couleurs vives qui se détachaient violemment sur les murs blancs.

« Ah, voilà Kuve ! » dit Norgo.

Un grand jeune homme blond aux mâchoires carrées s'avança sous des arcades. Il salua Norgo, et se mit à jager Chester en connaisseur.

« Alors, voilà mon sujet, dit-il en tournant autour de Chester. Enlevez votre chemise, s'il vous plaît.

— Tout de suite ? Je pensais que j'aurais le temps de défaire ma valise, prendre une douche, flâner un peu, visiter le campus, peut-être même prendre un café et faire connaissance avec les autres étudiants, discuter le programme, établir mon emploi du temps... »

Kuve l'interrompit. « Vous n'aurez jamais l'occasion de flâner ou de siroter du café. Votre emploi du temps a été établi à l'avance. Et vous découvrirez le campus au fur et à mesure des besoins. »

Chester enleva lentement sa chemise. « Ça a l'air d'une drôle d'école. Et je pourrai aller en ville tous les combien ?

— Le pantalon, s'il vous « plaît, dit Kuve.

— Ici, en plein milieu du hall ? »

Kuve le regarda d'un air surpris. « Ne fait-il pas assez chaud ?

— Si, mais...

— Dites-moi, continua Kuve d'un air intéressé, avez-vous l'impression de présenter une particularité unique en son genre ?

— Non, je suis parfaitement normal ! »

Kuve examina soigneusement Chester. « Vous serez un sujet passionnant, dit-il avec satisfaction. Norgo n'a pas exagéré. Atrophie presque complète de la musculature, articulation limitée, capacité respiratoire minimale, coloration épidermique insatisfaisante, posture à peine sous-parthénogénétique...

— Je m'excuse de décevoir votre attente !

— Mais pas du tout, au contraire. Mais ne vous inquiétez pas. J'ai mis au point un programme de développement complet pour vous.

— Vous avez fait vite. Il y a à peine trois heures que j'ai accepté.

— Oui, mais j'ai commencé il y a un mois, quand Norgo m'a assuré que vous vous porteriez volontaire. »

* *

*

Chester suivit Kuve le long d'un large corridor, et ils entrèrent dans une petite pièce pleine de placards. Kuve désigna l'un d'eux. « Vous trouverez des vêtements là-dedans. Mettez-les. »

Chester s'introduisit péniblement dans un short, laça ses sandales et se releva. « C'est tout ? J'ai l'impression d'être au carnaval. »

Une belle jeune femme en kilt blanc entra. Elle sourit à Chester, sortit des instruments d'un placard, et saisit sa main. « Je m'appelle Mina. Je vais vous couper les ongles, et y appliquer un produit qui retarde la croissance, dit-elle joyeusement. Ne bougez pas.

— Mais pourquoi ?

— Des cheveux et des ongles trop longs seraient excessivement gênants pour certaines parties de notre programme, dit Kuve.

— Et maintenant, Chester, je vais vous poser une question : qu'est-ce que la douleur ?

— C'est... heu... hum... une sensation qui vient d'un dommage causé à notre corps.

— C'est presque ça, Chester. La douleur est basée sur la peur qu'il arrive dommage à notre corps. »

Kuve alla à une étagère et en rapporta un petit objet en métal qu'il montra à Chester.

« Ceci est un appareil manuel de rasage, utilisé autrefois journallement. On raclait la peau à l'aide de cette lame dont le fil aiguisé coupait les poils.

— Heureusement qu'on est plus modernes maintenant.

— Dans les meilleures conditions, le fait de couper les poils faciaux poussés pendant une seule journée, occasionnait une douleur d'une intensité de 0,2 agons. Toutefois, dans des conditions simplement moyennes, cette intensité s'élevait rapidement à 0,5 agons, c'est-à-dire à peu près l'équivalent de la douleur causée par une brûlure au second degré.

— C'est pas croyable ce que les gens peuvent supporter !

— Est-ce que vous vous sentez bien dans vos chaussures, Chester ?

— Évidemment. Pourquoi cette question ?

— Vos talons sont recouverts de corne, et vos pieds sont déformés par le port de souliers trop serrés.

— C'est que mes savates ne sont pas...

— Pour avoir les pieds dans cet état, vous devez avoir supporté une douleur continue de l'ordre de 0,5 agons, pendant des mois et même des années. Et pourtant, vous ne vous en êtes probablement pas aperçu.

— Pourquoi m'en occuper, puisque je ne pouvais rien y faire.

— Vous avez parfaitement raison. La douleur n'est pas un absolu ; c'est un état d'esprit que vous pouvez apprendre à ignorer. »

Kuve pinça Chester à la cuisse. « Vous vous rendez compte que je ne serre qu'avec modération. Il n'y a aucun danger que je vous blesse.

— J'espère qu'il n'y en aura jamais, dit nerveusement Chester.

— Fermez les yeux maintenant. Concentrez-vous sur la sensation de douleur causée par l'amputation d'une jambe, sans anesthésie : le grincement du couteau qui coupe les chairs, la scie qui attaque l'os... »

Chester se tordit de douleur sur sa chaise. « Arrêtez ! Ça fait mal ! Vous y allez trop fort ! »

Kuve s'arrêta. « Je n'ai pourtant pas pincé plus fort, Chester. Mais l'idée de blessure a intensifié la sensation. Par contre, vous n'avez pas prêté attention à Mina qui vous a infligé une douleur de 0,4 agons pendant que nous parlions tous les deux. Ces opérations de manucure vous ont semblé normales et inoffensives. »

Chester se frotta la cuisse. « En attendant, ma jambe me fait toujours mal. J'aurai sûrement un bleu demain.

— Peut-être. Kuve hocha la tête. L'esprit contrôle les fonctions corporelles dans une très large mesure. »

Mina termina son travail, adressa un large sourire à Chester et quitta la pièce.

« Allons au gymnase. » Kuve précéda Chester dans un long corridor, et ils entrèrent dans une vaste salle, très haute de plafond, et pourvue d'un équipement complet de gymnastique.

Kuve se tourna vers Chester : « Qu'est-ce que la peur ?

— C'est... heu... la sensation qu'on a quand on est en danger.

— C'est le sentiment que vous éprouvez quand vous n'êtes pas certain d'être à la hauteur d'une situation donnée.

— Pour le coup, vous avez tort, Kuve. Si un tigre entrait dans cette salle, j'aurais peur, même en connaissant parfaitement mon incapacité à lui résister.

— Regardez autour de vous ; qu'est-ce que vous feriez si une bête sauvage entrait vraiment dans cette salle ?

— Eh bien ! Je courrais.

— Où ? »

Chester étudia les lieux. « Ça ne me servirait à rien de regagner le corridor : il n'y a aucune porte qui puisse arrêter un poursuivant. Je crois que je me déciderais pour cette corde. » Et il montra une corde à nœuds accrochée à une poutre, vingt mètres au-dessus de leurs têtes.

« Ce serait une excellente décision.

— Mais je ne crois pas que j'arriverais à y grimper.

— Ainsi, vous doutez de vos possibilités. Kuve sourit. Essayez quand même, Chester. »

Chester alla à la corde qu'il considéra avec appréhension. Kuve murmura quelque chose dans un micro-bracelet. Chester saisit la corde, l'enroula autour de ses jambes, et se hissa péniblement à deux mètres.

« Je... ne peux... pas... faire mieux », haleta Chester. Et il se laissa lourdement glisser jusqu'au sol.

Il entendit un bruit ressemblant à de l'eau gargouillant dans un tuyau. Chester se retourna d'une seule pièce, et vit un énorme lion s'avancer vers lui sans le quitter des yeux, tout en grondant d'un air menaçant. Avec un hurlement de terreur, Chester bondit sur la corde, s'escrima jusqu'à mi-hauteur, et resta là, cramponné. Kuve caressait la crinière luisante de l'animal qui ronronnait et se frottait affectueusement contre lui.

« Vous voyez que vous pouviez grimper plus haut que vous pensiez, dit Kuve avec simplicité.

— Mais d'où il sort ? cria Chester.

— Il est apprivoisé et complètement inoffensif. Quand vous avez parlé d'un tigre, je n'ai pas pu résister à la tentation de vous faire une leçon de chose. »

Chester redescendit lentement, sans quitter des yeux l'énorme félin. Arrivé au sol, il s'abrita derrière Kuve, qui flatta une dernière fois l'animal et le renvoya.

« Si je le rappelais, vous n'auriez plus peur, parce que vous savez qu'il est inoffensif. Et si on lâchait ici une bête vraiment féroce, vous sauriez quoi faire, et vous seriez capable de le faire. Vous garderiez votre calme en face du tigre dont nous parlions, et vous ne grimperiez à la corde qu'en cas de nécessité absolue.

— Peut-être, mais n'essayez pas maintenant. J'ai les mains à vif.

— Est-ce que vous vous en êtes aperçu, sur le moment ?

— Non, je ne pensais qu'à ce carnivore !

— Les réactions de peur et de douleur ne sont utiles qu'aux organismes dépourvus d'intelligence. Mais vous êtes doué d'un esprit raisonnant, Chester, et vous pouvez vous dispenser de ces réflexes automatiques.

— Il vaut mieux être lâche et vivant, que...

— Mais vous pourriez tout aussi bien être lâche et mort, alors que la faculté de maîtriser votre peur aurait pu vous sauver. Baissez les yeux, Chester. »

Chester regarda le sol. La surface d'un blanc laiteux devint peu à peu transparente, à part un mince ruban de dix centimètres de large, sur lequel il se trouvait, étroite passerelle jetée sur un effroyable abîme de rocs déchiquetés. Kuve semblait suspendu dans les airs, sans se départir de son calme.

« Tout va bien, Chester. Il s'agit tout simplement d'un sol à bas indice de réflexion. »

Chester chancela sur l'étroite bande opaque.

« Sortez-moi de là, dit-il dans un hoquet.

— Fermez les yeux, Chester », continua Kuve tranquillement. Chester s'empressa de les fermer.

« Oubliez ce que vous avez vu, ordonna Kuve. Concentrez-vous sur l'acte de sentir le sol sous vos pieds. Reconnaissez sa solidité. »

Chester avala sa salive, et ouvrit lentement les yeux. Il regarda Kuve. « Je crois que ça tiendra le coup », dit-il en tremblant.

Kuve approuva d'un signe. « Après quelques semaines d'exercice, vous maîtriserez complètement votre vertige irrationnel.

— Chaque fois que le temps le permettra, vous ferez vos exercices en plein air, sur la terrasse. »

La terrasse, pavée de dalles de bois et entourée d'une haie fleurie de deux mètres de haut, couvrait une surface d'à peine dix mètres carrés. L'ombre d'un bouquet de peupliers la protégeait de la chaleur du soleil matinal. Des haltères, des poids et quantité d'autres appareils étaient rangés contre la haie.

« J'aurais peut-être dû mentionner que je ne suis pas candidat au titre de M. Univers, dit Chester. Je me contenterai parfaitement d'un ou deux clubs de golf.

— Chester, dit Kuve en faisant asseoir son élève sur un banc, j'ai commencé à détruire votre conviction que la douleur est insupportable, et la peur, à la fois paralysante et utile. Considérons maintenant le rôle de l'ennui en tant qu'obstacle au contrôle de l'esprit sur le corps. Qu'est-ce que l'ennui, Chester ?

— Eh bien, on s'ennuie quand l'esprit reste inoccupé.

— Ou quand on se dit : c'est un facteur du comportement humain beaucoup plus puissant que la douleur ou la peur... Il tendit à Chester une petite haltère. Est-ce que c'est lourd ?

— Non, pas vraiment.

— Prenez-en une autre. Chester souleva une haltère dans chaque main. Maintenant, dit Kuve, placez-les à hauteur d'épaule, et élevez-les alternativement à bout de bras. »

Chester commença à lever alternativement les bras, suant et soufflant. Une minute passa. Son rythme se ralentit.

Kuve s'assit confortablement dans un fauteuil de toile.

« Vous voudriez bien vous arrêter, n'est-ce pas, Chester ? Pourquoi ?

— Parce que... je commence... à m'épuiser, dit Chester en respirant avec effort.

— Si vous étiez épuisé, vous ne parviendriez pas à lever les poids, mais l'épuisement n'explique pas votre désir de vous arrêter alors que vous avez encore des forces.

— Je crois que je me suis blessé, souffla Chester, je suis surmené.

— Non, dit Kuve, vous vous ennuyez. C'est pourquoi vous ressentez le besoin de vous arrêter, ce qui est un réflexe naturel, en vue de conserver l'énergie indispensable à la chasse, à la fuite, au combat ou à l'accouplement. À partir de maintenant, je veux que vous vous libériez du contrôle que l'ennui exerce sur vos motivations. »

L'après-midi s'avavançait. Chester lâcha l'appareil qu'il avait serré, tordu, tiré et poussé suivant les instructions de Kuve. Il grogna.

« Je croyais que vous exagériez quand vous m'avez dit que vous alliez faire travailler cent soixante-douze muscles différents, mais maintenant je vous crois. J'ai mal partout.

— Vous aurez encore plus mal demain, dit Kuve joyeusement. Mais ça ne fait rien. Ils s'habitueront bientôt à l'idée qu'à partir de maintenant, vous vous servirez d'eux régulièrement.

— J'ai changé d'avis, Kuve. La nature m'a fait pour être frêle et sensible.

— Ne pensez pas aux épreuves de demain. Vous exécuterez en temps voulu le programme que j'ai prévu pour vous. Quand vous avez fini, n'y pensez plus jusqu'au moment de reprendre le travail.

— Je n'ai pas assez de volonté, dit Chester. Avant ça, j'ai essayé les régimes, la gymnastique tous les matins, sans parler des cours du soir, où je me proposais d'apprendre le français ou la comptabilité. Ça n'a jamais duré.

— Pour gagner vos disputes avec vous-même, le secret consiste à ne pas vous écouter. Le temps de rassembler vos arguments, et vous aurez déjà presque fini le travail. Mais allons à la salle à manger. Je vais vous y faire un petit topo sur la mnémonique, après quoi nous commencerons la théorie des ensembles. Ensuite...

— Et quand est-ce que je dors ?

— Chaque chose en son temps. »

* *

*

« Pas mauvais, dit Chester en finissant un bol de bouillon. Qu'est-ce qu'il y a d'autre au menu.

— Rien, dit Kuve. Mais comme j'étais en train de vous le dire, l'association d'un symbole à un objet spécifique doit prendre sa source dans votre expérience personnelle...

— Qu'est-ce que ça veut dire « rien » ? J'ai faim, moi ! J'ai travaillé comme un bœuf toute la journée !

— Vous êtes trop gros, Chester. Le bouillon a été scientifiquement composé de manière à vous fournir tous les ingrédients nécessaires pour maintenir votre énergie.

— Mais je vais mourir de faim !

— Vous avez toujours mangé par ennui, Chester. Quand votre attention est occupée, vous ne pensez pas à la nourriture. Il faut vous rendre maître de cette habitude.

— Depuis ce matin, vous n'arrêtez pas de dire que je dois mortifier ma chair, et que l'esprit domine la matière.

— L'esprit est l'instrument suprême dans la nature ; il doit établir sa suprématie. Je vous ai demandé en commençant ce qu'était la douleur. Maintenant, dites-moi ce qu'est le plaisir.

— Pour le moment, c'est manger !

— Excellent exemple : satisfaction d'une impulsion naturelle.

C'est plus qu'une impulsion, c'est une nécessité ! J'ai besoin de quelque chose de plus consistant qu'un bol de bouillon de viande sans viande !

— Toutes les impulsions qui provoquent le plaisir deviennent destructrices quand elles sont satisfaites ; mais une fois contrôlés, les instincts peuvent devenir très utiles. La colère, par exemple. Dans ce cas particulier, la nature nous a pourvus d'un mécanisme destiné à affronter les situations dans lesquelles l'agression semble indiquée. Elle peut dominer d'autres impulsions, la peur par exemple. Quand vous êtes en colère, vous êtes plus fort, moins sensible à la douleur et inaccessible à la panique. Vous n'avez qu'un désir : empoigner votre ennemi et tuer. Avant le combat, les mâles de toutes les espèces animales ont coutume de s'exciter artificiellement à la colère.

— Je sens que je n'en suis pas loin !

— Vous apprendrez à contrôler vos impulsions colériques, et à les provoquer sans perdre le contrôle de vous-même. Et maintenant, passons à l'exercice suivant.

— Encore ! protesta Chester. Je suis épuisé.

— C'est l'instinct de paresse, une fois de plus, dit Kuve. Allons, suivez-moi, Chester. »

* *

*

Le soleil se couchait quand Chester et Kuve arrivèrent au pied d'une tour de trente mètres de haut, qui s'élevait à côté d'une piscine. Un escalier très raide conduisait au sommet, terminé par une petite plateforme.

Kuve lui tendit un petit médaillon. « Montez jusqu'au sommet de la tour. Cela me permettra de vous parler de loin. Demain, on vous implantera chirurgicalement un appareil similaire. Et maintenant, commencez.

— Retournons plutôt sur le sol transparent, et jouons encore aux jeux des illusions.

— Montez lentement et régulièrement.

— Et qu'est-ce que ça me donnera de plus, quand j'aurai risqué de me rompre le cou là-haut ?

— Chester, intellectuellement, vous savez que vous devez coopérer avec moi. Négligez les distractions de l'instinct, et écoutez votre intelligence.

— Mais je vais geler sur cette échelle. Vous serez obligé d'envoyer quelqu'un pour me desserrer les doigts.

— La semaine dernière, je vous observais, au dancing. Vous étiez assis à une table, et vous avez beaucoup mangé. Vous regardiez les danseurs. Une jeune fille vous a invité à vous joindre à eux. Vous vous êtes frictionné l'estomac, et vous avez refusé.

— Qu'est-ce que ça a à voir avec vos exercices de stylite ?

— La danse qu'ils exécutaient réclame beaucoup d'adresse, de force et d'endurance. Si vous aviez dansé, est-ce que ce serait un souvenir agréable pour vous ?

— Bien sûr, j'aimerais être capable de...

— Il est satisfaisant de se souvenir de ses victoires ; il est décourageant de se rappeler ses excès.

Dans une semaine, croyez-vous que vous serez fier d'avoir refusé l'épreuve de la tour ?

— Pas si je tombe et que je me casse le cou.

— Vous avez le pouvoir de façonner vos souvenirs, mais seulement avant qu'ils ne deviennent des souvenirs. Voici une excellente occasion de faire provision de souvenirs agréables.

— Bon, pour vous faire plaisir, je vais essayer, mais je ne vous promets pas d'arriver en haut.

— Juste une marche à la fois, Chester, et ne regardez pas en bas. »

Chester commença à monter avec précaution, s'agrippant à la faible barre métallique qui constituait la rampe. « Elle branle, cria-t-il d'une hauteur de trois mètres.

— Elle tiendra. Continuez. »

Chester continua à s'élever. Les marches étaient en bois et avaient vingt centimètres de large et un mètre de long. La rampe était un simple ruban d'aluminium, fixé à des supports toutes les quatre marches. Chester concentra son attention sur le bois et le métal. Il entendit un bourdonnement dans le médaillon qu'il portait autour du cou. « C'est très bien. Vous êtes à mi-hauteur. »

Le ciel crépusculaire s'embrasait de pourpre et d'orangé. Chester fit une pause, respirant bruyamment.

« Encore quelques marches, Chester », dit une petite voix venant de son récepteur. Il continua. Maintenant, le sommet de la tour se dressait devant lui. S'accrochant à la rampe, il gravit les dernières marches. Au loin, une faible lumière clignotait sur le fond ténébreux de la forêt. Les rayons pourpres du soleil se reflétaient dans une rivière serpentant au fond de la vallée. Le bâtiment blanc du Centre prenait des nuances de pêche sous la lumière du couchant. Chester regarda la piscine, tout en bas.

Il s'écroula, ferma les yeux. « Au secours ! cria-t-il.

— Revenez à l'escalier, les pieds en avant, dit Kuve calmement. Pliez les jambes ; maintenant, commencez la descente ! »

Chester sentit la première marche sous son pied, descendit tout doucement, marche par marche.

« Vous êtes à mi-descente », dit la voix de Kuve. Chester descendait plus vite, maintenant. À trois mètres du sol, Kuve l'arrêta. « Regardez l'eau. Pouvez-vous sauter d'où vous êtes ?

— Oui, mais...

— Bon, remonte une marche. Pouvez-vous sauter ? »

Chester se pinça le nez et sauta. Il fit surface et sortit de l'eau.

« Recommencez. »

Après trois sauts, Chester monta une marche plus haut. Une demi-heure plus tard, au clair de lune, il sautait de six mètres, faisant jaillir l'eau tout autour de lui, puis revenait à l'échelle, barbotant et crachant.

« C'est suffisant pour cette fois, dit Kuve. D'ici une semaine, vous sauterez du sommet où vous ne pouviez même pas vous tenir debout aujourd'hui. Maintenant, rentrons. Pendant que vous passerez des vêtements secs, je vous parlerai de la nature de la réalité.

— C'est que, c'est l'heure à laquelle je me retire, d'habitude, dit Chester, pantelant. La réalité ne peut-elle pas attendre jusqu'à demain ?

— Vous n'aurez pas d'insomnies, ici, l'assura Kuve. Quand vous irez au lit, vous serez prêt à dormir. »

* *

*

Dans une chambre étroite percée d'une haute fenêtre, Chester regardait d'un œil critique un banc d'un mètre de large.

« C'est là-dessus que je vais dormir ?

— La fatigue est le meilleur des matelas, dit Kuve. »

Chester fit voler ses sandales, et s'étendit en soupirant.

« Pour le coup, vous avez raison, Kuve. Je vais dormir une semaine d'affilée.

— Quatre heures, corrigea Kuve. Plus une sieste de deux heures à midi. »

Le médaillon bourdonna au cou de Chester. « N'ÊTRE-PAS N'EST PAS NE-PAS-ÊTRE », dit une douce voix féminine. « N'ÊTRE-PAS N'EST PAS NE-PAS-ÊTRE . N'ÊTRE-PAS N'EST PAS NE-PAS-ÊTRE...»

« Bon Dieu, qu'est-ce que c'est que ce baragouin ?

— Les axiomes de base de la rationalité. Vous interprétez subconsciemment ces matériaux pendant votre sommeil.

— Parce que ça va continuer toute la nuit ?

— Toute la nuit. Mais vous verrez que cela n'interférera pas avec votre sommeil.

— Et qu'est-ce que ça veut dire : n'être-pas n'est pas ne-pas-être ?

— C'est une formulation simple de la non-identité des équivalents symboliques.

— Hum. Autrement dit : la carte n'est pas le territoire ? »

Kuve approuva. « Cela a l'air d'une banalité. Mais à l'aube vous en aurez déjà compris les implications élémentaires.

— Mais je ne vais pas fermer l'œil.

— Si ce n'est pas pour aujourd'hui, ce sera pour demain, dit Kuve avec simplicité.

« N'être-pas n'est pas ne-pas-être », insistait gentiment la voix.

— Plus que trois-cent-soixante-quatre jours », soupira Chester.

* *

*

Les premières lueurs de l'aube n'avaient pas encore pâli le ciel quand Chester entra en chancelant dans le gymnase doucement éclairé. Kuve, frais et immaculé dans ses vêtements blancs, leva les yeux d'une petite table dressée au milieu de la salle.

« Bonjour, Chester. Avez-vous bien dormi ?

— Comme une souche en plomb. Et je me sens aussi agile. Je suis juste venu vous dire que le surmenage d'hier m'a estropié pour jusqu'à la fin de mes jours. Vous feriez bien d'appeler un docteur. Je devrais être au lit, mais...»

Kuve l'arrêta d'un geste. « Chester, vous voulez que je m'apitoie sur vous et que je vous exhorte par un discours de circonstance. Mais je crains que nous n'ayons pas de temps à perdre à ce genre d'encouragements.

— Comment encouragements ? Mais je suis malade !

— Mais vous êtes levé à l'heure dite et en tenue de travail. Et puisque vous êtes là, jetez donc un coup d'œil là-dessus. »

Chester boitilla jusqu'à la table. Sous une surface en perles de verre, des lumières rouges, vertes et jaunes s'allumaient et s'éteignaient sans ordre apparent.

« Je veux que vous analysiez ces structures lumineuses. Quand vous vous sentirez prêt, vous presserez le bouton de la couleur qui, d'après vous, doit être la suivante à s'allumer. »

Chester étudia le panneau lumineux. Une lumière rouge clignota, puis une verte, une autre rouge, encore une, une jaune, une verte.

Il pressa le bouton rouge. Le tableau s'éteignit.

« C'est que vous vous êtes trompé. Essayez une autre structure. »

Chester suivit des yeux les lumières. Vert, rouge, jaune, rouge, jaune, vert, rouge, vert, rouge...

Il pressa le bouton jaune. Le tableau s'éteignit.

« N'acceptez jamais les solutions de facilité. Approfondissez ; cherchez des structures plus subtiles.

Essayez encore une fois. »

Les lumières clignotaient en succession ininterrompue. Au cinquième essai de Chester, le panneau tout entier s'illumina. Chester eut l'air content.

« Bien, dit Kuve. Quand vous aurez réussi trois fois de suite, nous attaquerons des structures plus complexes.

— J'ai été obligé d'anticiper l'allumage de trois clignotants, pour celui-là, Kuve. Ces structures lumineuses ont l'air de changer pendant que je les observe.

— Oui, cet appareil favorise une progression simple du développement mental.

— Vous savez, j'ai plutôt une tournure d'esprit poétique. Je n'ai rien d'un calculateur électronique.

— Vous le serez devenu avant la fin de l'année. Cet entraînement, en exerçant des pressions d'un type jamais rencontré dans la vie courante, développera chez vous des aires corticales que vous n'avez encore jamais utilisées.

— Je ne sais pas si la fin me plaira, dit Chester méfiant. Qu'est-ce que ça veut dire ? »

Kuve désigna le mur le plus éloigné. « Regardez par là. Fixez les yeux droit devant vous, et ne bougez pas. » Il leva une main à l'extrême limite du champ visuel de Chester.

« Combien de doigts voyez-vous ?

— Je ne sais pas ; je peux tout juste me rendre compte qu'il y a une main. »

Kuve remua un doigt. « Avez-vous perçu ce mouvement ?

— Bien sûr ! »

Kuve remua un deuxième doigt tout en immobilisant le premier, puis un troisième, puis un quatrième.

« Vous avez vu le mouvement chaque fois, résuma-t-il, ce qui prouve que les quatre doigts sont dans votre champ visuel. »

Il leva deux doigts. « Et maintenant, combien de doigts ?

— Je ne sais pas.

— Vous voyez les doigts, Chester ; vous l'avez prouvé. Et pourtant vous êtes littéralement incapable de compter ces doigts que vous voyez. Le message, envoyé au cerveau par la portion mécanique optique en charge de la vision périphérique, est transmis à une section encore non développée de votre cerveau, section qui n'est qu'une partie de la grande masse de cellules corticales généralement inutilisées. L'intelligence de cette partie de votre intellect est à peu près égale à celle du chien fidèle qui reconnaît un groupe d'enfants, mais n'a absolument aucune idée de leur nombre. Il baissa la main. C'est cette partie de votre cerveau que nous allons exercer. Maintenant, essayez la structure suivante. »

* *

*

Chester s'appuyait au garde-fou, en haut de la tour, sentant la chaude caresse du soleil sur ses épaules, et regardant Kuve tendre des câbles à travers la piscine, trente mètres au-dessous de lui.

« Cela vous donne une cible d'un mètre, dit la voix de Kuve, sortant d'un instrument de la taille d'un grain de blé, incrusté dans l'os, derrière l'oreille de Chester. N'oubliez pas les structures de tension vaso-musculaire. Attendez le signal. »

Un « bip » retentit dans l'oreille de Chester et il s'élança, le vent sifflant à ses oreilles, le menton collé à la poitrine, les bras étendus, les pieds en extension.

Il entra dans l'eau comme un bolide, effectua une torsion, jaillit à la surface, nagea jusqu'au bord et

sortit de l'eau d'une traction souple et continue.

« Vous vous êtes bien comporté, ces deux dernières semaines, dit Kuve en conduisant Chester à une table où l'attendait un tout petit bifteck. Vous avez exploré les paramètres de vos facultés innées ; vous avez pris conscience des valeurs dont nous nous occupons, et surmonté en grande partie votre énergie métabolique. Votre tonus musculaire est satisfaisant, bien que vous ayez encore beaucoup à faire pour vous développer en puissance et en volume. Maintenant, vous êtes prêt à attaquer les disciplines plus subtiles de l'équilibre, de la précision, du minutage, de l'endurance et du rythme.

— Vous avez l'air de dire que je n'ai rien fait. Et le plongeon de trente mètres ? Cette cible d'un mètre a l'air minuscule, de là-haut.

— Cet exercice était destiné à développer votre confiance en vous. Maintenant, vous allez attaquer l'essence même de vos études. Nous commencerons par des sports simples comme l'escrime, l'équitation, la jonglerie, la danse, la prestidigitation, le travail de funambule et nous nous élèverons par degrés à des exercices plus abstraits.

— Vous me préparez à quoi ? À un numéro de cirque ? »

Kuve ignore l'interruption. « Vos études académiques seront centrées sur le dédoublement de l'attention, l'autohypnose, la concentration sélective, l'analyse catégorique, la mnémonique avancée et l'éidétique, d'où nous procéderons par paliers vers l'autonome, la psychologie cellulaire, la régénération et...

— Oui, eh bien, revenons-en à l'escrime. Au moins, je sais ce que c'est.

— Nous commencerons dès que vous aurez fini de dîner. En attendant, donnez-moi la définition du mot « maintenant ».

— « Maintenant » change, dit Chester, tout en mastiquant. Il se déplace à mesure que le temps s'écoule. Tout instant est « maintenant » pendant un court moment, puis il cesse de l'être.

— Un court moment ? Combien de temps ?

— Pas très long ; un instant.

— Est-ce que « maintenant » fait partie du passé ?

— Bien sûr que non !

— Fait-il partie de l'avenir ?

— Non, l'avenir n'est pas encore réalisé. Le passé est déjà révolu. « Maintenant » tombe entre les deux.

— Comment définiriez-vous un point, Chester ?

— C'est l'intersection de deux lignes, dit vivement Chester.

— C'est la *position* de l'intersection, pour être plus précis, dit Kuve. « Ligne » et « point » sont des termes qui se réfèrent à des positions, non à des objets. Si l'on coupe une feuille de papier en deux, toutes les molécules de la feuille originelle sont contenues dans les deux moitiés. Si vous rapprochez les deux parties, toutes les molécules se trouvent toujours dans les deux parties. Aucune d'elles ne trouve place entre les deux. La ligne que nous voyons et qui divise la feuille en deux n'est qu'une position, elle n'a pas d'existence matérielle.

— Oui, c'est évident.

— Le passé peut être considéré comme une des moitiés de la feuille, l'avenir comme l'autre moitié. Entre les deux il n'y a... rien.

— Pourtant, je suis là, et je mange. Maintenant.

— Votre faculté de conceptualisation reste en deçà de la faculté de l'univers à multiplier les complexités. L'entendement humain ne sera jamais qu'une approximation. Évitez de vous mesurer avec les absolus. Et ne modifiez jamais la réalité pour l'amour de la simplicité. Les résultats en seraient fatals

à la pensée logique. »

Mina apparut sur la terrasse, vêtue d'une combinaison très ajustée et portant des plastrons et des masques. Chester finit son steak, enfila une combinaison noire en solide tissu élastique, et prit le plastron que Mina lui tendait.

Mina se mit en position, épée en main, bras et poignet à l'alignement, pieds à angle droit, main gauche sur la hanche. Elle engagea le fer avec Chester, puis d'un coup sec, elle fit voler son épée dans la piscine.

« Oh, excusez-moi, Chester, vous n'étiez pas prêt. »

Chester rajusta son plastron, et imita la posture de Mina. Ils croisèrent le fer et Chester jura quand il sentit la pointe de Mina sur sa poitrine. Mina se mit à rire. Chester rougit.

Au troisième essai, les deux épées s'engagèrent jusqu'au pommeau, et d'un simple mouvement de poignet, Mina cueillit celle de Chester. « Chester, dit-elle en riant, vous n'essayez même pas. » Elle déposa son arme et partit nonchalamment. Chester, rouge de honte, se tourna vers Kuve. Kuve s'avança, et fit mettre Chester en position.

« Nous nous entraînerons tous les jours, une demi-heure le matin, et une demi-heure après le déjeuner, dit-il. Et, ajouta-t-il avec douceur, vous pourriez bien réserver une surprise à Mina, un de ces jours. »

* *

*

Chester tournait prudemment autour de Kuve, ses pieds nus foulant la natte capitonnée. Kuve s'avança, lança brusquement la main droite en l'air pour saisir le poignet droit de Chester, retenu par la main gauche de Kuve. Chester fit un mouvement de torsion, attrapa la main gauche de Kuve et appuya vers le bas de toutes ses forces. Kuve se pencha pour réduire la pression, déplaçant sa prise vers le cou de Chester, puis jeta sa hanche contre le flanc de Chester et le souleva. En perte d'équilibre, Chester leva une jambe, coinça les mâchoires de Kuve avec le genou, et, après avoir effectué une torsion, se retrouva à quatre pattes, tandis que Kuve relâchait son étreinte. Kuve branla la tête d'un air étonné.

« C'était un accident ou... »

Chester lui porta un coup bas, sauta de côté pour éviter une prise de tête, immobilisa la tête de Kuve d'une main, tandis qu'il cherchait à lui saisir la cheville de l'autre...

Et il se sentit renverser et projeter sur la natte. Il s'assit en se frictionnant la nuque. Kuve hochait la tête d'un air approbateur.

« Ça vient, Chester. Si vous aviez fait attention à votre jeu de jambes, vous m'auriez fait toucher les épaules.

— La prochaine fois, peut-être, dit Chester d'un air lugubre.

— J'ai l'impression de sentir une certaine hostilité refoulée dans votre intonation, dit Kuve, regardant Chester d'un air amusé.

— Allez au diable avec votre refoulement ! Depuis neuf mois, vous me faites trimer comme un hélicoptère de location.

— Courage, Chester ! J'ai un nouveau groupe de tests destinés à éprouver vos réactions complexes dans une situation donnée, mais je vous préviens que ce sera peut-être douloureux.

— Sous ce rapport, ça colle très bien avec le reste du programme. »

Chester suivit Kuve, ils traversèrent la terrasse, passèrent sous les arcades, longèrent un corridor et débouchèrent dans une cour. Kuve montra une grille dans le mur, derrière laquelle on devinait la forêt toute proche.

« Passez la grille, Chester, et promenez-vous dans la forêt. Vous trouverez des sentiers ; vous êtes

entièrement libre de les emprunter ou non. Ce que vous voyez n'est qu'une étroite partie de la grande forêt qui se prolonge jusqu'aux collines. Je ne pense pas que vous puissiez aller trop loin dans cette direction, pour des raisons que vous comprendrez sur place ; mais néanmoins, ne vous éloignez pas trop. Revenez dès que vous aurez fait une observation significative. »

Chester scruta les profondeurs ténébreuses de la forêt. « C'est ma première sortie, depuis que je suis votre prisonnier. Vous êtes sûr que je ne vais pas m'évader ?

— Par ici ? Impossible ! Si vous avez des ennuis, n'oubliez pas que je reste en contact avec vous, par votre récepteur. Soyez de retour à la nuit.

— S'il m'arrive d'hésiter, je me réciterai la devise de l'école : « n'être-pas n'est pas ne-pas-être ». Chester se dirigea vers le sentier. Ne m'attendez pas. Si je me plais là-haut, je ne promets rien. »

* *

*

Chester marchait d'un pas régulier, inspectant les alentours.

Un mouvement insolite attira son attention ; Chester se jeta sur le dos, jambes repliées, prêtes à la détente. Une corde vint lui fouetter les mollets ; et le nœud coulant continua à se balancer au-dessus de lui. Chester se remit sur pied avec précaution, craignant un piège. Rien. Il observa l'arbre d'où pendait la corde, quitta le sentier et se dirigea vers un chêne voisin qu'il escalada rapidement, rampa le long d'une branche d'où il se laissa tomber dans l'arbre piégé. Il détacha la corde – solide filin synthétique d'un demi-centimètre de diamètre –, se l'enroula autour de la poitrine et se laissa glisser jusqu'au sol.

Il s'engagea sous les broussailles, stoppa brutalement quand une violente douleur lui déchira le dos de la main. Il se dégagea avec précaution d'une boucle de fil de fer barbelé. Saisissant le fil entre les barbes, il le tordit en tous sens jusqu'à ce qu'il cède, et recommença l'opération plusieurs fois, puis, à quatre pattes, il se glissa sous la barrière.

Une demi-heure plus tard, il se trouvait sur le bord d'un à-pic. Vingt mètres plus bas, une rivière miroitait sous les rayons du soleil, filtrés par le feuillage des grands arbres. En amont, s'étendait un étang calme, entouré de rocs noirs et polis. Chester remarqua qu'il était placé de façon identique à la cible d'un mètre dans laquelle il plongeait journallement. C'était une invitation non déguisée.

Il se mit à plat ventre et examina la paroi de la falaise. La surface rocheuse offrait des prises nombreuses. Trop nombreuses, peut-être...

À douze mètres en contrebas, de l'autre côté de la rivière, croissait un orme magnifique. Chester déroula sa corde, choisit un fragment de roc de deux kilos, étranglé en son milieu, et attacha la ligne souple. Il fit tourner la pierre au-dessus de sa tête et la fit voler au-dessus de l'abîme. Elle décrivit un arc au-dessus de l'orme, puis retomba, accrochée à une branche d'où elle se balançait. Chester imprima à la pierre un mouvement pendulaire, jusqu'à ce que, entraînée par l'élan, la pierre s'enroulât trois fois autour de la branche. Il tira pour s'assurer de la solidité de l'attache. Puis il noua l'autre extrémité de la corde à un morceau de branche tombée, et la cala sous un roc de cent kilos. Il vérifia la solidité de la fixation, puis il traversa à la force des poignets. Il laissa la corde en place, et descendit sur la berge de l'étang. Soulevant un roc de cent kilos, il le précipita dans les eaux sombres. Instantanément, un grand filet surgit, comme mû par des ressorts, et, tout dégoûtant d'eau, se referma sur le roc. Chester sourit, puis leva les yeux pour étudier la base de la falaise. Un enchevêtrement de barbelés en défendait les deux derniers mètres. Il pensa que la descente aurait été facile, mais la remontée bien longue.

L'émetteur bourdonna à son oreille. « Eh bien, Chester, je vois que vous avez déclenché le filet de l'étang. Ne regrettez rien ; vous avez bien fait. Je vais venir vous délivrer dans quelques minutes. »

Chester sourit de nouveau, et rentra dans la forêt.

* *

*

Chester observa la position du soleil, se remémora rapidement la route qu'il avait suivie pendant les quatre heures qu'il avait passées à détecter et à éviter les pièges de Kuve. Le soleil se coucherait dans une heure, estima-t-il, et il se trouvait à trois milles au nord-nord-ouest du Centre. Il s'arrêta, renflant l'air. Une forte odeur de fumée dominait les odeurs plus subtiles des pins, des genévriers et des rocs chauffés par le soleil. Il grimpait sans s'arrêter depuis près d'une heure, et se préparait à obliquer vers la gauche pour escalader la dernière partie de la ravine. À chaque pas, l'odeur de fumée devenait plus forte. Il voyait même une légère volute de fumée grise s'élever au-dessus des arbres qui le surplombaient. Chester se colla à la paroi et pressa la montée. S'il y avait un incendie de forêt devant lui, il fallait le dépasser immédiatement, avant que la route de la vallée ne soit coupée. Il montait silencieusement à travers des buissons clairsemés, et par un intervalle entre les arbres, il entrevit un éclair orangé sur les hauteurs, à cent mètres au-dessus de lui. Ce serait juste ; il se mit à courir.

Les arbres s'éclaircissaient. Les rocs amoncelés qui marquaient la fin de la gorge se détachaient sur le fond sombre des pins. Un nuage de fumée roula vers lui, entraîné par un courant descendant. Chester se coucha à plat ventre, respira à fond une douzaine de fois, puis escalada un fragment de rocher. Devant lui, le feu brillait entre les troncs massifs, tremblait dans les fourrés et bondissait jusqu'à la cime des pins. Des étincelles brûlantes tombaient tout autour de lui. Il entendait maintenant le ronflement des flammes avivées par le vent. Une bourrasque inattendue dressa soudain un mur de fumée devant lui. Il devait être possible, calcula-t-il, de contourner le tertre qui surmontait le rempart bordant sa route sur la droite, puis de descendre sans encombre pour arriver dans la vallée, à environ deux kilomètres au nord du Centre. Mais il n'y avait aucun espoir d'arriver avant la nuit. Chester continua à monter. Encore cent mètres...

À quinze mètres en avant de lui, un homme râblé s'avavançait. Il avait une barbe brune, et portait un pantalon rapiécé et une veste vague et passée, à laquelle trois boutons sur quatre manquaient. Il avait bandé son arc, et pointait vers Chester une flèche, à la pointe d'acier poli de dix centimètres. « Che fous connais, les Lampants ; fous gigotez comme le démon quand le Pèle Kez l'a cheté dans l' feu ; mais ma Dent-Bleue saute plus fite que les Lampants, jargonna le barbu. Qu'est-ce que fous chelchez ici ? La fie est tlop facile, en bas ? »

Chester fronça les sourcils, se répétant les mots du jargon barbare, et notant au passage les substitutions de sons.

« Si fous foulez bien, ch'aime mieux que fous pointiez Dent-Bleue dans une autle dilection, répliqua Chester, esquissant un mouvement de repli vers les arbres, sans quitter la flèche des yeux. Fous afez peut'êtle les doigts sales, ou autle chose.

— Pas la peine d'vous moquer d'moi, reprit l'homme, parlant cette fois normalement. J'avais dix ans quand j'ai quitté les Rampants. Alors, qu'est-ce que vous v'nez faire ici ?

— Je cherchais une route pour retourner dans la vallée, mais maintenant, je me contenterai de n'être ni écorché vif ni bouilli. Ça vous dérangerait que j'avance ? Le feu vient par là, figurez-vous !

— Vous en faites pas pour le feu. C'est moi que j' l'ai allumé, pour faire sortir le gibier. Il s'éteindra en atteignant les rochers. Et maintenant, obliquez à droite, et montez vers moi. Dent-Bleue vous surveille.

— Mon chemin, c'est dans l'autre direction, dit Chester.

— Faites c' que j' vous dis. Ça commence à chauffer. » La flèche était toujours fermement pointée vers Chester. L'arc craqua quand le barbu se prépara à tirer. « Décidez-vous.

— Mais qu'est-ce que vous me voulez ?

— Disons que j' veux des nouvelles des Rampants.

— Qui êtes-vous ? Et qu'est-ce que vous faites dans les collines ? Si vous voulez des nouvelles, vous n'avez qu'à descendre au Tricennium.

Je m'appelle Bandon, et je s'rais malheureux comme les pierres dans vot' maudit Tricennium. Vous retournez pas, avancez ; et si vous pensez à votre truc dans l'oreille, comptez pas dessus : vous êtes pus dans le champ.

— Vous voulez me rançonner ?

— Les Rampants ont pas de trésors qui vailent la vie dans l' Pays libre ! dit Bandon en éclatant de rire.

— Vous me laisserez partir demain matin ?

— Pas demain matin, ni aucun aut' matin. Oublie la vallée et la civilisation, Rampant. Tu resteras ici jusqu'à ta mort. »

* *

*

Le crépuscule estompait les sommets quand Chester et Bandon escaladèrent un mur en ruine et se retrouvèrent sur une route, qui, entre de hauts peupliers, serpentait vers des bâtiments bas qui se silhouettaient sur le ciel rouge.

« Voilà not' ville, Rampant, dit Bandon, respirant avec effort après l'escalade. Y a à manger et à boire, du feu cont' le froid d'la nuit et l'amitié d'hommes libres ; tout c' qu'y t' faut entre l'coucher et l'lever du soleil.

— Très poétique, dit Chester, notant les ornières et les herbes qui poussaient librement sur la route. Mais vous avez oublié certaines petites choses auxquelles je me suis habitué, comme la littérature, le céleri, le dentiste et les chaussettes propres. Et on dirait même que certaines de vos maisons n'ont pas de toit.

— Qu'est-ce qu'une voie d'eau pour un homme libre ? dit bourrument Bandon.

— À chacun ses petites manies, dit Chester. Mais je ne vois pas pourquoi je serais obligé de faire partie de votre club ; je m'en irai sans esclandre.

— T'es venu sans qu'on t' sonne, dit Bandon avec fermeté. Il débanda son arc. Et essaye pas d't'évader. Y a des sentinelles partout.

— Je sais, je les ai vues.

— Dans l' noir ? Nos meilleurs hommes ?

— Je plaisantais, dit Chester.

— C'est vrai qu' tu les as p't-êt'e vus. Vous, les Rampants vous avez les yeux aussi perçants qu' le Père Kez en personne. Mais dis donc, où est-ce que t'as appris not' langue ?

— Votre langue ? Oh... je... ah... je l'ai étudiée. C'est une de mes distractions.

— Alors, c'est pas vrai qu' vous, les Rampants, vous pouvez apprendre not' dialecte en un clin d'œil ?

— C'est une rumeur sans fondement.

— C'est bien c' que j' pensais. Viens, on va voir c' que les autres vont faire de toi. » Dans l'obscurité de plus en plus épaisse, ils se frayèrent un chemin vers le bâtiment le plus proche. Chester remarqua les barrières cassées, les portiques effondrés, les portes tailladées. Une statue brisée gisait au milieu du chemin.

« La ville devait être jolie, autrefois, dit Chester. Qu'est-ce qui s'est passé ? »

Bandon grogna. « On en a eu marre d'trimer rien qu' pour faire plaisir au voisin. On est libres, ici. Personne s' mêle d'nous dire ce qu'on a à faire. Ceux à qui ça plaisait pas sont partis. Bon débarras. On n'a pas besoin d'eux.

— Épatant, approuva Chester. Mais qu'est-ce que vous faites quand il fait froid ?

— Du bois, y en a tant qu'on veut, par ici. On fait du feu. »

Chester lorgna les fondations noircies d'une maison incendiée. « Oui, bien sûr...

— Ça, c'était un accident, grogna Bandon. Y en a eu d'autres. » Il s'arrêta, et émit un coup de sifflet strident. Des hommes sortirent de partout, des maisons, des fourrés et de l'ombre des arbres.

Chester estima à environ cinquante la foule de troglodytes hirsutes et dépenaillés qui l'entourait. Tous mâles, et pas un, pensa-t-il, avec qui on aimerait se lier d'amitié.

— Ce Lampant est infité, annonça Bandon. Che feux le tlaiter comme fous, sauf si il essaye de paltit. Maintenant, che l'emmène au palais afec moi, jusqu'à ce qu'y tloufe une maison à lui. Che fous aveltis : si y lui allive malheur, fous êtes tous lesponsables. »

Un géant effroyable en combinaison rayée d'une saleté repoussante, s'avança en titubant, « On a toujours entendu dile qu' ces Lampants sont tlès folts. Celui-là a pas l'ail si folt qu' ça.

— Mais y est malin, plus malin qu' nous, trancha Bandon. Glizz, che t'oldonne d' le laisser tlanquille. »

Grizz regarda ses compagnons. « Bizalle ! On est pas assez bons poul habiter l' palais. Mais un espion allive, et il est tout d'suite tlaité comme l' Père Kez en pelsonne quand il a lepêché l' chapeau du loi dans la mel.

— C'est pas fos oignons. Maintenant, faites un gland feu poul lôtil le gibier et appoltez d' la bièle. On fa faile un gland banquet poul lui montler la belle fie qu'on mène ici. »

Quelques acclamations retentirent. Grizz dit, en fixant Bandon : « Y a pas d'gibier. Mais y a beaucoup d'halicots en conselves et des biscuits lassis. Y a pas d'vlaie bièle. Mais on a folé deux caisses d' bièle sans alcool la semaine delnièle.

— Faites poul le mieux, trancha Bandon. On fa rile et danser. Je feux tout le monde heuleux ici. » Il se tourna vers Chester et ils se dirigèrent vers une façade imposante ornée de colonnes brisées et de tessons de bouteilles. « Viens au palais. Tu pourras t' laver avant la fête.

— Stop », dit Grizz. Il s'avança vers Chester, une barre de fer à la main.

« Che t'ai défendu, Glizz, commença Bandon.

— Ohe lui fêlai pas d'mal, pas maintenant », grogna Grizz. Il attrapa la barre aux deux bouts, gonfla ses muscles, tira, et la plia en U. Puis il bomba le torse, et tendit la barre à Chester.

« Ledlesse-la, Lampant.

— Merci, je ne me sens pas d'attaque », répondit Chester avec douceur.

Grizz éclata d'un rire gras, jeta la barre, s'en alla vers la route, d'où il revint portant un énorme chapiteau sculpté.

« Atlape » Il souleva la pierre et la lança vers Chester qui recula imperceptiblement, juste assez pour éviter d'être écrasé par le roc.

Bandon banda son arc. « Assez, Grizz, ordonna-t-il. Viens, Rampant.

— Che te letloulvai, Bouseux », cria Grizz comme ils s'éloignaient.

Chester et Bandon traversèrent une terrasse jonchée de cailloux, franchirent des portes dont la peinture s'écaillait, et arrivèrent dans une salle immense. Des peaux de bêtes et des ordures éparpillées partout y faisaient régner une puanteur effroyable. Dans un coin, un canapé défoncé faisait face à une table boiteuse. Un tas de paillasses et de couvertures s'étalait devant une grande cheminée, où les chaises

cassées remplaçaient les bûches. Un escalier intérieur sans rampe menait à une galerie vitrée, sans vitres.

« L'endroit a un peu souffert, commenta Chester. Qui habitait ici, autrefois ?

— J' sais pas. Bandon tira un briquet de sa poche, et l'alluma après de nombreux essais infructueux. Y a pus d'essence, dit-il. C'est les patrons qu'habitaient ici. Mais quand on les a envoyés s' faire voir, y sont partis. Si y aiment l'esclavage des Rampants, tant mieux pour eux.

— Mais qu'est-ce qu'ils vous demandaient de faire ?

— Toujours les mêmes trucs : former un comité pour rafistoler les toits ou nettoyer les gouttières. Rien qu' des saloperies.

— Ils n'avaient peut-être pas tout à fait tort, dit Chester en considérant le papier peint taché et les rideaux déchirés.

— Y n'avaient qu'à l' faire eux-mêmes. Mais au lieu, y s' sont tirés. On en a coffrés quèques-uns, mais y s' sont démerdés pour fout' le camp.

Il faut bien reconnaître que les dirigeants sont insupportables, dit Chester. Et toujours nous embêter à vouloir nous apprendre ce qu'ils savent et que nous ne savons pas.

— Ça, c'est rien vrai.

— Vous devriez brûler du bois de la forêt au lieu de brûler les meubles, dit Chester, il n'y a rien pour s'asseoir.

— Mais si. T'as qu'à fouiller sous c' tas d'peaux. On a bien essayé d'brûler des branches, mais ça brûle pas bien. Les chaises, c'est bien sec, ça flambe. Dès qu' j'aurai mis l' feu en train, on pourra parler de la vie, en bas. Toujours la même vie d'esclaves, probab'e : tout l' monde s' mêle des affaires de tout l' monde.

— Heu..., dit Chester, regardant distraitement les débris variés qui jonchaient le sol. Ils sont de plus en plus accablés sous le nombre des piscines et des blanchisseries, des pique-niques et des concerts et autres frivolités. À propos, d'où sortez-vous les haricots en conserve et les biscuits ?

Y avait des tas d' magasins, ici, dit Bandon, en puisant de l'eau dans un tonneau et en retirant sa chemise. Avec des tas de bouffe. Les gars pourraient bien manger, si y voulaient faire la cuisine. » Il s'aspergea la figure et le torse, s'ébroua, se tamponna avec sa chemise et la renfila.

« O. K., à toi », dit-il. Chester lorgna l'eau noirâtre d'un œil méfiant. « Et qu'est-ce que vous ferez quand vous aurez fini de piller tous les magasins ?

— T'en fais pas, on a des plans, dit Bandon d'un air farouche. On s' laissera pas crever d' faim. Il débaya une chaise bancale et s'assit. J'ai planqué deux bonnes bouteilles de bière, dit-il. Quand tu s'ras lavé, on les boira. Y en a pas assez pour appeler les autres.

— Ça, c'est parler ! Et réflexion faite, j'aimerais mieux prendre mon bain plus tard.

— Ça alors ! J' croyais qu' vous aut', les Rampants, vous étiez prop'es ! Moi, j' me lave tout l'temps, comme j' viens d'faire.

— C'est que vous avez beaucoup de délicatesse naturelle, dit Chester avec tact. C'est une admirable qualité. Mais, dites-moi, pourquoi vous tenez tant à cet individualisme « barbare ? Est-ce que quelqu'un vous aurait volé votre chèvre apprivoisée, par hasard, quand vous étiez petit ?

— Pire que ça, dit Bandon. Y voulaient faire travailler mon vieux. Mais y n'a pas marché. Il a organisé la résistance. Et tu vois le résultat. Bandon montrait son domaine avec fierté. Tout est à moi, et aux gars.

— Je vois bien que vous n'êtes pas de ces gens qui s'abstiennent de piétiner les plates-bandes du voisin, sous le futile prétexte que c'est lui qui les a plantées, dit Chester avec admiration. Vous vous suffisez à vous-même. Vous vivez dans ces maisons qui ont poussé ici on ne sait comment, vous mangez de saines conserves naturelles, pour respecter les commandements de Notre-Seigneur, et vous pillez vos

vêtements dans les magasins abandonnés de notre Mère Nature. Au diable les travaux d'entretien ! Quand il n'y aura plus rien dans cette ville, vous en trouverez toujours une autre.

— C'est pas la peine de m' charrier, dit Bandon. On a autant de droits qu' n'importe qui à s' la couler douce.

— C'est bien mon avis. Juste parce qu'il y a toujours un finaud quelconque pour inventer quelque chose, et un pédant pour en faire les plans, et un exploiteur pour le construire, ce n'est pas une raison pour ne pas interrompre votre sieste de temps en temps, afin de récolter votre part de leur travail. Mais à propos, et la bière ? Si je dois finir mes jours ici, autant m'habituer tout de suite à la boire chaude.

— Tu verras qu' ça t' plaira quand t'auras l'habitude », dit Bandon. Il alla fouiller dans un réfrigérateur sans portes, et revint avec deux bouteilles. Chester errait dans la salle, notant au passage les débris d'une pendule antique, une machine à laver défoncée, pleine de morceaux de bois, un rouleau de corde à linge, du fil de fer, des clous rouillés un peu partout, des cintres tordus, des boîtes de carton éventrées, des haillons fripés.

« Mais qu'est-ce que vous avez contre le confort, Bandon ? demanda-t-il en ouvrant sa bouteille. Qu'est-ce qu'il y aurait de mal à, disons, nettoyer cette salle, pour qu'elle sente aussi bon que les bois qui entourent la ville ? Est-ce que conserver les ordures dans le salon a quelque chose à voir avec l'indépendance ?

— Le luxe, on s'en fout. On préfère la simplicité.

— Vous prenez place dans une longue lignée de philosophes, pour lesquels le secret de l'univers consistait à croupir dans sa crasse, depuis les premiers chrétiens jusqu'aux beatniks du XX^e siècle. On peut être honnête tout en dégustant de la haute cuisine dans un restaurant climatisé, fumant des cigarettes narcotiques et admirant les charmes d'une jolie femme. Pourquoi ne pas pratiquer la vertu dans le confort ?

— Écoute, fais attention à toi et essaye pas d'bourrer l' crâne à mes hommes.

— Vos hommes ? Moi qui croyais que vous étiez tous libres comme l'air !

— Oui, on est libres. Mais on a toujours besoin d'un minimum d'organisation. Alors, compris ? Tu dis rien aux gars, sans ça, j' laisse faire Grizz.

— J'ai comme l'impression que Grizz ne vous demandera pas votre avis : il a l'air de m'en vouloir.

— T'en fais pas, j'l'ai à l'œil. Bandon finit sa bouteille. Allons voir les autres : le banquet doit être prêt. T'as qu'à rester à côté d'moi et gueule si t'as besoin d'un coup d'main. »

Ils descendirent le large perron jonché de débris et traversèrent la rue pour entrer dans un ancien restaurant violemment éclairé, où les festivités commençaient, sans enthousiasme. Un grand feu de cheminée dégourdissait l'air. Tous les frères l'entouraient, mains dans les poches et grommelant. À la vue de Bandon et Chester, la massive silhouette de Grizz se détacha du bar.

« Alols, le nouveau, tu t'es mis à l'aise ? cria-t-il. Ch'ai entendu dile que fous, les Lampants, fous êtes tlès lapides. Che m' demande si... »

Grizz fit un geste. Chester leva la main, et le manche de corne d'un couteau de chasse heurta sa paume avant de tomber sur le sol.

« Dis donc, Grizz, pelsonne te demande de cheter un couteau sul l'infité !

— Ça ne fait rien, Bandon, dit aimablement Chester. C'était pour plaisanter.

— T'as eu d'la veine de lever la main juste à c' moment-là, dit Bandon. C'est l' manche qu'aurait porté, mais tu l'aurais senti passer quand même. Grizz, tu fas foutle la paix. Bandon donna une tape amicale dans le dos de Chester. J' vais faire un tour, et parler aux gars. Fais connaissance avec eux. » Il sortit.

Quelqu'un fit un pas derrière Chester. Il se poussa sur le côté en se tournant à demi. Et Grizz passa

comme un boulet juste à l'endroit qu'il venait de quitter. Les autres reculèrent. Chester regardait Grizz. Le montagnard faisait plus de deux mètres. « Nous, on blaile pas les espions, grogna Grizz.

— Je vous comprends, dit Chester. Si les autres savaient comment vous vivez ici, ils abandonneraient tout pour y venir.

— Nous on sait la boucler aux Lampants, dit Grizz en serrant les poings.

C'est ça, Glizz, dit une voix.

— Montle-lui, Glizz, suggéra une autre.

— Bandon feut tlaiter le Lampant comme nous. » Grizz jeta un regard circulaire sur l'assemblée. Ils hochèrent la tête avec répugnance.

« Mais si ce mec m'attaque ? Moi che l'attaque aussi, non ?

— Et comment !

— T'es pas homme à leculer, Glizz !

— On t'a décha fu t' bagaller ! »

Il y eut un bruit derrière Chester. Il fit négligemment un pas sur la gauche ; un homme passa comme un boulet à l'endroit qu'il venait de quitter, trébucha et tomba en plein sur Grizz. Grizz le repoussa avec un grognement, s'avança vers Chester et lui lança un coup de poing terrible au moment où Chester, qui regardait dans une autre direction, se penchait au-dessus du feu. Le coup frôla sa nuque, mais il eut l'air de ne s'être aperçu de rien. Il se frotta les mains avec satisfaction. « Quel bon feu », commenta-t-il gaiement. Il s'éloigna un peu de Grizz, toujours sans le regarder, et, prestement, déplaça une chaise.

Grizz trébucha sur la chaise, et tomba de tout son long. Chester prit un air étonné et se pencha pour aider Grizz. « Excuse-moi, vieux frère. » À peine sur pied, Grizz serrant ses énormes poings se mit en garde, comme Chester, accroupi, se relevait, tenant le couteau de Grizz.

Grizz s'arrêta, pétrifié, et comme hypnotisé par la lame.

« Tiens, tu en auras sûrement besoin », dit Chester en le lui tendant.

Grizz hésita, puis s'éloigna en grondant.

« C'est pas possible d'être si empoté et si veinard, murmura quelqu'un. Chester se retourna. Bandon le lorgnait d'un air indécis. Mais à côté d' ça, c'est « pas possible d'être si rapide et souple, exprès.

— Ils sont vraiment sympa, dit Chester. Je me sens comme chez moi.

— Toi, t'es pas comme tout l' monde. J'ai l'impression qu' c'est plutôt Grizz qui d'vrait faire attention à lui.

— J'espère qu'il ne mettra jamais la main sur moi, dit Chester. J'aurais peur de la casser en deux avant qu'il ait eu le temps de réaliser le danger. Et maintenant, je vais faire un tour dehors. »

Bandon se détourna en grondant. Chester sortit et descendit la rue, précédé de son ombre. Un homme sortit, arc en main, de l'abri d'une fontaine ornementale. Chester obliqua sur la droite : un second apparut, prêt à tirer.

« Bonsoir, les gars », dit Chester. Il retourna sur ses pas sans se presser et fit cinquante mètres en direction de la forêt avant que des sentinelles ne sortent silencieusement de leurs cachettes. Il s'arrêta pour admirer la vue tandis que les gardes le surveillaient, puis dirigea ses pas vers le Hall.

« À table ! cria Bandon. Grizz était en train de déblatérer contre toi, confia-t-il à Chester quand celui-ci entra. On a tout c' qui faut. Goûte-moi ces sardines. »

Chester lorgna le poisson détrempe. « Ce n'est vraiment pas mon plat préféré. J'attendrai plutôt le prochain service.

— Saucisson et biscuits ? proposa Bandon. On a coupé le moisi.

— Vous n'avez pas des fruits, ou des noix ? suggéra Chester.

— Ces trucs-là, c'est bon pour les lapins, trancha Bandon.

— Dis donc, après le gueuleton, on va s’amuser. Tu verras, c’est chouette.

— Ah ! Enfin, les vrais joies de la vie naturelle. Qu’est-ce que vous faites ? Vous chantez en chœur ?

Vous dansez au son de la cornemuse ? Vous vous bagarrez, etc ?

— Pas si cons. On regarde la télé. Y a des films historiques sensas, sur le bon vieux temps, quand les hommes étaient des hommes.

— Ah, oui ! Une sorte de programme de propagande.

— Arrête de faire le mariole. Ça, c’est la vraie vie. Tu comprendras dans un an ou deux.

— Mais ce qui m’ennuie, ce n’est pas les années, mais les heures qui viennent. J’ai horreur du tridimensionnel. Ça vous ennuerait si j’allais nettoyer vos quartiers, pendant que vous jouissez des plaisirs de la vie naturelle ?

— Comme tu veux. Tu peux pas t’ sauver. J’ vais m’arranger pour que Grizz vienne voir la télé, comme ça, t’auras la paix.

— Merci. Je vais tout préparer chez vous pour bien recevoir les amis qui pourraient avoir envie de nous faire une petite visite. »

Il y avait trois heures que les derniers échos de la fête s’étaient tus. Dans le palais, Chester veillait devant les braises rougeoyantes de la cheminée. Dans un coin, Bandon ronflait paisiblement sur son grabat. Au loin, une chouette hulula. Tout à coup, un léger craquement se fit entendre près de la porte.

Chester alla au lit de Bandon et l’appela à voix basse. Il grogna et ouvrit les yeux. « Quoi ? »

Chester se pencha vers Bandon. « Chut, souffla-t-il. Grizz est à la porte. »

Bandon voulut se lever, mais Chester le retint. « Laissez-le faire. Il vaut mieux lui régler son compte ici, seul.

— Mais il n’oserait jamais entrer au palais, murmura Bandon.

— Restez là. » Chester se dirigea silencieusement vers la porte, et resta debout dans le noir. Il y eut un grattement, presque imperceptible. Puis la porte s’entrouvrit, s’immobilisa un instant, s’ouvrit un peu plus. De sa place, derrière le lourd montant, Chester voyait distinctement les petits yeux et la barbe hirsute de Grizz. Puis la porte s’ouvrit toute grande, Grizz entra et la referma silencieusement derrière lui. Comme il se tournait vers le lit de Bandon, Chester lui envoya un direct du gauche à l’estomac, puis lui assena un coup derrière l’oreille qui l’envoya au tapis pour le compte.

Bandon s’était levé, « Ne donnez pas l’alarme, Bandon, murmura Chester. À part ce cannibale, personne n’entendra. »

Bandon dit d’une voix rauque : « Mais qu’est-ce qu’il vient foutre ici ? Et comment t’as su… »

— Chut ! Grizz veut notre peau à tous les deux, Bandon. S’il m’avait poignardé, il aurait été obligé de vous descendre aussi après, ou de rendre des comptes à Dent-Bleue, plus tard.

— Tu débloques. Mes hommes sont loyaux. Grizz compris.

— Grizz nous écoutait ce soir. Il a eu peur que je vous influence. Ça lui a fourni le prétexte qu’il cherchait. Et le voilà !

— C’est toi qui mets le bordel, grinça Bandon, comme disait Grizz. »

Chester lui montra un tas de peaux de bêtes, derrière la table. « Cachez-vous là, et écoutez. »

Bandon décrocha son arc et tira une flèche. « D’accord, j’ me cache, mais oublie pas qu’ je suis prêt à tirer. Alors, essaye pas d’ m’avoir.

— Soyez prudent. Je n’aimerais pas être embroché par accident. »

Grizz commençait à remuer. Bandon disparut dans l’ombre.

Grizz s’assit, secoua la tête et se releva péniblement. Il restait là à se balancer en inspectant la salle, et aperçut Chester presque à ses pieds, pelotonné sur la paille, ronflant doucement.

Grizz se baissa sans quitter Chester des yeux, prit un couteau à sa ceinture, et se prépara à enfoncer le pied dans les côtes de Chester. Mais Chester roula sur le dos, ouvrit les yeux et s'assit.

« Où est Bandon, gronda Grizz, le couteau pointé vers la gorge de Chester.

— Comment ça va ? dit Chester. J'espère que vous ne vous êtes pas fait mal en tombant, à la fête, au moins ?

— Che te demande où est Bandon ? »

Chester regarda autour de lui. « Il n'est pas ici ?

— Y m'a échappé et il est palti. Mais tu fas palier, Lampant. Fous manigancez des salopelies, tous les deux. Quoi ? »

Chester gloussa. « C'est lui le chef ; moi, je ne suis qu'un Rampant prisonnier, non ?

— Tu mens. Che suis pas si bête. Ch'ai fu que vous michotez quelque chose ensemble. Où il est ?

— Si je vous répons, vous me laisserez partir ?

— D'accold.

— C'est promis ? Vous me donnerez un sauf-conduit pour retourner dans la vallée, si je vous dis où vous trouverez Bandon pour le tuer ?

— Ouais, che plomets, le sauf-conduit, et tout.

— Mais qu'est-ce qui me prouve que vous tiendrez votre promesse ?

— Tu me tlaites de menteul ? dit Grizz en rapprochant le couteau.

— Attention, je n'ai encore rien dit !

— O. K., tu as ma parole, tu es liblé. Où il est ?

— Eh bien, dit Chester en se mettant à genoux, il est sur le chemin de mon Tricennium. Il a découvert que vous...

— Salaud ! » Grizz leva son couteau. Chester se jeta en arrière, tirant sur une corde d'un coup sec. Un seau de sable se déversa sur la tête de Grizz, l'arrêtant en plein élan. Il s'étala de tout son long. Chester ramassa le couteau que Grizz avait lâché, pendant que celui-ci, à moitié assommé, s'ébrouait. « Après tout, on dirait que vous ne tenez pas vos promesses », dit Chester en s'approchant, couteau en main.

Grizz, toujours à plat ventre, se recula précipitamment en se protégeant de son bras levé, « Pas ça, pas ça ! brailla-t-il.

— Plus bas. Si quelqu'un vient nous déranger, ton compte est bon. Chester dominait Grizz de toute sa hauteur. Alors, et cette promesse ? Et mon sauf-conduit ?

— D'accord. Tu paltilas tlanquille. Tu peux me faile confiance.

— Je pourrais te tuer, Grizz, mais ça ne me sortirait pas d'ici. Chester eut l'air soucieux. Supposons que je te laisse partir. Tu me donneras une escorte pour regagner la vallée ?

— Sûl. Che te plomets, mon fieux. Ch'étais en colèle quand ch'ai complis que Bandon tlahissait.

— Bon, je te laisse une chance. Chester mit le couteau à sa ceinture. Mais rappelle-toi que tu m'as donné ta parole.

— O. K., tu as ma palole.

— J'ai quelques affaires à... » Chester lui tourna le dos.

D'un mouvement souple, Grizz se mit à quatre pattes, ramassa une hache rouillée qui traînait à portée de sa main, sauta sur Chester, par-derrière...

Et tomba de nouveau, tête la première sur la terre tassée, après avoir trébuché dans un fil de fer que Chester avait commodément tendu à travers la salle, à hauteur de la cheville.

Chester se retourna et regarda tristement Grizz à ses pieds. « Tu as recommencé, Grizz. Mon Dieu, mon Dieu ! J'ai bien peur d'être obligé de te couper la gorge, puisque je ne peux pas te faire confiance.

— Écoute, gémit Grizz en s'essuyant la figure, che suis un vlai con. Che me suis tlompé sul toi.

— Certainement, et sur toute la ligne, dit froidement Chester. Il s'approcha et mit la pointe du couteau sur la gorge de Grizz. Un geste, et j'enfonce. Tu vois ce que je veux dire, Grizz ? Il paraît qu'une lame bien aiguisée tranche la chair comme du beurre. Ça ne fait pas trop mal, d'ailleurs, mais la respiration devient un peu difficile, et on s'affaiblit à mesure que le sang coule. Au bout de quelques secondes, tu ne pourrais même plus tenir debout. Tu resterais là, étalé, à sentir ta vie s'en aller avec ton sang.

— Pitié, haleta Grizz. Che fêlai tout poul toi.

— Qui t'a envoyé ici, demanda brutalement Chester.

— Joj. C'est lui. Il a tout combiné.

— Alors, raconte-moi tout.

— Nous, on est plus de mille. On a des alcs et même des bombes chimiques. Et Grizz exposa les plans d'un raid sur le Tricennium le plus proche. C'est dans les trois jours, dit-il en finissant. Y n'ont aucune chance d'échapper. Mais toi, si tu me laisses maintenant, tu auras ta part de tout : femmes, esclafes...

— Dans ces conditions, ça ne me sert à rien de rentrer maintenant, dit Chester d'un air pensif. Je n'ai pas envie de me trouver là-bas pendant le massacre. Il se redressa, sans lâcher le couteau. Ce que j'ai de mieux à faire, c'est de marcher avec vous. Je me défends très bien au couteau, Grizz. Si je me joins à vous, si je vous aide à massacrer, tu paieras ce que tu as promis ?

— Julé. Tu peux avoir confiance, maintenant. Tu m'as donné une bonne leçon. » Grizz lorgna le couteau que Chester lançait loin de lui. Chester lui tendit la main. « Serrons-nous la main, Grizz. »

Grizz se releva, main tendue, mais dans un sursaut formidable bondit sur Chester, le fit basculer sur son épaule et lui lança un direct du gauche suivi d'un crochet du droit que, comme par hasard, Chester s'arrangea pour esquiver. Puis ils tombèrent, Grizz écrasant Chester sous ses cent vingt kilos de muscles et d'os, et prêt à l'étrangler.

« Alols, le Lampant, haleta Grizz, tu feux toujours m'égolger ? Le couteau, ça coupe comme du beulle ? Mais quand che fais seller, tu fas faile couic !

— Tu m'as donné ta parole, siffla Chester avec effort. J'ai tenu la mienne. » Il tâtonna dans le noir, et trouva le nœud coulant qu'il avait préparé.

« Moi, ch' malche pas afec les espions. Ch' les découpe en molceaux.

— Je t'ai rendu la liberté quand j'aurais pu te tuer. Maintenant, lâche-moi, et donne-moi mon escorte. » Il passa prestement le nœud coulant autour du cou de Grizz, qui, dans son enthousiasme, n'y prêta pas attention.

« Tu me plends poul un con. Mais ch'ai des plans poul toi, Lampant, dit-il en tripotant machinalement le nœud coulant. Tu sens tes os claquer ?

— Ça veut dire que tu ne tiens pas ta promesse ?

— Tu comprends tlès fite ! »

Chester regarda les traits bouffis de Grizz, la grande bouche surmontée de longues moustaches, les petits yeux. Il tira sur la corde. Une surprise intense se peignit sur le visage de Grizz. Son dos se redressait, sa tête se relevait. Il serra les mains avec fureur, mais d'un souple mouvement de torsion, Chester s'était déjà dégagé. Les jambes de Grizz battaient l'air dans un effort désespéré pour reprendre pied, tandis qu'il tirait de toutes ses forces sur le fil qui le soulevait de plus en plus.

Chester recula, tout en maintenant la tension de la corde, qui passait sur une poutre pour se terminer par le nœud coulant de Grizz. Celui-ci continuait à se débattre. « Tu ne comprends pas vite, Grizz. » Chester imprima quelques secousses à la corde. La grande bouche émit un glapissement sauvage. Chester tira encore la corde, puis l'enroula autour d'une cheville plantée dans un pilier massif. Grizz était sur la pointe des pieds, haletant, les yeux exorbités, la tête ballottant d'un côté et de l'autre sous l'action de la corde tendue, les mains cherchant désespérément à saisir le nœud enfoncé dans ses doubles mentons.

Chester se campa devant lui, mains sur les hanches.

« Réflexion faite, je crois que je vais te pendre, Grizz, dit-il. C'est plus propre que de te couper la gorge.

— Pitié, arriva à gémir Grizz, en dépit du fil qui serrait de plus en plus. Donne-moi une autre chance.

— Tu n'oublieras pas la leçon ?

— Non, coupe, fite.

— N'oublie pas : ça ne sert à rien de chercher à me tromper. Tu vas me donner une escorte comme un bon garçon que tu es...»

Chester lâcha la corde. Grizz desserra le nœud, le jeta loin de lui, et resta là à se frotter la gorge sans quitter Chester des yeux. Chester était debout à deux mètres de lui, les mains vides et le regardait comme si rien ne s'était passé. « Bon, tu es libre, maintenant. Et ta promesse ? »

Grizz se tâta la tête, le cou et les bras, se baissait pour se palper les chevilles, les yeux toujours fixés sur Chester.

« N'aie pas peur, Grizz. Il n'y a plus de ficelle nulle part. »

Grizz baissa les yeux, et tâta le sol autour de lui, avec son pied, pour s'assurer qu'il n'y avait plus de pièges. Il se passa la langue sur les lèvres.

« Ne fais pas de bêtise, Grizz. Je t'ai prévenu : c'est moi qui contrôle la situation, pas toi. Le plus tôt tu accepteras l'évidence...»

Grizz bondit, rebondit sur un fil de fer tendu au-dessus de sa tête qu'il prit en pleine figure, et se retrouva sur le dos.

« Lève-toi ! » jeta Chester. Grizz se releva, les bras ballants, fixant Chester d'un air hébété.

« Ton comportement est tout à fait caractéristique de la brute. Quiconque est plus fort que toi est ton maître ; quiconque te semble plus faible est ta victime. Moi, tu as eu des difficultés pour me classer ; j'avais l'air d'une victime, mais j'ai démontré à plusieurs reprises que la victime, c'était toi. Es-tu prêt à reconnaître l'évidence ? » Grizz resta muet. Chester s'approcha et lui tordit le nez. Grizz se mit à haleter. Chester lui enfonça les doigts dans l'estomac, lui bourra la poitrine de coups de poings, et lui décocha un léger coup de pied dans le tibia. « Ça te dit de remettre ça ? » Grizz avala sa salive, ouvrant et refermant spasmodiquement la bouche.

« Maintenant, te voilà correctement conditionné, Grizz. Va-t'en. Dis aux autres que l'attaque a été retardée et défends-leur d'approcher du palais. Pas un mot de ce qui s'est passé. Compris ? »

Grizz approuva d'un signe de tête.

« Et surtout, n'essaye pas de me tromper, Grizz. »

Un bruit se fit entendre derrière eux. Bandon sortit de sa cachette, flèche pointée vers la poitrine de Grizz. « Tu vas pas laisser ce traître aller les avertir, non ?

— Arrêtez, Bandon. Il se tiendra tranquille, maintenant.

— Pour ça, je vais m'en occuper ! » Bandon fit un mouvement brusque, Chester tourbillonna, sauta, bras levé...

... Et retomba sur ses pieds, tenant la flèche de Bandon, saisie en plein vol.

« Tu... as attrapé la flèche de Dent-Bleue en l'air ! Bandon fixa Chester d'un air incrédule. C'est pas possible !

— Acceptez l'évidence, dit Chester. C'est une simple question de réflexes et de conditionnement autohypnotique.

— Mais alors, quand j' t'ai fait prisonnier, tu... euh... vous auriez pu...

— C'est exact. Mais j'avais envie de savoir ce qui se passait ici. Maintenant je le sais, et vous aussi. Partons tous les deux, et vite. Dans quelques minutes, Grizz aura récupéré, et vous découvrirez la trahison

de vos hommes.

— Mais pourquoi m' tomber dessus ? Tout c' que j' ai fait, c' était pour leur bien.

— Peut-être ; mais la seule chose qui les intéresse, c' est de s' empiffrer le plus possible en travaillant le moins possible. Tout ce qu' il faut pour provoquer leur enthousiasme et s' assurer de leur soutien, c' est leur promettre un butin facile.

— Je sais pas ce que Grizz leur a raconté, mais si c' est comme ça, j' peux aussi...

— Leur promettre davantage, termina Chester. Mais est-ce que vous pourrez tenir ? Allons, Bandon, c' est un cercle vicieux. Suivez-moi.

— Non, c' est encore moi qui commande ici, dit Bandon. Venez voir un peu. Il s' avança vers la porte.

— Pour me faire plaisir, dit Chester en passant la hache rouillée à sa ceinture, glissez-vous dehors par la porte de derrière et étudiez la situation avant de faire des bêtises. Moi, je m' en vais. J' ai des tas de choses à finir. J' espère que vous n' essayerez pas de me mettre des bâtons dans les roues. »

Bandon hésita. « J' vous dois une chandelle, dit-il. Grizz voulait ma peau, c' est sûr. Mais quand même, vous avez tort : la vie libre, y a qu' ça d' vrai. »

Chester enroula la corde à linge et l' attacha à sa ceinture.

« Si vous aviez un peu de bon sens, vous iriez au Tricennium le plus proche : un bon lit et des vêtements propres, ce n' est pas mal non plus. Vous n' êtes pas de la même race que cette vermine. Laissez tout ça à Grizz et à tous ces sauvages.

— Non, j' risque rien. Venez. Je vais vous donner un sauf-conduit pour passer les lignes.

— Désolé, Bandon ; mais je ne crois pas que ce soit encore en votre pouvoir. Je sors par-derrière.

— Y a rien, là-derrière, à part la falaise. Vous pouvez pas traverser mes lignes. Ils sont trop, et vous pouvez pas attraper cinq flèches à la fois. Et pis, y en a qu' ont des fusils.

— Je sais, c' est pourquoi je n' ai pas le choix.

— Vous voulez escalader le rocher ? C' est pas possible, c' est vertical.

— Peut-être, mais il n' y a rien d' autre à faire. Dommage que vous ne veniez pas avec moi. Mais si vous changez d' avis, il y a une faille dans la falaise à trois maisons d' ici. C' est par là que je vais monter.

— Tout était manigancé à l' avance, hein ? Vous, les Rampants, vous m' en bouchez un coin. Enfin à votre aise !

— Merci. Et débrouillez-vous pour savoir de quel côté vient le vent avant de vous montrer. »

* *

*

Dans l' obscurité du jardin de Bandon, Chester s' arrêta pour écouter. Une brise molle agitait la cime des pins. Des grenouilles coassaient ; un oiseau criait. Chester traversa le jardin envahi par les mauvaises herbes, sauta une haie sauvage et une barrière écroulée, et commença à gravir une pente caillouteuse. Les étoiles l' éclairaient doucement. Derrière lui, un éclat de voix retentit dans la rue. Chester reconnut la voix de Bandon. Il se hâta d' atteindre le pied de la falaise, trouva une prise, commença à grimper. Maintenant, des hurlements retentissaient au-dessous de lui, parmi lesquels les rugissements de Grizz se distinguaient nettement. Chester se hissa jusqu' à une corniche, se retourna et attendit. Les voix se rapprochèrent. Il pouvait aussi percevoir le piétinement des poursuivants, qui se rapprochaient. « Par ici », dit Chester à voix basse. Il souleva une pierre de la grosseur du poing. Au-dessous de lui, il entendait une respiration haletante et le frottement de pieds sur le gravier.

« Bandon ? demanda Chester assez bas.

— C'est moi, répondit-il d'une voix étouffée. Ah ! les dégueulasses ! les salopards !

— Hou-hou ! dit Chester, vite. » Il rejeta la pierre qu'il tenait, et déroula sa corde à linge. Maintenant, il entendait d'autres pas. La lumière d'une torche troua l'obscurité derrière la maison de Bandon.

On entendait la voix de Grizz vociférer des ordres : « Les gars, battez le buisson. Le tlaite n'est pas loin ! »

Il y eut un bruit de glissade, suivi d'un coup. En bas, Bandon jurait entre ses dents. « Au nom du Père Kez, comment vous êtes arrivé là-haut ?

— Hé, ch'entends que'que chose pal là », cria quelqu'un. Une deuxième torche brilla dans la nuit.

Chester fit une boucle au bout de sa corde et la lança à Bandon. « Attrapez, souffla-t-il, et pas de bruit. »

Bandon grommela entre ses dents ; Chester sentait la corde remuer pendant que Bandon cherchait à la saisir. « Vite ! dit Chester.

— Tirez », dit Bandon à voix basse. Chester se cala les pieds et tira. Les pieds de Bandon raclaient la roche, détachant des pierres qui rebondissaient en tombant.

« Pal ici ! » hurlèrent deux voix. Le piétinement se rapprocha. Quelqu'un glapit, et une torche s'éteignit.

« J' suis fait comme un rat », grommela Bandon. Dans un dernier effort, Chester le hissa assez haut pour qu'il puisse s'agripper au rebord de la corniche. Quelques instants plus tard, ils étaient réunis.

« Je continue, dit Chester. Restez tranquille. Dès que je pourrai m'assurer, je vous envoie la corde.

— Perdez pas vot' temps, dit Bandon. Grizz pourra pas grimper, c'est sûr, mais y s' défend bien avec un arc. C'est malheureux qu' j'ai pas eu l' temps d'prend' le mien.

— Oui, et ils nous auraient repérés encore plus vite ! Tenez bon. » Chester palpa la face rocheuse, trouva une prise et tira. L'ascension était relativement facile, les prises assez profondes, et la pente pas tout à fait verticale. Quant à la hauteur, c'était négligeable : une vingtaine de mètres, à peu près. Quelques mois plus tôt, ç'aurait été une autre histoire, pensa Chester en souriant. Autrefois, il se serait cramponné à la roche en criant au secours.

Brusquement, il réalisa tout ce que sa situation avait de précaire. Qu'est-ce qu'il faisait, lui, Chester W. Chester IV, à grimper dans le noir un précipice vertical, une bande de naturistes féroces sur les talons ? Tout à coup, les prises lui parurent ridiculement insuffisantes. Il se crispa, chercha désespérément à assurer ses pieds. La brise légère lui parut soudain souffler en tempête. Il lui semblait déjà sentir les flèches de Grizz lui rentrer dans les omoplates.

« Hep ! murmura Bandon d'une voix angoissée, ne m'oubliez pas ! »

Chester respira à fond, lentement, et il sentit que ses muscles paralysés par la peur se détendaient. Il s'estimait heureux que Kuve n'ait pas été là pour voir avec quelle facilité il avait oublié son entraînement dans un moment de panique. Il reprit son ascension, et, trois mètres plus haut, trouva une étroite corniche d'où il lança la corde à Bandon. Trois torches s'approchaient du pied de la falaise.

« Ici, des emplettes, cria quelqu'un.

— En haut ! Fous foyez pelsonne bouger ?

— C'est lui !

— Un alc !

— Bandon, dit doucement Chester, ramassez une poignée de cailloux. Attachez-vous la corde autour de la taille, et vous leur jetterez les pierres pendant que je vous tirerai. Ça suffira peut-être à les empêcher de viser, ou à les énerver.

— Compris. »

Chester entendit une pierre tomber, puis un hurlement.

« J' l'ai eu, l' salaud ! dit Bandon. Un instant plus tard, un rugissement retentit.

— Qu'est-ce qui s' passe ? s'enquit quelqu'un.

— C'est des peaux qui tombent.

— Oh ! ma tête !

— Vite, Bandon ! Attachez la corde ! Chester sentit la corde vibrer.

— Prêt ! » cria Bandon. Chester se mit à tirer. C'était très dur, cette fois, car Bandon était trop occupé à jeter ses pierres pour s'aider des pieds tandis que Chester hâlait. La corde lui coupait les mains. Une flèche rebondit à trois mètres de lui. Chester grogna, mais continua à tirer de plus belle. Les flèches pleuvaient autour de lui. L'une d'elles tomba à moins d'un mètre. Une torche s'éteignit, en bas, au moment où son porteur hurla.

« Pas sur les torches, souffla Chester. Elles les aveuglent.

— Oh, pardon, dit joyeusement Bandon. La vermine grouille comme dans de la viande pourrie, en bas ! Pas d' danger d' les manquer ! »

Il rejoignit Chester en rampant, « Ouf ! C' qu'elle peut couper, cette corde ! Et on n'est pas encore au bout ! » Une flèche ricocha à un mètre de la tête de Chester.

— Filons ; ils ne vont pas tarder à nous avoir. S'ils vous atteignent, essayez de ne pas crier.

— J' vais m'occuper d'eux, dit Bandon. Il s'accroupit, ramassa une pierre de la grosseur de la tête, et la lança dans le noir. Il y eut un craquement, puis trois rugissements de douleur retentirent presque en même temps.

« Ha ! exulta Bandon. Ça leur apprendra ! »

Une demi-heure plus tard, Chester et Bandon étaient allongés de tout leur long sur une large corniche. En bas, les bruits avaient cessé, à l'exception de quelques grognements et jurons étouffés par la distance. Plus de flèches.

« Eh ben, on s'en est sortis, dit Bandon. Les salauds, y n'ont pas insisté !

— Bon, reposons-nous un peu, dit Chester. Après, on finira la montée, et on se mettra en route pour le Centre...

— Aïe, aïe, aïe, dit Bandon.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— J' me rappelle qu' j'ai oublié quelque chose !

— Oui, mais ce n'est pas le moment d'aller le chercher !

— C'est pas ça. J'ai oublié d' vous dire. La falaise, c'est pas étonnant qu' les gars s' fassent pas d' bile.

— Pourquoi ?

— On peut pas descendre. Si vous l'aviez vue au jour, vous verriez c' que j' veux dire. C'est un plateau, et on est montés par le côté facile. »

* *

*

Sous le chaud soleil du matin, Chester inspectait le rebord de la falaise. Il s'arrêta à hauteur de Bandon, qui l'attendait calmement, assis sur un rocher.

« J' vous l'avais dit, fit Bandon. On est faits comme des rats.

— Mais pourquoi ne m'avez-vous pas parlé de cette particularité topographique hier soir, quand je vous ai annoncé mon intention de tenter l'escalade ? demanda Chester.

— J' pensais qu' ça avait pas d'importance, parce que j' croyais jamais qu' vous arriveriez à monter.

J' pensais qu' vous alliez r'venir tout d' suite, et m' supplier d' vous donner l' sauf-conduit. Maintenant, j'ai l'air d'un con.

— Je n'aurai pas l'impolitesse de contester ce dernier point. »

Chester se mit à scruter les pentes du précipice. Il vit un à-pic de vingt mètres, une rentrée, et la base de la falaise se perdait, cent mètres plus bas, dans les sommets d'une immense forêt.

« Grizz va poster des mecs tout autour, et mettre des barbelés, dit Bandon. Même si on arrivait à descendre, y s' précipiteraient sur nous comme des mouches sur du miel avant qu'on ait eu l' temps d' faire « ouf ». »

Chester lança un morceau de roc dans le précipice. Il décrivit un arc, et tomba, tomba, tomba, disparut...

« Pauvre Génie, dit-il, pauvre Case.

— J' sais pas sur qui vous pleurez, dit Bandon, mais vous pouvez ajouter vot' nom à la liste. Si on crève pas d'faim, c'est qu'on se s'ra cassé la gueule en tombant ou qu'on s'ra criblés d' flèches. Mais c'est pas un' raison pour attraper une insolation. V'nez sous les arbres. »

Ils traversèrent l'aire caillouteuse et arrivèrent au monticule boisé qui occupait le centre du petit plateau de trois hectares qui constituait maintenant leur domaine.

« Il faut tout de suite voir si on trouve quelque chose à manger, dit Chester.

— Et de l'eau, ajouta Bandon. J' commence à avoir soif.

— Il y a peut-être du gibier. Mettez-vous au travail et faites-vous un arc. Je vais nous construire un abri, pour le cas où il pleuvrait, et il nous faut aussi quelque chose pour recueillir la pluie si nous ne trouvons pas de source.

— Ça nous servira à quoi ? On crèvera un peu plus tard, c'est tout. On f'rait p't-êt'e mieux d'sauter tout d'suite. On pourrait p't-êt'e même écraser deux ou trois salopards de Grizz, en tombant.

— Pas question, dit Chester d'un ton sec. On va peut-être s'arranger pour vivre assez bien ici, malgré l'absence de télévision et de haricots en conserve. La voilà, l'occasion de mener la vie naturelle que vous aimez tant.

— Ouais, bien sûr... grommela Bandon.

— Vous, explorez ce côté, dit Chester en lui montrant un bouquet de conifères. Moi, je vais par là. Rendez-vous dans une heure à la lisière du bois. »

* *

*

Chester posa la hache rouillée dont il se servait pour enfoncer un pieu.

« Alors ? cria-t-il à Bandon qui piétinait encore dans le sous-bois.

— Y a du bois de frêne, par là, pour faire un arc, dit-il d'un air accablé. Et j'ai trouvé une espèce de tente...»

Chester bondit : « Il y a des habitants ? » Bandon secoua la tête. « Plus maintenant. V'nez voir, j' peux pas l' dégager tout seul. On pourra faire une cuvette pour l'eau, et il en rest'ra assez pour faire un toit à vot' cabane », dit-il en désignant l'embryon de charpente construit par Chester avec des pieux et des morceaux de corde.

Chester suivit Bandon dans les bois, se frayant péniblement un chemin dans les fourrés, se glissant entre les arbrisseaux. À mesure qu'ils avançaient, le sol se dégagait et les arbres devenaient plus gros. Devant eux, pendant des branches d'un sapin mort, Chester vit un ballonnement grisâtre et un enchevêtrement de fils qui traînaient presque jusqu'à terre.

« C'est ça, dit Bandon. J' sais pas c' que ça fait dans un arbre. Mais y a assez d' tissu pour faire un' cabane et tout c' qui nous faut. Et d' la ficelle aussi. D'ailleurs, pour c' que ça nous servira ! a jouta-t-il.

— C'est un parachute, dit Chester avec émerveillement. J'avais l'impression qu'ils ne connaissaient pas l'aéronautique ici, à part les hélicoptères. Mais avec eux, on n'a pas besoin de parachute : ils se posent doucement si le moteur lâche.

— Et quéqu' c'est qu' ça ? » s'enquit Bandon.

Chester expliqua à Bandon le fonctionnement d'un avion conventionnel.

« Jamais entendu parler d' ça, dit Bandon en branlant la tête. Mais j' crois que j' me rappelle d'un' espèce de grand sac à gaz, qu' les gars f'saient un numéro avec, quand j'étais même, au Tricennium. Y sont montés droit au ciel. C'était sensas !

— Je me demande ce qu'est devenu le pilote.

— L' pilote ? dit Bandon. Il est là. Il le précéda parmi les feuilles mortes jusqu'à un fourré. Là-dedans. »

Chester écarta les broussailles et aperçut une sorte de charmille faite de branches tressées et de boue séchée. Sur le sol de terre battue, trois petits pots d'argile et un panier tressé contenant les restes desséchés de ce qui avait dû être des fruits. À côté du panier gisait le squelette d'un homme.

« Mon Dieu ! murmura Chester. Pauvre diable !

— J' vois pas d' quoi il est mort, à part de vieillesse, dit Bandon. Pas d' flèches, pas d' os cassés. On dirait qu'il avait assez à manger et à boire.

— Il a dû sauter de son ballon, atterrir ici et se trouver pris au piège, dit Chester. Mais il aurait sûrement pu signaler sa présence, d'une façon ou d'une autre...

— Y doit y avoir très longtemps, avant qu' not' ville soit construite. Et y a pas d'aut' ville à trente kilomètres.

— Et le Centre ? Ce n'est pas à plus de sept ou huit kilomètres.

— Mais y a qu'un an ou deux qu'y l'ont construit. Rien à faire, il était fait, comme un rat. Comme nous. On aurait aussi vite fait de se recroqueviller à côté d'lui et...

— Mais il aurait dû se servir du parachute. Il pouvait essayer de le rafistoler et sauter. »

Bandon lorgna la loque jaunâtre au-dessus de sa tête.

« Hein ? Sauter avec cette traîne ? J' sais pas. En tout cas, j'aimerais pas essayer. »

Chester remonta son pantalon. « Vous n'aurez peut-être pas le choix. Enfin, on va toujours le récupérer. »

* *

*

Chester et Bandon regardaient tristement l'immense pièce de nylon sale et fripé étalée sur le sol devant eux. Deux longues déchirures fendaient le tissu de bout en bout.

« Je comprends pourquoi il ne s'en est pas servi, dit Chester d'un air lugubre. Mais le tissu est encore bon, malgré tout. On va le couper en morceaux pour qu'il soit plus facile à transporter, et on continuera la cabane.

— Vous pensez pas qu'on pourrait l' recoudre ? demanda Bandon d'un air sceptique.

— Impossible. On pourrait à la rigueur s'arranger pour tirer des fils et faire un laçage, mais ça ne retiendrait pas l'air. Et avec une double charge, on s'écraserait à l'arrivée. »

Bandon fit la grimace : « Alors, au boulot. J' vais récupérer les pots et le panier. Y doit y avoir d' l'eau pas loin, c'est pour ça qu'y campait ici. »

Une heure plus tard, après avoir disséqué le parachute avec le couteau de chasse de Bandon, Chester en plia les morceaux, enroula les cordes et s'assit pour attendre le retour de son compagnon. Il l'entendait faire craquer les branches dans un fourré voisin.

Bandon émergea enfin, rouge et écorché.

« Ça y est, dit-il. Un sacré trou, enterré sous les ronces. Y faudra y passer la moitié d'not' temps, et encore, on aura juste assez d'eau pour pas crever.

— Je dégagerai la source avec la hache, dit Chester. Et maintenant, retournons.

— Pourquoi on construit pas ici ?

— J'aime mieux la clairière près du précipice. Et puis, ici, c'est trop morbide.

— À cause de lui ? dit Bandon en désignant la hutte du mort. Merde, y peut pas nous faire de mal, maintenant.

— Non, mais j'aime regarder devant moi, et voir le reste du monde. Allons-y. On a beaucoup à faire avant de pouvoir se considérer comme installés. »

* *

*

« C'est bon pour les lapins, dit Bandon en crachant des mûres. Ça fait trois jours qu'on bouffe ces cochonneries, et j'ai tellement maigri qu' mon pantalon tomberait si j' l' avais pas attaché.

— Mais pourquoi ne finissez-vous pas votre arc ? Vous pourriez manger du lapin, pour changer, dit joyeusement Chester. Personnellement, j'aime bien les mûres.

— L'arc ? C'est fait, dit laconiquement Bandon. Mais j'ai pas d' bandage. Y m' faut des boyaux d' lapin. Et j' peux pas tuer d' lapin tant que j' ...

— Prenez du nylon.

— C' truc-là ? C'est comme du caoutchouc. On peut pas lancer une flèche à vingt mètres avec ça. Et c'est pas tout. Y m' faut aussi des pointes de flèches, des plumes et d' la colle. La colle, ça ira, j' peux en faire quand j' tuerai une bestiole.

— Taillez des pointes en pierre, suggéra Chester. Et il doit être possible de trouver des plumes autour d'un vieux nid, ou ailleurs, en cherchant un peu.

— Sinon, j'ai déjà des tas de flèches toutes prêtes. Et en bon bois, dur, élastique. Et léger. »

Chester tripota une flèche. « Vous faites du beau travail, Bandon. Dommage que vous ayez fui la société où on l'apprécierait. Vous auriez pu faire une carrière comme spécialiste du tir à l'arc.

— Oui, mais j'aurais jamais tiré à l'arc si j'avais pas secoué mes chaînes, d'abord.

— Quand même, si vous retournez...

— Ah ! dit Bandon en regardant le panorama avec désespoir. À moins qu'y nous pousse des ailes, y a pas beaucoup d'chances. »

Chester s'assit soudain, et courba une flèche entre ses deux mains.

« Qu'est-ce que c'est que ce bois, Bandon ? Est-ce qu'il y en a beaucoup ? »

L'excitation de Chester lui fit lever les sourcils d'étonnement. De la main, il montra la forêt. « Y en a plein, par là. Qu'est-ce...

— Et vous avez dit que vous savez faire de la colle ?

— D' la colle ? Et comment ! Y a qu'à faire bouillir que'ques carcasses... »

Chester se leva d'un bond : « Bandon, débrouillez-vous pour finir votre arc, même si vous devez le bander avec des lacets. Amenez-moi une paire de lapins et préparez-moi un pot de colle. » Il ramassa la hache dont la lame, maintenant débarrassée de sa rouille, luisait au soleil.

« Moi, je vais couper du bois.

— Pas si vite, qu'est-ce qu'y vous prend ? On n'a pas brûlé tout not' bois ; et j' me sens trop faible pour aller à la chasse au lapin.

— Pour ce que j'ai en tête, plus vous serez maigre, mieux ça vaudra. Je ne vais pas couper du bois à brûler, mais une carcasse d'avion.

— Mais, Chester, qu'est-ce que vous avez derrière la tête, au juste ?

— On va partir, Bandon. Ça prendra quelques jours, mais on voyagera comme des princes.

— Comme des princes ?

— Plus exactement, dans un planeur, un planeur sur mesure ! »

* *

*

« Je vais le construire suivant les plans d'un vieil appareil d'entraînement, dit Chester. Simple et net.

— Simple ? Pour faire c' machin-là, on a déjà assez d'saloperies pour remplir un magasin. Cinq espèces d' bois, du tissu, du fil de fer, d'la corde, d'la colle...

— Et il nous manque encore beaucoup de choses, croyez-moi. Mais je crois qu'on y arrivera quand même.

— J' vois toujours pas pourquoi vous avez pris mon couteau pour faire c' truc-là, dit Bandon en voyant Chester couper de longs copeaux bouclés à l'aide d'un rabot de fortune fait d'un morceau de bois et de la lame du couteau.

— C'est bien plus efficace qu'un couteau pour dégrossir la carcasse. Et la colle, ça marche ?

— J' comprends ! J'ai assez d' colle pour empenner un million d' flèches. J' peux arrêter d' faire bouillir des lapins pour la colle maintenant ? J'aimerais bien en faire un ou deux pour manger !

— D'accord. Mais n'exagérez pas. Je ne plaisantais pas quand j'ai dit que plus nous serions légers, mieux ça vaudrait. Après, vous pourrez me décortiquer la corde à linge, il y a dix brins de fil d'acier sous l'enveloppe plastique. Je m'en servirai pour renforcer diagonalement la structure. Et il faudra aussi me démêler les cordes du parachute. Enroulez-les sur un bâton au fur et à mesure. »

Bandon se mit au travail. « J' comprends toujours pas comment vous allez lui faire battre des ailes, Chester. Pour qu'on tienne en l'air, y faut une envergure d'au moins trois ou quat' mètres.

— Dix mètres, dit Chester. Et une corde de deux mètres. Ce n'est pas une installation très efficace, mais c'est tout ce que je peux faire avec les moyens du bord. En nous comptant chacun pour soixante-cinq kilos – ou un peu moins si on ne mange pas trop la semaine prochaine – plus cent kilos pour le planeur, ça fera environ quatorze grammes par centimètre carré. Et on ne battra pas des ailes, sauf si je me suis trompé dans mes calculs.

— Enfin, j'espère qu' vous savez c' que vous faites.

— N'ayez pas peur. Quand j'étais petit, j'étais passionné de modèles réduits. Je les connaissais tous.

— Vous avez fait beaucoup d' vols sur falaises ?

— Vous voulez dire dans un avion normal ?

— C'est ça.

— Eh bien ! Pour être franc, aucun.

— Mais vous en avez construit des tas, non ?

— À vrai dire rien d'assez grand pour porter un homme, mais j'ai construit un avion de ligne multimoteur de deux mètres.

— Alors, on va sauter de la falaise dans un engin qu' vous avez jamais essayé avant, et qu' vous savez

p't-êt'e même pas faire marcher, en admettant qu'y tombe pas en morceaux ?

— La seule alternative, lui fit remarquer Chester, c'est de rester dans ce nid d'aigle, jusqu'à ce qu'on devienne trop vieux pour ramasser des mûres. »

Bandon prit son arc. « J' vais chercher des lapins à manger, annonça-t-il. Faut manger, boire et rigoler tant qu' c'est pas trop tard.

— C'est vrai, dit Chester. Parce que demain, qui sait ? »

* *

*

« On dirait un cercueil pour un grand macchabée maigre, dit Bandon en lorgnant la carcasse de bois, longue de sept mètres, posée sur d'énormes bûches.

— Deux grands hommes maigres, corrigea Chester. Vous vous allongerez ici, dit-il en lui montrant un endroit dont le fond était fait de bandes d'écorce de bouleau entrelacées. Je me mettrai à votre droite. Il me faudra un peu de place pour piloter. Maintenant, vous allez envelopper chaque joint dans un morceau de nylon et coller le tout. Qu'est-ce que je donnerais pour un bon morceau de contreplaqué et un kilo de clous !

— Pendant qu' vous y êtes, demandez aussi un escalier dérobé qui irait d'ici jusqu'au restaurant climatisé qu' vous disiez. J' vous laisserai la belle blonde. Tout c' que j'demande, c'est les biftecks. »

Chester fit un saut en entendant un « whop » juste derrière lui. Il se retourna. Une longue flèche à pointe d'acier se planta dans le gazon.

« Y nous tirent dessus, lâcha Bandon. Où y sont ? » Et il regardait autour de lui comme une bête traquée.

Chester balaya la scène d'un coup d'œil. « Cette flèche est venue d'en haut, mais pas de très haut. Il tira la flèche du sol. Elle ne s'est enfoncée que de quelques centimètres. »

Comme Chester regardait dans la direction du précipice, une seconde flèche s'éleva, décrivit une courbe et retomba à sept ou huit mètres d'eux.

« Ah, ah ! Ils se sont fait une sorte d'arbalète. Quelques minutes plus tard, une pierre ronde, de la grosseur d'un pamplemousse, plana, stoppa et retomba dans le précipice... « Et ils ont une catapulte, aussi. J'espère que cette pierre va écraser quelques orteils en retombant.

— Aussi, j' me disais qu' c'était bien tranquille, ces jours-ci, dit Bandon. Y n'ont pas perdu leur temps. Maintenant, y vont faire un tir de barrage. »

Chester vit une seconde pierre voler au-dessus du précipice et retomber lourdement sur le plateau à cinquante mètres d'eux. D'autres flèches s'élevèrent légèrement ; certaines retombèrent, d'autres se fichèrent en terre à des distances allant de trois à trente mètres.

« Mais comment peuvent-ils savoir où viser ? dit Chester. Ils ne tombent pas loin.

— Y a deux paires de jumelles en ville, dit Bandon. Ces salauds s' sont postés sur un plateau en face, et y voient tout c' qu'on fait. Et il brandit le poing dans la direction où, suivant lui, se trouvaient les espions. Essayez toujours, salauds ! hurla-t-il à leur adresse d'un air de provocation. Il se tourna vers Chester. On ferait p't-êt'e mieux d'ramener l' planeur dans les bois.

— Non, je ne pense pas que ce soit dangereux, répliqua Chester, observant la chute d'une pierre à dix mètres d'eux. Il y en a autant qui tombent en avant de nous qu'en arrière. Continuons à travailler et... espérons. Mais je me demande pourquoi ils s'obstinent ? J'aurais cru qu'ils seraient satisfaits de nous laisser mourir de faim ici.

— C'est pas si simple, dit Bandon. Grizz peut pas s' permettre de m' laisser filer ou crever.

— Et pourquoi pas ?

— J'y ai pensé ces jours-ci. Y sait pas où est l' trésor, et il est pas l' genre à oublier ces choses-là.

— Un trésor ? Vous n'en aviez jamais parlé avant. Et qu'est-ce que c'est ? Une provision de saucisson, de biscuits en boîte et des lampes de rechange pour le tridimensionnel ?

— Vous y êtes pas. Des fusils et d' la poudre, surtout.

— Hum, j'allais suggérer de leur envoyer une note pour leur donner l'emplacement du trésor, mais dans les circonstances présentes, ce ne serait pas raisonnable. »

Une flèche se planta à deux mètres de l'aile.

« Oh, oh, il ne faudrait pas qu'ils nous fassent des trous maintenant qu'on a commencé l'entoilage. Bandon, vous devriez faire un contre-barrage, pendant que je continue à coller. Quand j'aurai besoin de vous pour mettre en place le panneau suivant, je vous appellerai.

— Il a l'air drôlement faiblard, c't engin. Bandon se mit à étudier l'appareil, maintenant presque achevé. C'est quand qu'on l'essaye ?

— Bientôt. Il reste à installer et entoiler la queue, et connecter les contrôles. Ce sera fini ce soir. Mais il faudra laisser sécher la colle jusqu'à demain.

— Elle est pas grande, la queue. » Bandon montra les carcasses du gouvernail et du plan fixe, qui attendaient, appuyées contre un arbre. « On f'rait aussi bien d'les laisser.

— Pas pratique, j'en ai peur, dit Chester. Pas de queue, pas de vol. On tomberait comme une pierre, la queue la première. »

Bandon fit un saut pour éviter une pierre qui s'écrasa à ses pieds. « Y vaudrait mieux aller dans les bois, avant qu' Grizz mette dans l' mille, suggéra-t-il nerveusement.

— Et les laisser démolir le planeur à leur aise ? Non... »

Avec un craquement sinistre, une pierre de dix centimètres défonça le léger plancher de la cabine de pilotage. Chester considéra les dégâts d'un air consterné.

« On a quand même de la chance, dit-il. Ils ont manqué la dérive. Vite, Bandon, la contre-attaque. On ne va pas se laisser arrêter maintenant ! »

* *

*

Les lueurs rouges de l'aube se levaient à l'est sur les collines lointaines. Emmitoufflé dans une cape de fortune pour se protéger du froid matinal, Chester examinait les ailes couvertes de nylon et brillantes de rosée. « On dirait qu'il n'a pas souffert de la nuit.

— Hé, r'gardez ça », cria Bandon. Il brandissait une pierre enveloppée dans du papier. « On dirait un message. » Il défit le papier, y jeta un coup d'œil et le tendit à Chester. *Si tu daissend tu olas la tête cassai. Bandon, cé pas toi, cé l'aispion que nous foulons. Glizz, chaif.*

« Eh bien, c'est une offre attrayante, dit Chester. Si vous avez confiance en lui. »

Bandon grogna avec mépris, « J' l'ai entendu vous faire des promesses y a quelques jours. J'aime mieux tenter ma chance avec la machine volante. Mais, dites, Chester, comment on va quitter le plateau. Si on est tous les deux d'dans...

— C'est facile. On va installer deux rails en bois de saule décortiqué ; on prendra les branches dont on a déjà enlevé l'écorce pour faire le plancher. On mettra le planeur en position, retenu par une corde en nylon. Quand on sera prêts, je couperai la corde. On posera les rails en pente, de sorte qu'on devrait prendre assez de vitesse sur vingt mètres. Bien entendu, dès qu'on quittera le sol du plateau, je lui ferai

piquer du nez pour prendre de la vitesse.

— Et si on attachait aux rails une corde lestée, et qu'on la suspende dans l'vide, ça nous donnerait p't-êt'e une p'ite poussée quand on quitterait l' plateau.

— Bonne idée. Cherchez une grosse pierre, la plus lourde que vous puissiez porter. On va essayer de partir avant qu'ils recommencent à bombarder. Je serai prêt à installer les rails et à mettre la planeur en place dans dix minutes.

Bandon hocha la tête et s'éloigna. Chester monta dans la cabine, se coucha sur le ventre et se cala les orteils sur la barre de gouvernail. Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, il vit le gouvernail répondre aux mouvements de ses pieds. Il essaya le manche à balai. Le gouvernail d'altitude se leva et s'abaissa correctement. Une pression de côté gauchit le bord de fuite de l'aile gauche.

« Vérifications terminées », se murmura-t-il à lui-même. Il s'extirpa de la cabine, se mouvant avec précaution car le léger fuselage craquait sous son poids. Sur la colline, Bandon, utilisant une perche en guise de levier, essayait de soulever une énorme pierre. Elle vacilla, s'ébranla et commença à descendre la pente.

« Attention, Bandon ! » cria Chester en se précipitant vers lui.

Bandon s'arrêta, pétrifié, regardant la lourde pierre rouler de plus en plus vite, droit sur le planeur. S'arrêtant dans son élan, Chester se retourna et se rua vers l'appareil. Il passa sous l'aile en trombe, saisit la queue et tira. Le bois crissa sur le sol et le planeur commença à glisser, puis s'immobilisa – juste au moment où le quartier de roche rebondit au-dessus de lui pour disparaître dans le précipice. Chester, chancelant, s'appuya à la coque pour ne pas tomber. « J' l'ai pas fait exprès, Chester ! »

La roche tomba dans un fracas de branches brisées, suivi de cris étouffés par la distance. Chester s'approcha de l'abîme et regarda. En bas, par une grande trouée dans le feuillage, Chester aperçut des hommes affairés autour des restes pulvérisés d'une construction en bois. Bandon le rejoignit et regarda en silence.

« Quels salauds ! Vous voyez c' qu'y f'saient, Chester ? Y étaient en train d' construire une super-catapulte. L' levier d' lancement est à gauche, vous voyez ? Y étaient bien planqués par les arbres et y s' préparaient à nous envoyer des pruneaux comacs, pas con, hein ? Par les neuf queues du diable des collines, j' suis plutôt content d' moi.

— Oui, bien sûr – mais il vaut quand même mieux ne pas recommencer. Bon, posons les rails, maintenant. »

Chester étudia la conformation des lieux. « On va obliquer un peu sur la droite, pour éviter la dépression près du bord de la falaise. On va les faire passer juste entre ces deux buttes. Ça nous donnera près d'un kilomètre pour prendre de la vitesse. Et ça devrait suffire pour fausser compagnie à nos amis.

— J' me d'mande c' qui est arrivé à l'artillerie, c' matin ? P't-êt'e qu' c'est mon p'tit caillou qui les a r'froidis ?

— J'espère. Ce serait dommage d'échouer maintenant. »

Chester et Bandon se mirent au travail, fixant solidement les rails de bois. Puis ils se placèrent de chaque côté de l'appareil et le soulevèrent.

« C'est pas si lourd que ça, commenta Bandon.

— Non, mais attention à ne pas tomber », dit Chester.

Manceuvrant avec précautions, ils montèrent péniblement la pente et mirent le vaisseau en place.

« Tenez-le pendant que je le cale, dit Chester. Il coinça une grosse pierre sous le nez de l'avion. Bon, maintenant, il ne reste plus qu'à fixer la corde d'ancrage. »

Chester attacha solidement un câble de nylon à l'arbre le plus proche, et fixa l'autre extrémité à la

dérive, entre les deux compartiments de pilotage.

« Tout est prêt, dit-il en enlevant la pierre qui calait l'avion en aval. Maintenant, il n'y a plus que le câble qui nous retient. Quand je le couperai – bon voyage !

— C'est drôlement calme, dit Bandon en regardant avec inquiétude autour de lui, j' me demande...

— Ne nous plaignons pas ! dit Chester. Ça ne me dirait rien de décoller au milieu d'une pluie de flèches. Bon, je vais préparer la corde pour le ballast pendant que vous me cherchez une pierre. »

Au bord du précipice, Chester attacha sa corde et prépara un nœud coulant pour recevoir la pierre de lest. Comme il se relevait pour partir, une figure hirsute apparut à moins de trois mètres de lui ; deux mains crasseuses tâtonnaient pour agripper le rebord du plateau.

Chester bondit, lui appliqua le pied en plein dans la figure et poussa. L'homme tomba en hurlant dans un grand fracas de branches cassées. Chester jeta un coup d'œil dans le précipice. Une plate-forme branlante vacillait six mètres plus bas. Elle supportait trois hommes accroupis et un quatrième, étalé sur le dos au milieu des débris du camouflage de branches. L'un des trois décocha une flèche qui siffla aux oreilles de Chester. Il pivota sur lui-même, souleva un quartier de roche qu'il leur lâcha dessus. Craquements. Maintenant, deux hommes se cramponnaient désespérément aux débris vacillants de la plate-forme, tandis que le troisième descendait agilement le long des piliers branlants. Le quatrième avait disparu. Sur sa gauche, Chester aperçut une seconde plate-forme et une troisième un peu plus loin. Et il y en avait d'autres sur la droite.

Chester courait déjà. « Tant pis pour la pierre, Bandon ! Vite, au planeur ! »

Bandon le regarda d'un air étonné, puis lâcha la pierre et se précipita vers l'avion. Un homme en chemise sale et pantalon déchiré sortit des bois derrière l'avion, l'arc prêt à tirer. Tout en courant, Bandon lui décocha une flèche qui l'atteignit en pleine gorge.

« Vite, en place ! hurla Chester.

— C'est que j' suis pas sûr qu' j'ai envie d' venir », s'exclama Bandon.

Deux têtes apparurent simultanément au bord de la falaise, les deux hommes se hissèrent péniblement sur le plateau et se mirent à courir vers le planeur. Bandon leur expédia une flèche, une seconde ; l'un, frappé en plein élan, tomba ; l'autre se jeta à terre. Bandon jeta son arc, et se coucha à plat ventre à sa place. D'un bond, Chester se coucha près de lui, les orteils sur la barre du gouvernail. De la main droite, il commença à scier l'amarre avec le couteau. Maintenant, les assaillants se multipliaient. L'un d'eux banda son arc et lança une flèche qui vint se planter dans le nez de l'avion où elle continua à vibrer. L'amarre céda enfin. Le petit appareil démarra brusquement, et avança cahin-caha le long des rails de bois vert. Le vent sifflait aux oreilles de Chester. Les hommes de Grizz s'étaient arrêtés et regardaient la scène avec stupeur. Une flèche les manqua de plusieurs mètres. Et comme le planeur se dirigeait droit sur l'archer, il jeta son arc et se sauva à toutes jambes. Les assaillants devenaient de plus en plus nombreux.

« Les salauds, y s' sont pas couchés pour nous préparer ça, hurla Bandon à l'oreille de Chester, y...

— Silence ! haleta Chester. »

Le planeur semblait avancer sans se presser. La terre et l'herbe défilaient de chaque côté avec une lenteur désespérante. Et le rebord de la falaise n'était pas loin maintenant, et se rapprochait à chaque seconde.

« On ne réussira jamais ! grommela Chester. Trop lent ! »

Une flèche frôla la cabine au-dessus de la tête de Chester, faisant voler le bois en éclats. Devant eux, il n'y avait plus que le ciel et de lointaines collines estompées par la brume.

« Ça y est ! » souffla Chester. Brusquement, le frottement du bois sur le bois cessa, et le sol céda sous eux. Convulsivement, Chester poussa le manche à balai vers l'avant, la respiration coupée, le cœur battant à se rompre. Ils tombaient, la forêt montait vers eux, vite, toujours plus vite, le vent hurlait dans

les membrures, leur burinait le visage. Toujours à plat ventre, il tira le manche à balai en arrière, pour stopper la descente, il tira encore...

Il sentait la résistance de l'air. Il tira plus fort, sentit la pression s'accroître contre sa poitrine, la forêt sembla s'éloigner et perdre son relief, les collines lui apparurent en plein ciel. Il jeta un coup d'œil sur le côté. Les sommets des arbres défilaient à toute vitesse à moins de trente mètres sous eux.

« Hé ! hurla Bandon. On vole ! »

Le nez se releva, pointé maintenant vers le ciel. Chester poussa le manche à balai vers l'avant, sentit l'appareil ralentir, hésiter imperceptiblement, puis piquer du nez. Il avala sa salive. « Bloqué, dit-il. De quoi se tuer.

— Dites donc, Chester, c'est bath ! » cria Bandon.

Chester poussa légèrement en avant, puis légèrement sur la droite. L'appareil vira maladroitement.

« L'aileron ! » pensa Chester. Il déplaça imperceptiblement le manche à balai vers la gauche. L'appareil pris dans des courants d'air se mit à vibrer dangereusement. Chester serra les dents en essayant de rétablir la situation. Laisse-le voler seul, se remémora-t-il en s'appliquant à se détendre. Un coup de vent secoua l'appareil qui se redressa. Le nez se releva : Chester poussa le manche à balai vers l'avant. L'appareil piqua. Le flanc d'une colline se précipitait vers eux. Chester agit sur le gouvernail, coordonna les ailerons ; l'appareil s'inclina et vira.

« Youpiiiii ! cria Bandon. C'est comme les oiseaux, Chester ! »

Une vallée se creusait devant eux, faille abrupte entre les collines. Chester se dirigea droit sur elle. Il respira à fond et laissa le manche à balai revenir lentement à sa position première.

« Ça va tout seul, Chester, dit Bandon. V' voulez des noix ?

— Non, merci, plus tard, cria Chester. Pour l'amour du ciel, tenez-vous tranquille et laissez-moi piloter.

— Hé, Chester, c'est marrant, dit Bandon.

— Qu'est-ce qui est marrant ?

— On monte au lieu de descendre. Dites donc, Chester, comment on va faire pour descendre si c't'engin n'arrête pas d'monter ?

— Vous délirez », dit Chester.

Le vent sifflait à ses oreilles, lui faisait pleurer les yeux. Il se tordit le cou pour jeter un coup d'œil par-dessus son épaule. Loin sous eux, les arbres se fondaient maintenant en une immense tache verte. Il regarda en arrière. Le plateau était à près de deux kilomètres derrière eux.

— Vous avez raison ! dit Chester. Je vois la surface du plateau. On a dû tomber en plein sur un courant ascendant.

— C'est bon ou mauvais ?

— Très bon. Maintenant, ne parlez pas pendant quelques minutes : je vais essayer de battre un record de Tricennium ! »

« Huit kilomètres, cria Chester. C'est le Centre, là, derrière nous.

— Comment on peut voler, Chester, sans battre des ailes ?

— Nous sommes portés par des courants ascendants qui suivent le flanc de la colline. Nous les avons pris sous un très mauvais angle, mais le mouvement ascendant est si fort que nous gagnons de l'altitude en dépit de notre inefficacité. J'espère rencontrer des courants chauds là-bas, au-dessus de la plaine. On doit être à près de mille mètres, maintenant. J'aimerais prendre encore cinq cents mètres d'altitude et mettre le cap sur le Tricennium de la Sagesse Originelle. Si on pouvait tenir quelques kilomètres, ça nous épargnerait une longue marche.

— J' suis tout à fait d'accord, Chester. Ça m' plaît drôlement, l'avion.

— Cette remarque tiendrait à prouver que vous avez abandonné votre philosophie de la vie naturelle.

Il y a un monde entre un avion – même un avion très primitif comme celui-ci – et la pierre taillée.

— Mais vous y êtes pas, Chester ! L'avion, on l'a fait tout seuls, avec du bois et d' la colle de lapin.

— Plus quelques morceaux de nylon et du fil d'acier. Et puis, n'importe quel objet manufacturé est fait avec de bons vieux matériaux naturels, même les lampes pour le tridimensionnel. N'importe quel matériau est naturel si vous ne considérez que son origine. Et il est tout à fait légitime de chercher à modifier la nature pour acquérir un peu de confort, mais c'est le mauvais usage que nous faisons du confort qui enlève toute saveur à la vie.

— P't-êt'e ben. Mais c'est pas tellement les trucs, c'est les gens qui m'emmerdent. J'aime pas qu'on m' dise c' que j'ai à faire, ou qu'on m'oblige à faire c' que j' veux pas faire. Dès qu'on aura atterri, je crois qu' je retournerai dans les collines.

— Mais, Bandon, apprenez à faire quelque chose que les autres désirent ou dont ils ont besoin, et personne ne vous fera la loi. Les protestations les plus véhémentes contre l'injustice sociale viennent toujours de gens qui ne savent rien faire qu'un singe ne fasse mieux qu'eux. Pourquoi pensez-vous qu'on apprécie tellement les rares grands talents qui se révèlent chez les chanteurs, les acteurs, les footballeurs, les médecins, les ingénieurs ? C'est parce qu'il y en a trop peu, et que chacun d'eux est un trésor. Et si un nouveau venu apparaît et écrit une chanson qui touche quelque chose en chacun, il n'a pas besoin de se soucier de défendre son indépendance. Ses admirateurs s'en chargeront.

— Ouais, j' devrais p't-êt'e ouvrir un cours de tir à l'arc, comme vous disiez. Vous croyez qu' les gens viendraient et qu' ça les amuserait d'apprendre ?

— Essayez et vous verrez. S'il y a quelque chose qui vous fait aimer le tir à l'arc, les autres l'aimeront aussi. Soyez excellent dans un domaine et faites-le savoir.

— Hé, Chester, regardez, là, au-dessous. Y a une ligne qui coupe toute la campagne.

— C'est une route, expliqua Chester. C'est épatant. On n'a plus qu'à la suivre pour arriver au Tricennium.

— Et là-bas, très loin, on dirait des maisons.

— C'est possible. De cette altitude, on devrait voir le Tricennium ; il n'est qu'à une vingtaine de kilomètres. »

Chester leva les yeux pour localiser des cumulus, et manœuvra pour placer l'appareil dans l'ombre du plus proche. Les courants ascendants secouèrent le minuscule appareil. « Ça y est, Bandon, on y va ! » Il vira sur la droite et mit le cap sur la lointaine cité.

* *

*

Une demi-heure plus tard, le planeur dépassait en sifflant une rangée de grands arbres, évitait de justesse une maison et s'apprêtait à atterrir sur une vaste pelouse. Il fit du rase-mottes sur cent mètres, puis heurta brutalement le sol et fit encore une vingtaine de mètres en glissant sur l'aile avant de s'arrêter, l'aile piquée dans le gazon.

« Ouf », soupira Chester. Il se mit à quatre pattes et regarda la pelouse minutieusement entretenue, la ligne sage et pacifique des toits, et la demi-douzaine d'hommes qui trottinaient à leur rencontre.

« Préparez-vous à une réception plutôt fraîche, Bandon. Je ne suis pas sûr qu'ils apprécient beaucoup ma petite contribution à la société. Et ils sont peut-être bagarreurs.

— J' voudrais bien qu'y s'y frottent, avec moi, grommela Bandon.

— Ne prenez pas des décisions prématurées et regrettables ; ils n'ont l'air de rien, mais ils sont pleins de surprises. »

L'homme de tête arrivait. « Extraordinaire ! commenta-t-il en regardant le planeur, Chester, Bandon et le long sillon creusé dans l'herbe. D'où diable venez-vous ? »

Le second le rejoignit. « Alors, Gayme, qu'est-ce que je vous avais dit ? Un appareil volant, à ailes rigides, piloté par des hommes. Regardez ces deux garçons. Ils ont l'air tout à fait ordinaires. Donc, vous aviez tort en parlant de phénomène supernormal.

— Cette manifestation est supernormale, je le maintiens, en ce sens qu'elle surpasse le cours des événements normaux. Notez l'absence de force motrice. Et d'abord, comment cet engin et ces hommes sont-ils arrivés là-haut ?

— Écoutez, dit Chester.

— Ta-ta-ta, Gayme. Je suis sûr qu'il y a une explication rationnelle très simple. Je propose de commencer par le commencement, et de leur poser quelques questions. Il considéra Bandon. Vous, monsieur, voyez-vous un inconvénient à me révéler comment vous êtes descendu de ce ciel vide ?

— Aucun, c'est facile, dit Bandon. J'vis sur un nuage, et j'suis descendu pour r'faire ma provision d'rayons d'lune. Vous avez d'aut' questions ? Sinon, j'mangerai bien un morceau. J'ai faim.

— Ah, ah ! ricana Gayme. C'est bien ce que je pensais. Il faut consulter Norgo.

— C'est ici que je suis arrivé, dit Chester. Écoutez, Bandon. Je vais me glisser jusqu'à la place, en ville et m'occuper de quelques petites choses. Je ne vous reverrai sûrement jamais, et je vous abandonne tous mes droits sur le planeur. Ne vous le laissez pas enlever. Ils sont très forts pour s'approprier ce qu'ils veulent au nom de la science. Et n'oubliez pas le cours de tir à l'arc.

— Pas si vite, Chester. Moi, j'trouvais qu'on s'entendait bien tous les deux, j' croyais qu'on resterait ensemble.

— Désolé, mon vieux Bandon. Ç'a été une expérience très enrichissante, mais il faut que je m'occupe de mes affaires, s'il n'est pas déjà trop tard. Je vais chercher un petit coin tranquille et dormir quelques heures. Bonne chance. »

Bandon lui serra la main. « Bon, alors, adieu, Chester. Et faut pas m'en vouloir d'vous avoir mis dans l'pétrin, là-bas.

— Ainsi, pérorait Gayme, le phénomène doit être mis en rapport avec les précipitations spontanées de grenouilles rapportées parfois au sujet de contrées éloignées.

— Qui est éloigné de quoi ? s'enquit ironiquement son ami.

— Maintenant, je...»

Chester traversa tranquillement la pelouse. Personne ne le rappela.

* *

*

Dans la pénombre grandissante, Chester traversait la place et se dirigeait vers l'ombre projetée par la coupole, lieu de son arrivée, dix mois plus tôt. Comme il arrivait aux motifs floraux entourant le monument, une haute silhouette lui barra le chemin, et se mit à détailler le corps souple et bien musclé de Chester, son visage hâlé, ses bras nerveux, ses cheveux courts décolorés par le soleil et son costume bien coupé à la mode du Tricennium. « Oh, excusez-moi, dit-il, j'attendais le pauvre minable qui faisait une fixation à l'égard du tapis. On dit qu'il s'est échappé du Centre au beau milieu de l'expérience. Vous faites partie de l'équipe de Norgo ?

— Je suis le pauvre minable, répondit carrément Chester. Laissez-moi passer, Devant.

— Quoi ? C'est vous ?

— Oui, c'est moi, c'est bien moi, et je veux reprendre ce qui m'appartient, maintenant. »

Devant se mit à rire. « Toujours la même obsession pathétique, hein ? Enfin, Norgo nous avait prévenus que vous viendriez probablement par ici. Maintenant, je vais vous ramener au Centre pour finir vos études expérimentales.

— J'ai déjà pris mes diplômes.

— Non ? » Devant recommença à rire, et étendit le bras pour saisir Chester. Il y eut un bref combat, et Devant alla heurter le pavé, rudement.

« Je suis bien content de vous avoir rencontré, Devant, dit Chester en l'enjambant. C'est toujours une affaire classée. Mais si j'arrive trop tard pour aider mes amis, je reviendrai pour m'occuper de vous. »

Devant se remit péniblement sur pied et donna l'alarme. Des cris lui répondirent, suivis par un bruit de course. Chester courut vers le tapis, contourna un banc de pierre en dérapant, et perçut les contours incertains d'un fauteuil. Un projecteur s'alluma soudain au-dessus de lui, lui montrant des hommes qui le cernaient. Norgo les commandait. Il leva la main. Le détachement s'arrêta.

« Ordinateur, êtes-vous là ? cria Chester d'une voix pressante. Il y eut un long silence.

— Chester, vous savez bien qu'il vous est défendu d'aller sur le tapis, cria Norgo. Allons, venez sans faire d'histoires.

— Faites attention, dit Devant en se frottant la joue. Il a appris quelques prises.

— Ah, monsieur Chester, dit la voix familière venant du ciel, j'ai eu quelques difficultés à localiser votre position.

— Attendez, dit Chester. J'arrive. Il se tourna vers Norgo. Je suis désolé de partir, cria-t-il, solidement campé sur le tapis. J'aurais aimé rester plus longtemps, mais il faut que je m'occupe de mes affaires personnelles. Toutes mes amitiés à Kuve, et méfiez-vous d'une canaille du nom de Grizz. Il vit dans les collines, mais il prépare un raid sur le Tricennium.

— J'espérais que votre délire se calmerait une fois que vous seriez séparé de votre fétiche, dit Norgo avec tristesse. Tant pis. » Il fit un signe. Le détachement se remit en marche.

« Adieu, Norgo, cria Chester. Et merci pour tout. Quand je serai parti, n'oubliez pas qu'il faut accepter la réalité. N'être-pas n'est pas ne-pas-être.

— Bon, Ordinateur, ajouta-t-il, transportez-moi où est Génie. »

* *

*

Les premières lueurs de l'aube se levaient sur la ville. Chester regarda autour de lui. Rien n'avait changé depuis sa brève apparition en ces lieux, dix mois plus tôt, si ce n'est que la foule s'était réduite à quelques enragés badauds. La rue était toujours barrée, mais la phalange de cars de police n'avait plus que deux véhicules. Deux énormes poids lourds trônaient dans chacun d'eux, mais, par bonheur, tournaient le dos à Chester.

« Restez là, Ordinateur, dit Chester à voix basse. Je vais essayer de trouver Génie, mais ça pourrait prendre assez longtemps.

— Très bien, monsieur Chester, claironna la voix de l'ordinateur. En attendant, je vais me distraire à faire l'analyse de...

— Chut ! jeta Chester. Trop tard. Quatre gueules de flics se tournèrent vers lui avec un parfait ensemble. Les portes des cars s'ouvrirent bruyamment, des pieds crissèrent sur le sol. Deux flics s'avancèrent vers Chester, tandis que les deux autres retournaient à leur véhicule en remontant leur

ceinture.

— Dis donc, qu'est-ce que ça fait ici, le tapis et les fauteuils ? demanda l'un.

— V'ia qu'y sont rev'nus !

— Vous, là-bas, vot' nom ? » demanda l'autre.

Chester se croisa les bras et foudroya le chef des flics. « J'avais pourtant laissé des instructions pour que cette rue soit étroitement surveillée, brailla-t-il. Qui a apporté ces trucs-là ? Vous vous croyez aux puces ?

— Qu'est-ce que c'est ? dit le chef d'un air ahuri.

— Boutonnez votre uniforme, jeta Chester d'un ton sec. Et une autre fois, rasez-vous avant de prendre votre service. »

Il mit les mains derrière le dos et se mit à marcher de long en large devant les flics.

« Brigadier, il faut cirer vos bottes. Et laver votre car.

— Mais, qui êtes-vous, à la fin, demanda un flic.

— Qui êtes-vous, *Monsieur* ? tonna Chester. Alors, vous n'avez jamais vu un uniforme de préfet de police ?

— Si, justement, répliqua le flic du tac au tac. Et c'est pas ça du tout.

— De la police d'État, je veux dire, corrigea Chester.

— De la police d'État ? Merde, j'en ai vu un aux courses la semaine dernière.

— De la police du Département d'État, imbéciles ! rugit Chester. Vous ne comprenez donc pas qu'il s'agit d'une affaire d'importations internationales ? Car, continua-t-il sur un ton confidentiel, je sais de source sûre que cette affaire est liée à une invasion interplanétaire, prévue pour bientôt.

— Merde alors ! dit un flic.

— Et maintenant, est-ce que vous vous souvenez du cas d'une jeune femme nue, arrêtée dans ces parages il y a quelque temps ? »

Les flics se regardèrent d'un air ahuri. L'un enleva son casque chromé en levant les yeux au ciel.

« Eh ben, dit-il, heu...

— J'crois que j' me rappelle de que'que chose, commença un autre.

— Très bien. Quelles dispositions a-t-on prises à son sujet ? Je ne me souviens plus très bien.

— Bon, voyons...

— On l'a peut-être renvoyée chez elle après avoir purgé une peine légère ? suggéra Chester. Elle a peut-être trouvé du travail par ici.

— Du travail ? répéta un flic, en fixant Chester.

— Venez donc au poste avec nous... heu... monsieur le Préfet ? On pourra sûrement s'occuper d'vous là-bas.

— Mais elle est encore en tôle, c'est sûr, intervint un autre flic. Et vous pourrez p'têt'e même aller lui faire une p'tite visite.

— Bonne idée, dit Chester avec décision. Allons-y immédiatement.

— Alors, par ici. »

Chester monta dans l'un des cars avec deux agents. Il se taisait, tournant et retournant les faits dans sa tête. Après dix mois, il était peu probable que Génie soit toujours dans la prison locale. Et elle avait peut-être même aggravé le délit originel par d'autres délits, tels que attentat à la sécurité de l'état, destruction de propriété publique, tentative d'évasion, rébellion contre les autorités, et incapacité de produire un permis de conduire. Et, bien entendu, elle était sans le sou, – ce qui est toujours un désavantage quand on a affaire à la loi.

Le véhicule s'arrêta devant un bâtiment de brique rouge. De chaque côté de la porte, un pilier

surmonté d'un globe de verre dépoli où se lisait le mot : Police. Chester descendit, et monta le perron derrière le chauffeur, tandis que son acolyte fermait la marche. Puis ils suivirent un corridor et entrèrent dans une pièce où un petit homme maigre en uniforme rouge, retranché derrière son bureau, les regardait avancer d'un air exaspéré. « O. K., mon pote, dit le chef à Chester. Vous d'vineriez jamais qui c'est, c'gars-là – le Préfet de la police internationale. J'vous l'passe !

— Ce que j'aimerais savoir... commença Chester en s'avançant.

— Y s'est amené dans la rue interdite, et y veut savoir c' qu'on a fait d'la mignonne qu'on a ramassée là-bas y a que' que temps.

— Et pendant qu'on parle d'ça, le tapis et les fauteuils sont rev'nus, dit obligeamment l'autre flic. »

L'homme fit un bond derrière son bureau. « Revenus ? J'espère que vous avez vu qui les a ramenés !

— Non, mais y dit qu' c'est une invasion de Martiens, continua le flic. Ils étaient trop rapides pour nous ; ils avaient une voiture de course, alors...

— Imbéciles ! Kablitzki, vous perdrez vos gallons avec cette histoire ! Retournez immédiatement là-bas, et surveillez-moi la zone – et pas en restant dans la voiture à écouter vos saloperies de twist et jerk !

— Mais, brigadier, qu'est-ce qu'on fait d'not' prise ? Il est complètement cinglé, et dangereux, avec ça ! »

Le chef jeta un coup d'œil sur Chester. « Il s'est échappé d'un film publicitaire, c'est pas possible ! Coffrez-le pour offense à la justice.

— Écoutez... » commença Chester.

Les deux flics se tournèrent vers lui d'un air soulagé en tendant quatre mains larges comme des battoirs pour l'attraper. Chester se pencha, saisit l'un des bras tendus, tordit le poignet en arrière et poussa. Le flic se débattit en hurlant, et s'affaissa comme une masse.

« Je ne veux qu'un petit renseignement, déclara Chester. La jeune fille dont je vous ai parlé est-elle encore en prison ? »

Le second flic s'avança en grondant. Chester le saisit au collet, l'assomma, et il alla rejoindre son compagnon au tapis.

« Attention ! cria le chef en ouvrant un tiroir. Chester était déjà sur lui et le secouait énergiquement.

— Écoute, imbécile ! braillait Chester. Où est la fille qu'on a arrêtée pour attentat à la pudeur ? »

Le chef essaya virilement de se débattre. Chester lui tapa la tête contre le plancher. Et comme l'un des flics se relevait en titubant, il lui envoya la tête du chef dans l'estomac.

« Et maintenant, attention, continua-t-il en renversant l'infortuné dans son fauteuil. Tout ce que je veux, c'est des renseignements sur la jeune fille. Tu ferais mieux d'aider un bon citoyen respectueux de la loi.

— Elle est... dans la section des femmes... côté nord, première cellule à droite.

— Où sont les clés ?

— C'est une... combinaison.

— Quelle est la combinaison ? »

La porte s'ouvrit brusquement. Un énorme flic s'avança en roulant des yeux furibonds et en tirant son pistolet. Chester se fit un bouclier du chef. D'autres flics arrivaient maintenant. Dans le corridor, une sonnerie d'alarme se mit à hurler. Bruit de pas. Chester repoussa le chef, fit demi-tour, se croisa les bras devant la figure, plongea par la fenêtre, atterrit sur une pelouse dans une pluie d'éclats de verre, roula sur lui-même, et courait déjà en se relevant. Il sauta une haie et courut à toutes jambes vers une ruelle sombre, de l'autre côté de la rue. Un homme surgit devant lui.

« Attrapez-le ! » rugit Chester. L'homme s'écarta d'un air étonné. Chester dévala la ruelle à toute allure, et ne se remit à marcher qu'en débouchant dans une rue passante. Il avait manqué son coup, mais il savait au moins où se trouvait Génie. Pauvre petite ! Passer près d'un an en prison !

Un peu plus loin Chester tomba en arrêt devant une immense vitrine où on lisait en lettres de vingt centimètres : AUTOCHENILLES. Derrière la vitre, un gigantesque véhicule jaune brillait de tous ses chromes, ses phares et ses antennes. Une pancarte, placée devant le monstre doré, annonçait :

AUTOCHENILLE DÉCAPOTABLE,
DERNIER MODÈLE
(Pneus à flancs blancs non compris.)

Une petite porte sans prétentions s'ouvrait à côté de la vitrine. Chester la poussa. À l'intérieur, un vendeur aux cheveux gominés et au sourire stéréotypé, nonchalamment adossé au flanc rutilant de la puissante machine, faisait l'article à un client bedonnant. «... versements mensuels », disait-il. Chester se glissa derrière l'immense décapotable, monta sans bruit jusqu'à la porte, ouvrit le toit sphérique et s'installa aux commandes. Les instruments étincelants du tableau de bord semblaient lui faire signe. En bas, le vendeur continuait, «... chauffage et radio, lave-vitres, phare pour la marche arrière, sièges ajustables, fenêtres, toit, volant, freins, vitesses synchronisées, intérieur luxueux, poubelle, coussins en mousse de caoutchouc, télévision...»

Chester chercha le starter sur le tableau de bord. «... échappement contrôlé, disait le vendeur. Et notez bien que vous avez, non pas un seul, mais deux klaxons à air comprimé, que nous avons baptisés « Trompettes du Jugement Dernier »... Chester mit le contact. Le moteur se mit à ronfler. Il passa en première et démarra en direction de la vitrine. Le vendeur, éberlué, s'écarta en hurlant. Le client se mit précipitamment à l'abri. La grande lame luisante frappa le verre qui retomba en une gerbe scintillante. Le tracteur passa en cahotant à travers l'ouverture, tourna à droite, écarta d'une pichenette une minuscule voiture et se mit à descendre l'avenue. Les « Trompettes du Jugement Dernier » donnaient à plein tandis que Chester passait en troisième dans un hurlement de pneus. La foule se dispersait devant le monstre. Un car de police alerté, se hâta de lui laisser la voie libre. Chester fit une embardée et écrasa l'arrière d'une petite voiture qui le gênait. Puis il fit un crochet pour épargner un homme-sandwich, et retourna un camion de bière par la même occasion. Il approchait du but.

Chester tourna dans une rue où quelques ronds-de-cuir palabraient avec excitation sur la pelouse du tribunal. Le chef avait dit « l'aile nord ». Chester se repéra sur le soleil, tout en manœuvrant pour passer par une trouée de la haie. Le nord était à sa droite.

Des badauds qui regardaient la scène en faisant de grands gestes, se sauvèrent à toutes jambes quand la machine géante tourna en vrombissant, écrasa la haie et monta sur la pelouse. Les chenilles impitoyables firent disparaître une plate-bande de pétunias en un clin d'œil. L'autochenille s'arrêta sous les petites fenêtres à barreaux, percées tous les trois mètres dans le mur de brique. Les piailllements excités des détenues arrivaient à dominer le bruit du moteur.

Chester ouvrit la porte et se pencha en criant : « Génie ! C'est moi, Chester ! »

Il y eut une détonation, et une balle vint frapper le flanc du tracteur. Chester rentra dans la cabine. Au-dessus de lui, un visage familier apparut à la fenêtre. Il fit des signes frénétiques dans sa direction. On lui répondit avec hésitation. Chester mit en marche arrière, recula, pivota et revint sur ses pas. Il fit porter le coin de la lame contre le bas du mur, et appuya sur l'accélérateur. La chenille se cabra et les roues se mirent à patiner à mesure que le sol se creusait sous elles, et que la terre jaillissait en gerbes, à l'arrière.

Chester recula, abaissa la lame, et poussa le moteur. L'énorme machine fit un bond en avant et entra dans le mur de brique avec un vacarme assourdissant. Chester fut presque projeté hors de son siège. Dans

un nuage de poussière, les briques se mirent à pleuvoir, rebondissant sur le capot luisant et martelant le toit transparent. Des morceaux de poutres tombaient, tous clous dehors, ou restaient à se balancer lamentablement dans l'ouverture béante.

Chester fit marche arrière et étudia la situation. Le pistolet fit feu, quatre fois, à intervalles rapprochés. Le dôme de plastique s'étoila à deux endroits, près de sa tête. Il avait fait un trou de deux mètres sur trois, par lequel il apercevait des meubles de bureau. Pendant qu'il regardait, un autre pan de mur s'écroula. Il redémarra et entra dans le mur. Quand il s'éloigna du tas de débris, les lambourdes du plancher supérieur étaient visibles, et prêtes à crouler sous le poids d'une énorme poutre d'acier. Chester entra dans le bâtiment et recommença à ébranler les murs. Deux cloisons s'écroulèrent révélant l'intérieur des cellules et leurs couchettes métalliques retournées.

Chester fit avancer l'autochenille près de l'ouverture, ouvrit le toit et appela Génie. Elle apparut à quatre pattes, regardant avec étonnement l'énorme machine qui grondait sous elle.

« Vite, vite, Génie ! » ordonna-t-il. Il jeta un regard par-dessus son épaule. Le gros flic s'efforçât de recharger son pistolet à toute vitesse. D'autres flics couraient dans toutes les directions.

« C'est vous, Chester, c'est bien vrai ? demanda Génie d'une voix tremblante.

— Vite ! » Il lui tendit les bras. Génie passa ses jambes fines par l'ouverture, se suspendit par les mains et se laissa tomber dans les bras de Chester qui la jeta prestement sur le siège, referma le toit juste au moment où le flic faisait feu. Il recula à toute vitesse, pivota et traversa la pelouse en trombe. Des coups de feu éclatèrent. Une balle ricocha sur le toit.

« Chester... C'est vous ? Mais vous avez tellement changé, vous êtes si beau !

— Excusez-moi, Génie, je n'ai jamais eu l'intention de vous abandonner. Je suis revenu aussi vite que j'ai pu, mais...

— Mais, Chester, vous vous êtes conduit en héros ! J'ai immédiatement reconnu votre voix. Mais où avez-vous trouvé cette machine extraordinaire ?

— Pas mal, hein ? Et parfaitement adaptée au trafic ! Climatisée, insonorisée, sans parler des glaces sécurit, heureusement pour nous. Mais pour en revenir à vous, je ne me console pas à l'idée que vous avez passé près d'un an en prison.

— Un an ? Mais, Chester, il n'y a pas deux heures que nous nous sommes quittés ! »

Chester ouvrit de grands yeux : « Mais...

— Où allons-nous, maintenant, Chester ? Et dites-moi d'où vous tenez ces vêtements, et ce teint bronzé, et ces bras musclés.

— Je... enfin, je veux dire... vous... Bon, n'en parlons plus. On s'expliquera plus tard. Maintenant, il faut déblayer le chemin pour revenir au tapis. »

Chester tourna dans la rue où le tapis, étroitement surveillé par la police, les attendait. Une voiture de pompiers les doubla, fit une embardée, monta sur le trottoir. On brancha les lances et on commença à arroser la chenille. Chester ralentit, cramponné au volant, franchit péniblement le dernier barrage et freina brusquement. Il ouvrit le toit et, au milieu des huées, il aida Génie à descendre. Elle enjamba lestement les restes des tréteaux brisés et sauta sur le tapis où Chester la rejoignit aussitôt. Deux sempiternels flics en rose les chargèrent, matraques levées.

« Et maintenant, dit Chester en saisissant la main de Génie, ramenez-nous à l'endroit où nous avons laissé Case, Ordinateur ! Et tâchez de ne pas vous tromper dans vos calculs, cette fois ! »

* *

*

Les silhouettes des grands buildings s'estompèrent sur le ciel ensoleillé. Chester et Génie se trouvaient maintenant au milieu d'une vaste prairie, à l'ombre d'un grand arbre. Elle se tourna vers lui et l'embrassa.

« Oh, Chester, si vous saviez comme je m'amuse !

— Vous vous amusez ! Mais, Génie, ils tiraient sur nous avec de vraies balles !

— Oui, mais avec vous, rien ne pouvait nous atteindre !

— C'est un point de vue ! Enfin, c'est toujours une consolation de penser que vous n'avez pas passé un an en prison. Si vous saviez comme j'ai pensé à vos souffrances dans cette cellule ! Et Case ! Je pensais qu'il serait trop tard pour le secourir ; mais maintenant, en se dépêchant...

— Je suis sûre qu'il ne lui sera rien arrivé. Elle regarda en direction des collines, d'un air angoissé. Pourtant, on ne voit plus de fumée. Mais je suis sûre qu'on n'a pas rôti M. Mulvihill !

— Si ces maudits sauvages ont touché un cheveu de Case, je les étriepe tous ! »

Après vingt minutes de marche, ils arrivèrent à la lisière de la forêt. Deux hommes imberbes en pagnes de couleur et une jeune femme parfaitement bien faite apparurent sur le sentier. Ils s'arrêtèrent en les voyant, puis leur firent des signes d'amitié et se mirent à chanter et à danser.

« On dirait que ce n'est plus la même tribu, dit Chester. Ils sont bien plus beaux.

— Je crois qu'ils nous font signe de les suivre. »

Avec des gestes véhéments, les indigènes se mirent à courir, en s'assurant que les autres les suivaient.

« C'est notre chemin, de toute façon, allons-y. »

Chester et Génie s'engagèrent sur le sentier et ils arrivèrent bientôt à la clairière où ils avaient assisté au combat de Case et du géant.

« Ils n'ont pas laissé de trace, dit Chester en regardant autour de lui. Plus de cages, rien. » Ils continuèrent, montèrent une pente boisée, et émergèrent soudain dans un village. La rue principale, large et fraîche, était ombragée par de grands arbres, bordée de plates-bandes de fleurs sauvages derrière lesquelles s'élevaient de charmantes huttes de brique. La prairie d'alentour, avec ses bouquets d'arbres bien taillés, ressemblait davantage à un parc qu'à la nature sauvage qu'ils avaient connue. Un imposant vieillard en short et gilet de tissu grossier, sortit de la plus grande maison du village, et vint vers eux en se tirant la barbe.

« Mon Dieu ! dit Chester interloqué. Mais ce n'est pas là, Génie ! Vous vous êtes encore trompée !

— Je ne sais pas, Chester.

— Regardez le vieux barbu. Il est immense. Ce doit être un des premiers Mulvihill ; il ressemble assez à Case pour pouvoir être son grand-père. »

Le vieillard vint à eux, regardant fixement Chester et Génie. Il se tirait la barbe en hochant la tête.

« Alors, dit-il, vous êtes quand même revenus ! »

Au sommet d'une colline, Chester, Génie et Case se reposaient sous un banc à l'ombre d'un cerisier sauvage. La pente couverte de sapins se terminait dans un lac aux eaux limpides. Une jeune indigène, inclinant une jarre de pierre au-dessus de leurs gobelets de verre grossier, leur versait un vin brunâtre. « Répète-moi ça un peu, lentement et distinctement, Chester, dit Case. Tu dis que c'est encore le même jour que quand vous vous êtes sauvés ?

— Pour Génie, oui. Moi, j'ai vécu dix mois depuis.

— C'est vrai que tu n'es pas le même, Chester. Je crois qu'on n'arrivera jamais à comprendre. C'est les compteurs de temps de l'ordinateur qui sont déréglés !

— Case, quand on est partis, on pensait qu'ils allaient te rôti vivant. Comment est-ce que tu t'y es

pris pour t'attirer leurs bonnes grâces ?

— Attends que je me rappelle. La dernière fois que je vous ai vus, tous les deux, vous sortiez discrètement de la clairière. J'ai continué à jongler pendant une heure. Puis j'ai fait quelques sauts périlleux en arrière, j'ai marché sur les mains, et j'ai terminé par un numéro de funambule, sur une corde que je leur avais demandée. À ce moment-là, ils se sont aperçus que vous leur aviez faussé compagnie. J'ai essayé de leur faire comprendre par signes que vous étiez envolés, comme des diables qui se respectent. Mais ils s'en fichaient complètement. Ce qu'ils voulaient, c'était de me voir marcher sur la corde raide.

— À ce moment-là, tu as dû penser qu'on t'avait laissé tomber.

— Je dois reconnaître que j'ai été fou furieux quand je ne vous ai pas vus revenir immédiatement, un bataillon de marines sur les talons. Ça a dû me prendre environ deux ans, avant de m'habituer à l'idée de finir ici. J'ai pensé qu'il vous était arrivé quelque chose et que je ferais mieux de m'organiser. À ce moment-là, les indigènes avaient déjà une haute idée de mes capacités ! Ils m'avaient laissé la meilleure tanière, dans le fourré, et ils m'apportaient tout le bois qu'il me fallait. C'était pas drôle, mais c'était pas fatigant. Bien sûr, trente ans après...

— Trente ans ! »

Case hocha sa tignasse blanche. « Ouais. À peu près. Au début, je faisais des encoches dans un arbre, pour marquer les jours, les mois, les années. Mais, à certains moments, j'avais tellement de chose à faire que j'ai oublié.

— Des choses à faire ? Mais quoi ?

— J'étais comme un pacha, couché toute la journée sans rien faire, mais rien. Et je voyais les indigènes s'épuiser à chercher juste de quoi ne pas crever de faim, sales, affamés, ignorants, rongés par les fièvres et dévorés par les insectes. Et la nourriture il fallait voir ça ! De la viande de chien à moitié crue, des navets écrasés et, de temps en temps, des baies sauvages, même pas mûres ! De temps à autre, aussi, je faisais mon numéro, un peu de jonglerie, ou un peu d'acrobatie, juste de quoi chasser les mauvais esprits.

« Et un jour, je me suis mis à réfléchir. C'était le genre de pays qui aurait fait la fortune d'un spéculateur, chez nous. Tout ce qu'il fallait, c'était couper les buissons, tailler les arbres, nettoyer la plage, charrier les ordures ailleurs, et enfin planter des arbres fruitiers et des fleurs...

« Très joli. Mais pour tailler les arbres, il me fallait une hache. Et pour avoir une hache, il me fallait du fer. Entre-temps, j'avais appris la langue des indigènes. Je leur ai demandé s'ils connaissaient un endroit où il y avait de la terre rouge, et je leur ai dit que c'était indispensable pour ma magie. Quelques semaines plus tard, des chasseurs m'ont apporté des échantillons qu'ils avaient trouvés de l'autre côté du lac. Le sorcier avait quelques blocs de charbon, dont il se servait pour sculpter les statues des dieux, parce que c'était facile à travailler. J'ai construit un genre de haut fourneau, et j'y ai empilé du minerai et des blocs de charbon. Et quelques heures après l'avoir allumé, comme prévu, le fer en fusion a commencé à couler.

« Mais, Case, qu'est-ce que tu sais sur la fusion du fer ? Tu n'as pourtant pas apporté un exemplaire du *Parfait Petit Fondeur*, non ?

— J'aidais le maréchal-ferrant, au cirque, quand il avait trop de boulot, dit Case. Au début, je ne savais par grand-chose, mais j'ai appris petit à petit. J'ai d'abord coulé une demi-douzaine de haches dans des moules en argile. Elles étaient assez bien réussies. Je les ai aiguisées sur une pierre, puis je les ai chauffées et trempées dans l'eau. Elles se sont durcies, au poil. Plus tard, j'ai découvert la bonne formule. Ça dépend des quantités de fer et d'autres trucs qu'on met avec le minerai.

— Une proportion de carbone entre 0,7 et 1,7 pour cent donne une combinaison optimale de dureté et

de malléabilité, dit Génie.

— Tu aurais dû être là, ma petite, soupira Case. Tu m'aurais bien aidé. Enfin, on s'est arrangés. J'ai forgé une lame de fer, je lui ai adapté un manche, et ça nous a fait un couteau pour façonner les manches des haches. Ensuite, on a commencé à déblayer le terrain, et comme il faut ! Les bêtes ne pouvaient plus se glisser dans le village, elles n'avaient plus rien pour se cacher. Je leur ai fait arracher tous les buissons et les mauvaises herbes, et l'herbe a fini par prendre le dessus. Après, on a coupé tous les arbres à hauteur d'homme, on les a taillés, on a arraché les lianes, les plantes parasites et toutes les cochonneries. Ça a fini par ressembler à un parc.

« Ensuite, on a commencé à travailler au lac. Je leur ai fait faire des bateaux plats, et ils sont allés au milieu de l'eau pour enlever les branches mortes, les feuilles et les plantes d'eau, et à la fin, on a dragué le fond. On a fait une belle plage sur cette rive. Je leur ai aussi appris à pêcher et j'ai organisé une friture sur la plage. Au début, ils ne voulaient pas goûter au poisson, parce que leurs ancêtres n'en mangeaient pas, je suppose. Ces gars-là étaient aussi conservateurs que les deux cents familles. Mais une fois de plus, je leur ai dit que c'était de la magie, et ils ont essayé. Maintenant, ils passent la moitié de leur temps au lac. Plus tard, on a fait des scies, et je leur ai appris à débiter un tronc en planches. On en a fait des barques. Le plus marrant, c'est qu'après un certain temps, plusieurs gars se sont mieux débrouillés que moi pour construire les bateaux et aussi pour pêcher. Je leur ai fait des arcs et des flèches à pointes d'acier. Je leur ai fait des couteaux à écorcher et je leur ai montré comment gratter les peaux et les travailler jusqu'à ce que le cuir soit souple.

« Il y avait des tas de moutons et de bétail sauvage, par ici. On a fait des cordes avec des lianes tressées, et on a attrapé un couple de jeunes chèvres, et une bestiole qui ressemblait à une vache à longues cornes du Texas, mais en beaucoup plus grand. Plus tard, on a ajouté un veau et une génisse et, en l'espace de deux ans, le troupeau a pris tournure. On les laisse paître dans le parc, ça empêche l'herbe de pousser. Et, bien entendu, je leur ai appris à traire et à faire du fromage.

— Je n'aurais jamais cru que tu étais si calé pour t'occuper du bétail, interrompit Chester.

— Dès qu'on a un peu travaillé dans un cirque, on sait par quel bout on nourrit une bête. Et c'était bien le dernier de mes soucis. Ça me faisait plaisir d'admirer le parc et la plage et de penser à la fortune que je pourrais faire si j'avais ça chez nous. Et là-dedans, je voyais les filles de la tribu s'amuser, fesses à l'air, crasseuses, grasses, avec des cheveux huileux et une odeur à s'évanouir si on s'approchait trop. Case soupira. Je ne devais pas être beaucoup mieux. J'avais perdu l'habitude de me raser, et ça ne sert à rien de prendre un bain quand il faut remettre après les mêmes peaux crasseuses. C'est ce qui m'a donné l'idée qu'il était temps de développer les industries féminines.

« D'abord, j'avais besoin de tissu, pour me débarrasser de l'odeur des peaux. J'ai fait des essais avec le poil des chèvres, mais ça n'a pas donné grand-chose. On a cherché du coton sauvage dans toute la région, sans rien trouver. Mais on est tombés sur une espèce de chanvre. Je me suis mis à faire un rouet, et on a préparé une montagne de fil. J'avais construit un métier, ça n'était pas trop difficile. On a commencé par tisser une couverture.

« Ensuite, j'ai appris à plusieurs femmes à filer et à tisser. J'ai fait quelques aiguilles en os ; en acier, c'était trop difficile. Je ne suis pas très doué pour la couture, mais j'avais le temps. Je me suis fait des pantalons, tant bien que mal, et une chemise. Mais les manches, c'est trop chaud, pour ici, et c'est difficile à faire. Alors, je me suis décidé pour un gilet ; c'est suffisant pour ne pas avoir froid, à l'aube.

— Et l'hiver ?

— C'est drôle, mais il n'y a pas de saisons. C'est toute l'année comme maintenant.

— Âge préglaciaire, murmura Génie.

— Ensuite, il a fallu que je fasse du savon. J'ai pas mal tâtonné avec des graisses animales et des

cendres, mais je suis enfin arrivé à trouver une formule à peu près satisfaisante. Après, il a fallu les convaincre de se laver, mais je leur ai parlé du Grand Esprit, comme d'habitude, et tout de suite ils se sont mis à se frotter avec ardeur. Maintenant, ils en sont même maniaques ! Et puis, quand on est propre, ça démange si on recommence à laisser la crasse s'accumuler et on commence à remarquer l'odeur de son conjoint ! Et c'est comme ça que les derniers durs à cuire se sont fait traîner au lac et que les autres les ont brossés vigoureusement.

« Ensuite, j'ai décidé d'améliorer un peu l'esprit civique. L'endroit où étaient les huttes, ça ressemblait à une décharge d'ordures : grouillant de rats et de puces, et la collection la plus ahurissante d'os, de vieilles peaux, de tripes d'animaux – utilisées pour la magie –, de bêtes momifiées, et des tas d'autres saloperies, exactement comme dans le grenier de grand-mère, à la maison. Quand j'ai brûlé tout ça, tu peux être sûr qu'ils n'étaient pas contents. Mais je leur ai dit que c'était un ordre d'en haut, et tout aurait bien marché s'il n'y avait pas eu cette espèce d'andouille de sorcier qui a eu le toupet de me traiter de menteur. Tu vois ça d'ici !

— Mais après tout, Case, reconnais que tu prétendais toujours agir par ordre de Dieu.

— Et ça marchait comme sur des roulettes ! Et, en plus, c'est peut-être vrai ! Mais enfin, j'ai emmené le sorcier faire un petit plongeon dans le lac, et après ça, personne n'a jamais eu l'idée de se plaindre.

— Tu as eu de la chance qu'il ne cherche pas à se venger. D'après ce que j'ai lu sur les Chamans, ils peuvent être des ennemis très dangereux.

— Oui, mais quand ça s'est passé, je n'avais encore appris à nager à personne.

— Tu veux dire que tu l'as noyé ? C'est une solution un peu radicale, non ?

— Peut-être. Mais je me suis dit que, puisque j'étais en train de fonder une société, il valait autant le faire avec réalisme. C'est idiot de se laisser manœuvrer par un petit minable, surtout quand on a raison. Un avorton est aussi mauvais dictateur que n'importe qui. Et à mon point de vue, c'était à moi à défendre mes idées.

— Mais le prochain dictateur ne s'intéressera peut-être pas autant que toi au bien public. Et alors, qu'est-ce qui arrivera ?

— Pour être franc, Chester, je dois t'avouer que je ne m'intéressais pas du tout au bien public. Je voulais seulement m'organiser une vie agréable. Je voulais que les indigènes soient propres et en bonne santé, parce que je n'aime pas les gens sales, malades et puants. Je voulais qu'ils vivent bien, pour qu'ils aient le temps et le désir d'apprendre ce que j'essayais de leur enseigner, comme la pêche – pour pouvoir manger du poisson –, et l'élevage parce que j'aime le steak, et plus tard, apprendre à peindre des tableaux que j'aurais plaisir à regarder, et faire de la musique que j'aimerais écouter, et faire la cuisine parce que j'aime bien manger, et parce que tout ça réuni créerait une bonne atmosphère dans le village. Et à la fin, j'ai découvert que ce qui m'était le plus nécessaire, c'était encore d'avoir des compagnons agréables.

« J'enseignais à certains la sculpture sur bois, à d'autres l'agriculture, à d'autres la verrerie. Je parcourais les bois pour chercher des plantes qu'on pourrait cultiver, et je ramassais des échantillons de sols pour nous procurer d'autres métaux. Je dressais aussi les autres à en chercher. Maintenant, j'ai du cuivre, du plomb et un peu d'or. Je les ai entraînés à penser par eux-mêmes et à expérimenter des idées nouvelles. Et depuis que je me suis débarrassé du sorcier, je n'ai plus autant besoin de leur parler tout le temps des esprits. La jeune génération n'a plus besoin de la crainte des démons pour agir ; ils s'intéressent à ce qu'ils font, et c'est pour ça qu'ils continuent. D'ailleurs, beaucoup m'ont dépassé dans la plupart des domaines. Ils apprennent vite. Et je ne serai pas étonné si, un beau jour, l'un d'eux se mêle d'inventer la machine à vapeur ou de découvrir la chimie et la médecine.

— Quand même, un tyran...

— Le prochain tyran fera bien de faire attention à ne rien faire d'impopulaire, dit Case. Ils m'ont accepté parce que je leur ai apporté des choses valables. Ils sont égoïstes, mais à ma façon. J'ai établi un précédent. Et le prochain grand patron sera obligé de continuer dans la même voie, ou il rejoindra le sorcier dans le lac.

— Ton système a l'air d'avoir bien marché, dit Chester, en contemplant le village, si calme dans le crépuscule. Mais je ne peux pas me retenir de penser que tu aurais dû leur inculquer un peu plus d'idéalisme. Imagine qu'ils rencontrent des temps difficiles. Qu'est-ce qui arrivera s'il y a un changement de climat, ou une épidémie, ou même un simple incendie de forêt ?

— Je ne crois pas qu'un idéalisme à la noix les aiderait beaucoup. À mon avis, chaque fois que quelqu'un a conçu un noble plan pour l'Élévation de l'Humanité, les intéressés se sont retrouvés le bec dans l'eau. Dans notre village, tout le monde a sa place et tout le monde est à sa place. Mes cordonniers peuvent marcher la tête haute, et c'est la même chose pour les pêcheurs, les chasseurs, les mineurs, les tisserands, les vigneron et les potiers.

— Et les arts ? Avec leur formation matérialiste...

— Tout le monde chante et tout le monde danse. Tous participent à des jeux, tous font de la peinture et du modelage. Certains sont meilleurs que d'autres, mais ce qui compte, c'est que tous participent. Avec notre organisation, tout le monde est artiste, et pas seulement une poignée de cinglés.

— Vous n'avez pas l'air d'être très nombreux dit Génie. Pas plus de trois cents, d'après mes calculs.

— Trop de gens dans un même lieu, ça crée beaucoup de problèmes. Hygiène, transports, bruit, conflits d'intérêts. Et ici, ce n'est pas la place qui manque. J'ai mis douze autres villages en route, dans un rayon de quatre-vingts kilomètres, et aucun n'a plus de trois cents habitants. Chacun peut avoir autant d'enfants qu'il veut, mais celui qui fait dépasser au village la limite des trois cents doit partir pour fonder le sien. Et il y a toujours beaucoup de volontaires pour partir avec lui ; ceux qui veulent s'établir juste au bord d'une rivière ou d'un lac, des chasseurs qui veulent trouver un territoire vierge, etc., ils font beaucoup de commerce entre eux, et en général, les hommes choisissent leur femme dans un autre village. Ce doit être un des instincts primordiaux de l'homme que de préférer faire l'amour avec une étrangère.

— Décidément, l'administration des contributions paraît bien loin, dit Chester. Pourquoi notre vie est-elle si inutilement complexe ?

— Mais Chester, on est très bien ici. Pourquoi est-ce que tu ne t'y établis pas et que tu n'oublies pas tout le reste ? »

Chester secoua la tête. « J'ai d'abord essayé de résoudre la question des impôts en trouvant des moyens illicites de gagner de l'argent. Ensuite, quand tu as été en difficulté, je me suis sauvé et je t'ai laissé tomber.

— Mais on était d'accord...

— Génie a essayé de m'aider et je l'ai plantée là, elle aussi, continua Chester. J'étais tombé vraiment bien bas quand Kuve m'a pris en main. Quand je me suis échappé du Centre, j'ai décidé de me racheter. J'ai aidé un gars nommé Bandon à s'en sortir, et j'ai rendu à Devant la monnaie de sa pièce. Puis j'ai eu la chance de trouver et de libérer Génie. Je suis désolé que tu aies eu tant de moments difficiles, Case ; ça t'a coûté trente ans de ta vie.

— Les trente meilleures années de ma vie, Chester. Alors, on est quittes.

— Non. Maintenant, il faut que je m'occupe du cirque.

— Ça, c'est vrai, Chester. S'il y a vraiment trente ans, non, au contraire, je veux dire que si trente ans ne se sont pas vraiment écoulés depuis qu'on est partis, il est peut-être encore temps de sauver quelque chose !

— Et il y a aussi l'invention de mon arrière-grand-père, continua Chester. Il y a consacré sa vie et il

me l'a léguée. C'est à moi de la sauver. Et autres choses encore. »

Case se leva. « Rien ne vaut le présent, Chester. Allons, en route. »

* *

*

Une demi-heure plus tard, Chester, Case et Génie, accompagnés d'un groupe de joyeux villageois, se mettaient en route, en direction du tapis et des deux fauteuils de brocart.

« Case, je suppose que tu veux prononcer un discours, nommer un successeur, faire quelques prophéties, ainsi que font toujours les dieux blancs avant leur ascension au ciel. »

Case soupira. « J'ai beaucoup d'amis ici, Chester. Ça me fait de la peine de les quitter. Mais ce n'est pas la peine de faire de mon départ une fête nationale. Il y a trente ans que j'essaye de leur apprendre à se gouverner. Et ça ne changerait rien de leur faire mes dernières recommandations.

— Alors, Génie, allons-y, dit Chester. Mais faites attention à bien nous ramener où nous voulons aller, exactement, dans la chambre de contrôle souterraine de mon arrière-grand-père. » Génie avait l'air absent. « Je suis en contact avec l'ordinateur, dit-elle, mais...

— Qu'est-ce qu'il y a, Génie ?

— On dirait, dit-elle, que le monde dont nous sommes partis n'existe plus. »

* *

*

« J'avais bien quelques mauvais pressentiments, et maintenant, ce sont des convictions, dit Chester. Tes villages, avec leur limite fixée à trois cents habitants et les Tricennia où j'ai vécu pendant un an, est-ce que ce ne serait pas la société que tu as fondée, dans un avenir très lointain ?

— Ça alors, c'est trop fort pour moi, Chester. Il y a longtemps que je ne cherche plus à comprendre tout ce qui a affaire avec cet ordinateur de malheur.

— Si c'est le cas, ça signifie que nous avons modifié la réalité. Nous avons demandé à l'Ordinateur de nous montrer des scènes du passé, par la méthode la plus simple...

— Tu veux dire que cette sale machine nous a fourni l'original au lieu d'une bonne copie ? »

Chester approuva d'un signe. « Je crois que nous sommes les premières victimes de notre mystification. L'ordinateur est vraiment une machine à remonter le temps. Quand nous avons été transportés dans le passé, notre présence y a altéré l'avenir. Je me souviens maintenant que l'ordinateur semblait croire que le Tricennium était la cave de grand-père.

— Mais cette horrible ville avec les policiers en rose, Chester ? demanda Génie. On se serait presque cru à notre époque, si ce n'avait pas été un peu démodé – et c'est probablement parce que l'absence de M. Mulvihill provoquait un déséquilibre dans l'ordre des choses.

— Mais Case n'était absent que depuis très peu de temps ; il n'avait pas encore modifié les choses au point de les rendre méconnaissables.

— En tout cas, on n'a rien de mieux à faire que de s'installer ici, maintenant.

— Mais avant, posons quelques questions à l'ordinateur. Génie, est-ce qu'il faut perdre tout espoir de rentrer chez nous ?

— Un spectre étendu de courants entropiques a été anéanti au huitième degré de complexité, à cause des changements que M. Mulvihill...

— Ouais, interrompit Case, mais l'héritage de Chester ?

— Il a été réduit au statut de pseudo-réalité non réalisée.

— Et pourquoi cet assemblage idiot de surplus militaires ne nous a-t-il pas prévenus plus tôt ?

— N'oublie pas que c'est une machine. Pas d'initiative. On ne lui a pas posé la question.

— Bon, mais si la maison a disparu, alors, où est l'ordinateur ?

— En dépôt dans une vacuole temporelle, dit Génie.

— Dis donc, Chester, dit Case, je viens d'avoir une idée drôlement astucieuse. Il éleva le ton. Ordinateur... pouvez-vous... heu... nous montrer la maison du grand-père comme... comme si c'était vrai ?

— Bien sûr, rien de plus facile. Il y eut une brève attente ; puis des murs de verre se mirent à scintiller doucement autour d'eux.

— Je dois vous prévenir qu'il ne s'agit que d'une simple illusion d'optique, dit Génie. Elle n'a pas de réalité tangible.

— Ce n'est pas une mauvaise idée que tu as eue là, Case, dit Chester. Ordinateur, essayez de clarifier un peu l'image. Plus de détails, de ressemblance, de réalisme.

— Je ne suis pas du tout sûr d'y parvenir, monsieur Chester. Cela suppose un ajustage complet de mes paramètres, ce qui provoque de sérieux parasites électroniques.

— Essayez quand même.

— Mais cet essai risque de vous isoler dans un environnement problématique, dont j'ai lieu de mettre en doute jusqu'à l'existence même.

— Eh bien, nous prenons le risque ! »

Il y eut un moment de silence. Puis :

« Voilà. J'ai reproduit les qualités tactiles. Vous pourriez sentir la résistance du mur, si vous le touchiez.

— Maintenant ajoutez les odeurs et les sons. Et quelques scènes d'extérieur. »

Quelques instants plus tard, l'ordinateur dit :

« J'ai inclus dans les effets une pseudo-maison, avec un pseudo-parc, baignés dans une pseudo-atmosphère.

— Respirable, au moins ?

— Bien entendu. Toutes mes illusions sont de première qualité et parfaitement exactes.

— Dans ce cas, vous pouvez maintenant vous attaquer à la recreation du reste de la planète. Prenez votre temps, et faites du bon travail.

— Je n'avais guère besoin de cette dernière requête, monsieur Chester.

— Excusez-moi. Mais pouvez-vous faire le travail ?

— Mais oui, j'ai déjà fini.

— Ainsi, il y a maintenant autour de nous un monde apparent qui ressemble au monde réel dans les moindres détails ?

— C'est exact ; sauf qu'il n'est pas réel, bien entendu. »

Chester alla à la porte et l'ouvrit. Les bouteilles poussiéreuses reposaient toujours dans leurs casiers, en face des roues et des clignotants du panneau de contrôle.

« On n'est peut-être pas réellement chez nous, dit Chester, mais c'est un détail sans importance, après tout. »

* *

*

Un coup autoritaire fut frappé à la porte.

« Qu'est-ce que c'est ?

— Un certain M. Deshuiles, de l'Administration des Contributions, répondit l'ordinateur.

— Eh bien, toi qui voulais du réalisme ! dit Case. Est-ce que je le fais entrer ?

— Mais comment connaît-il l'existence de cette maison ? demanda Chester.

— Oh, je l'ai informé par lettre, intervint l'ordinateur. Rétroactivement.

— Ça alors ! Comme si on n'avait pas assez d'embêtements !

— Mais vous aviez exprimé le désir de régler la question des impôts. J'ai pris les décisions qui s'imposaient.

— Dites donc, il s'est écoulé combien de temps pendant que nous nous amusions à construire des univers ? demanda Case.

— Sept jours, deux heures, quarante et une minutes et deux secondes.

— Alors, Chester, je le fais entrer ?

— Oui, ça vaut mieux. »

La porte s'ouvrit pour faire place à un long homme maigre aux petits yeux injectés de sang, qui dissimulait sa calvitie sous un chapeau démodé à garniture de fourrure orange. Il devisagea Case et Génie.

« J'ai reçu votre lettre, jeta-t-il d'un ton sec. Qui est M. Chester ? Je suppose que vous êtes prêt à traiter tout de suite. Je suis pressé.

— C'est-à-dire... heu... » commença Chester.

Des pas se firent entendre. Un homme corpulent, aux yeux d'un bleu très pâle sous la broussaille de ses sourcils blancs, fit irruption dans la pièce.

« Monsieur Chester, commença-t-il sans préambule, j'espère que vous considérerez mes propositions, avant de conclure un accord avec l'Administration des Contributions.

— Qu'est-ce que vous venez faire ici, Klunt ? jeta Deshuiles.

— Qui est-ce ? chuchota Chester à l'adresse de Génie.

— Il fait partie du Bureau des Statistiques Vitales, souffla-t-elle en réponse. Il a reçu une lettre, lui aussi.

— Mais quand toutes ces lettres ont-elles été écrites ? Il n'y a pas eu assez de temps, depuis que nous avons reconstruit le monde.

— C'est extraordinaire ce qu'on arrive à faire avec les vacuoles temporelles, dit Génie. Le timbre de la poste, sur leurs lettres, date d'il y a trois jours.

— Et quel genre de marché aviez-vous en tête, Mr... heu ? dit Case.

— En admettant que votre... heu... appareil pour le stockage des informations fonctionne comme on me l'a fait savoir, je suis prêt à vous offrir, au nom du Bureau des Statistiques Vitales...

— Nous nous contenterons de la moitié de l'arriéré, intervint Deshuiles. Pour la différence, les paiements pourront s'échelonner sur deux ans. C'est généreux, n'est-ce pas ? Je dirai même, très généreux.

— Les Statistiques Vitales iront plus loin. Nous sommes prêts à payer les deux tiers de la note ! dit Klunt en regardant Deshuiles d'un air triomphant.

— C'est une trahison ! Vous risquez la prison, Klunt ! Il regarda Chester d'un air dur. Voici mon dernier mot, monsieur Chester : remise complète de tout votre arriéré. Pensez-y !

— C'est de la broutille ! dit Klunt d'un air dédaigneux. Je vous apporterai un chèque de cinq millions de crédits, demain matin.

— Adjugé ! dit Chester.

— En tant que location à l'année, ajouta Case.

— Et en nous donnant libre accès à l'appareil, corrigea Chester.

— Marché conclu, messieurs ! Je vais révolutionner les Statistiques Vitales, avec cet équipement ! Et je pense que, compte tenu de l'augmentation du volume des informations, un accroissement de personnel de, disons cinquante personnes, ne devrait pas paraître excessif, n'est-ce pas, Deshuiles ?

— Bah ! En tout cas, j'attends votre chèque demain, monsieur Chester. Et un autre au mois de mars ! Deshuiles sortit avec dignité. Klunt le suivit en continuant à faire des plans, d'un air transporté.

— Eh bien, voilà une bonne chose de réglée, dit Case, rayonnant. C'est du beau travail, Chester. Je suppose que les ennuis du grand Cirque Wowser sont finis, maintenant. »

Chester ouvrit la porte et jeta un coup d'œil dehors.

« Vous êtes sûr qu'il n'y a pas de danger à sortir, Ordinateur ? cria-t-il.

— Maintenant, c'est une question oiseuse, monsieur Chester. Une réévaluation montre que la scène présente est substantielle. Je perçois maintenant que le village de M. Mulvihill n'était qu'un produit de son imagination.

— Ah, oui ? Et la barbe ?

— Phénomène psychosomatique, dit l'ordinateur sans conviction.

— Et Génie ? demanda Case. On la laisse ici, ou quoi ?

— J'emmène Génie avec moi, dit Chester.

— Ah, bon ! Je croyais qu'elle faisait partie de la location.

— Location ? Tu es fou ! Génie est aussi humaine que moi.

— Ne me raconte pas ça à moi, Chester ! On était là, tous les deux, quand elle a été construite, pas vrai, Ordinateur ?

— Vous m'avez demandé de fabriquer un haut-parleur mobile sous la forme d'une femelle nubile, répliqua l'ordinateur. La méthode la plus simple était de provoquer le processus de maturation à l'intérieur d'une cellule humaine vivante.

— C'est-à-dire que vous avez créé Génie à partir d'une cellule humaine en quelques heures.

— Le corps fut amené à maturation dans une vacuole temporelle.

— Mais... où avez-vous trouvé la cellule ?

— J'en avais une sous là main – l'une des vôtres, monsieur Mulvihill. Si vous vous rappelez, je vous avais fait un prélèvement sanguin en vue de vous identifier.

— Mais c'est impossible ! Je suis un mâle !

— Il m'a fallu me livrer à des manipulations pour rétablir l'équilibre entre les chromosomes X et les chromosomes Y.

— Alors, me voilà mère, dit Case avec stupéfaction. Et mère célibataire, en plus ! Mais je suppose qu'il était plus facile de former une vraie jeune fille à partir d'une cellule, que d'en construire une à partir d'une vieille pendule cassée.

— Dans ce cas, dit Chester en prenant la main de Génie, en ta qualité de père et de mère, j'ai l'honneur de te demander sa main, si elle y consent, bien sûr.

— Oh, Chester ! dit Génie.

— Eh bien, les gars, buvons un coup, pour fêter ça, claironna Case.

— Je vous rejoins dans quelques minutes, dit Chester. Avant, je voudrais avoir une petite conversation avec l'ordinateur.

— Une conversation à propos de quoi ?

— Eh bien, voilà. J'ai vécu trente-cinq ans en parasite de la société. Maintenant, je vais fonder une école – une toute petite institution pour quelques étudiants sélectionnés, au début. Je veux voir ce que je

peux faire pour corriger quelques-unes des absurdités du monde. L'ordinateur a les faits, et moi, grâce à Kuve, j'ai appris à penser.

— En effet, tu as bien changé, Chester. Bon, alors, prends ton temps. On attendra. »

Chester s'assit dans un fauteuil de brocart. « À nous deux, Ordinateur. Première leçon : N'être-pas n'est pas ne-pas-être. N'être-pas n'est pas ne-pas-être. N'être-pas... »